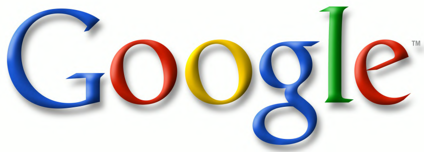
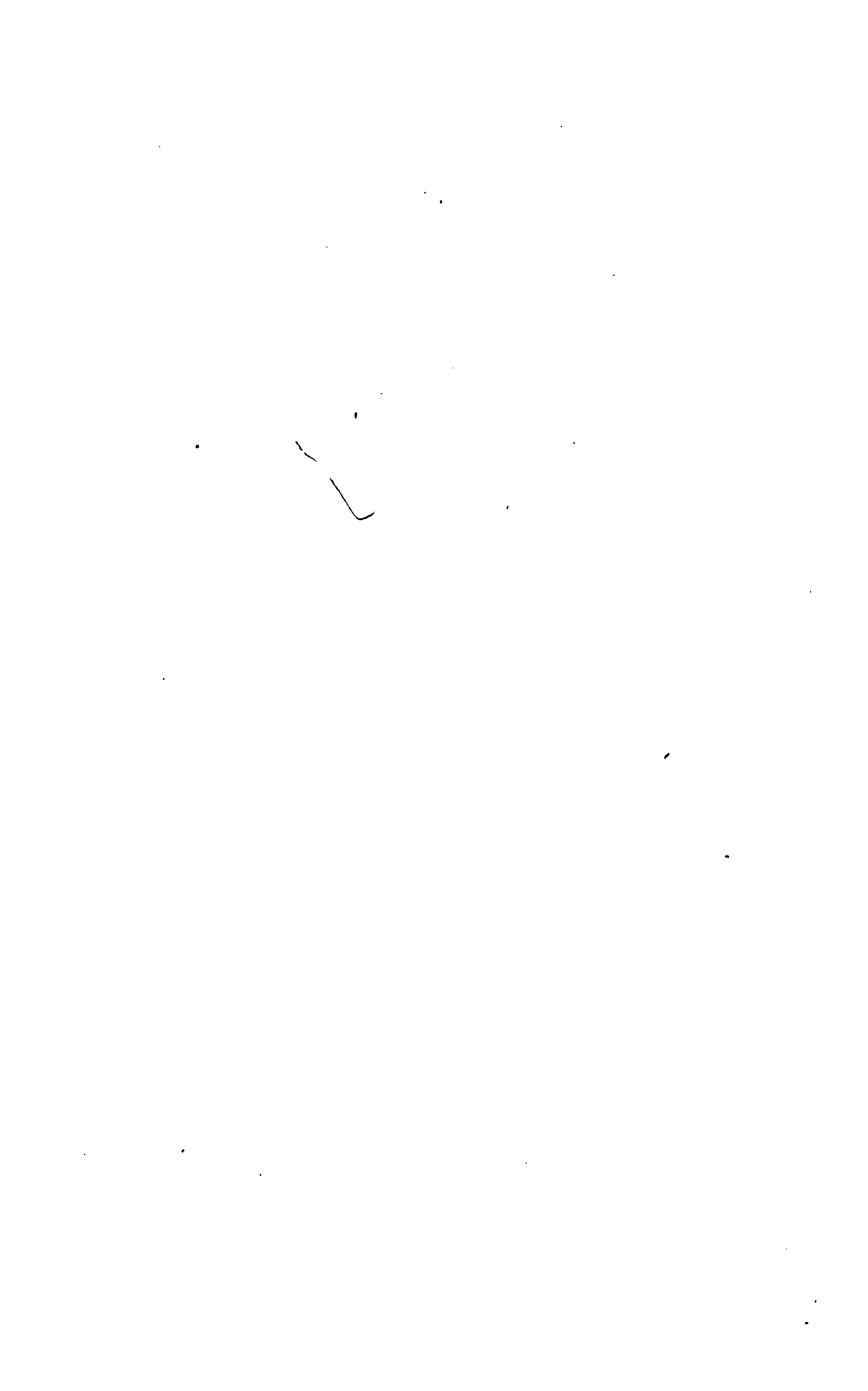



PL RESEARCH LIBRARIES
433 07581650 8

Durant
NKV



SONIA

PAR

HENRY GRÉVILLE

Vingt-troisième Édition



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1883


NEW YORK
WEST 23d STREET

SONIA

Durand
NKV

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

SONIA

PAR

(HENRY GRÉVILLE, pseud

Alice Marie Céleste (Fleury) Durand

Vingt-quatrième Édition

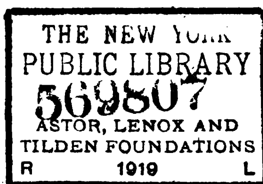


PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1883 LA



SONIA

I

« On demande un étudiant pour passer l'été dans « une famille, à la campagne. Pour les conditions, « s'adresser à madame la générale Goréline, à la « Tverskaïa, maison Mialof, à Moscou. »

— Pourquoi pas? se dit Boris Grébof en repliant le journal où il venait de lire cette annonce. Pourquoi pas là aussi bien qu'ailleurs? Il faudra toujours commencer par un bout, autant vaut aujourd'hui que demain.

Il se leva, passa son léger paletot de printemps, et sortit pour tenter la fortune.

On n'aurait pu l'accuser de mettre trop d'empressement à cette démarche : il s'en allait d'un air

nonchalant en regardant à droite et à gauche. La Tverskaïa était loin de chez lui; pour s'y rendre, il avait à traverser toute la ville chinoise, ce bazar pittoresque de Moscou, plus semblable à une ville byzantine du moyen âge qu'à un quartier de capitale au dix-neuvième siècle. Il s'arrêtait partout, prêt à rebrousser chemin sous le plus léger prétexte. La destinée ne fournit pas l'ombre d'une excuse à son indécision, et il arriva devant la porte de la générale Goréline sans avoir trouvé moyen de reculer. Il entra.

Au bruit que fit, en retombant, la double porte vitrée, un suisse vêtu d'un uniforme vert très-râpé, orné de galons jaunes très-graisseux, émergea d'une petite niche placée en sous-sol. Une forte odeur de soupe maigre, aux choux aigris et aux champignons secs, accompagna cette apparition.

— Qu'est-ce qu'il vous faut? demanda-t-il d'un ton familier et impertinent en examinant le jeune homme de la tête aux pieds.

— Ce qu'il me faut? répliqua Grébof avec une inflexion de voix exactement semblable; il faut que je voie la générale Goréline.

— Ah! vous venez pour la place? Vous êtes un étudiant, à ce que je vois? eh bien, montez là-haut.

— Où ça, là-haut?

— Au quatrième, tout en haut Il en est déjà venu beaucoup d'étudiants, mais ils n'ont pas convenu.

— C'est encourageant, murmura Grébof en gravissant, non sans efforts, les deux derniers étages roides comme une échelle de meunier, surtout en comparaison des deux premiers, confortables comme un escalier d'archevêque. Un suisse qui se mêle des affaires de la famille et un escalier auquel on grimpe comme à un mât de cocagne!... Bah! je ne conviendrai pas non plus, et le premier pas sera fait tout de même.

Il s'arrêta « tout en haut » devant une porte revêtue de drap déteint, ornée d'une plaque de cuivre au nom de Stépan Pétrovitch Goréline, et sonna. On fut longtemps sans lui répondre. D'assez mauvaise humeur, il allait recommencer d'une main plus vigoureuse, quand il entendit derrière la porte les pas pressés d'un domestique. Le serviteur s'arrêta un instant, sans doute pour boutonner les derniers boutons de sa livrée, puis il ouvrit, et Boris se trouva en face d'un petit homme, à l'air craintif.

— La générale Goréline? demanda l'étudiant en examinant le vêtement du domestique, blanchi sur les coutures et usé aux boutonnières.

La maison ne lui disait rien de bon, et i
envie de s'en aller.

— Madame est chez elle, répondit le
homme d'une voix enrouée. Vous venez pc
place, monsieur?

— Oui, pour la place, fit brusquement
exaspéré. Il parait que tout le monde sait
chez vous.

Le petit homme, tout effaré, recula d'un demi
et répondit d'un air ahuri :

— Madame a ordonné de recevoir tous ceux
viendraient pour la place. Veuillez entrer.

Boris fut introduit dans un salon meublé
velours grenat. Les tentures avaient cruellem
souffert des mites, le papier était terni par e
droits, le bois des fauteuils avait perdu son verni
et le tapis usé qui couvrait une partie du parqu
témoignait, par la bizarrerie de son dessin, qu'c
en avait coupé et rapiécé les endroits les plu
endommagés.

Un portrait en pied du général Goréline, ave
toutes ses décorations et des canons dans l
paysage, ornait le mur de gauche. A droite, un
canapé, à moitié barricadé par une table couverte
d'albums, était surmonté d'un autre portrait, égale-
ment en pied, tout aussi peu remarquable comme

exécution, mais dont l'original avait dû être d'une beauté incontestable. Les traits fins et comme ciselés dans l'ivoire étaient rehaussés par un coloris plutôt doux qu'éclatant, semblable aux teintes des roses du Bengale que l'automne a fait pâlir. L'expression de ce visage était celle de tous les portraits de commande, souriante et nulle.

— Si c'est madame Goréline, se dit Boris en l'examinant, elle a été bien jolie ; il a dû lui en rester quelque chose.

Un froufrou de soie se fit entendre, Boris se retourna ; madame Goréline en personne traversa le salon, fit un léger salut au jeune homme et vint s'asseoir juste sous son portrait.

Cette habitude prise dans sa jeunesse, pour bien prouver « que la ressemblance n'était pas flattée », lui était devenue fatale avec le temps. Les dents avaient noirci, le nez s'était fait rouge et pointu, un sourire aigre et mielleux avait remplacé chez l'original la banalité souriante de la copie...

— Il ne lui en est pas resté grand'chose, se dit Boris en achevant sa réflexion, pendant que madame Goréline lui indiquait un fauteuil et proférait en français le sacramentel :

— Prenez place, je vous prie. — Vous désirez passer l'été chez nous? dit la dame d'un air aimable.

Boris s'inclina en signe d'assentiment.

— Voici ce que c'est, continua-t-elle ; il fau vous occuper de mon petit garçon Eugène. Il a ans, il est bien gentil ; — ce n'est pas parce q suis sa mère, — mais, vraiment, tout le monde corde à le trouver bien gentil ; nos voisine campagne l'adorent. Je veux qu'il entre au g nase à l'automne, et il faudrait le préparer, ı bien comme il faut, vous savez, sur toutes sciences et les langues aussi. — Vous parlez français?

— Oui, madame.

— Et l'allemand?

— Je parle mal cette langue, n'en ayant ı l'habitude ; mais je peux l'enseigner autant qu'il faut pour l'examen d'entrée.

— Le latin et le grec?

— On ne demande pas tant de choses pour ; première classe des gymnases de garçons, répond Boris en réprimant un sourire ; — la conversatio commençait à l'amuser ; mais je connais égalemen ces deux langues. Depuis trois ans, à l'Université, je suis les cours de la Faculté de philosophie.

Madame Goréline devint immédiatement plus communicative.

— C'est que, voyez-vous, il faut être si instruit

pour ne pas rester court devant les questions que font les enfants! — les enfants intelligents, bien entendu! Moi-même, parfois, je ne sais que répondre aux questions de mon fils : — je réponds toujours, cependant, car il faut conserver son prestige, mais... enfin, vous savez vous-même... vous avez l'habitude des enfants.

— Pas la moindre! répondit nettement Boris

— Ah! je croyais... Vous n'avez donc jamais accepté de place pour l'été?

— Non, madame, c'est la première fois.

— Ah!... Et vous êtes étudiant depuis trois ans?

— Oui, madame.

— C'est singulier...

Elle s'arrêta devant le regard ferme et un peu dédaigneux du jeune homme, et n'osa continuer le cours de ses investigations.

— Il est singulier, reprit-elle, après une seconde de silence, que vous n'ayez jamais passé l'été dans une famille; mais, pour moi, ce n'est pas un défaut, au contraire; vous serez pour mon fils plutôt un compagnon qu'un maître, et c'est ce que je désire.

— Compte là-dessus! se dit Boris *in petto;* mais il garda cette réflexion pour lui.

— Nous passons l'été dans le gouvernement de Smolensk, où j'ai une terre. Nous partons le qua-

torze mai, c'est-à-dire de mardi en huit. Vous pouvez venir avec nous, si vous le désirez, ou bien nous rejoindre le lendemain : il y a une diligence qui vous met à dix verstes de chez nous. Je vous donnerai cela par écrit. Vous aurez du temps libre, car mon Eugène est encore bien enfant, et quatre heures d'occupation par jour lui suffiront. Vous pourrez monter à cheval; nous avons une rivière, on se baigne en été, — enfin vous ferez partie de la famille, ajouta la dame avec un sourire très-engageant qui découvrit quelques mauvaises dents.

— Comme c'est commode ! Tout de suite, à première vue! se dit Boris, continuant son soliloque intérieur. Mais tout cela l'amusait.

— Quant aux appointements, reprit madame Goréline en devenant beaucoup plus sévère, je donne vingt roubles par mois, pendant trois mois ; ce qui fait soixante roubles pour l'été.

Ces derniers mots parurent lui causer quelque regret, car elle se tut, et se mit à pétrir son mouchoir de batiste, déchiré auprès du chiffre brodé.

— Je ne puis consentir à moins de cent roubles pour les trois mois, dit Boris d'un ton poli, mais résolu.

— Cent roubles argent pour préparer un petit garçon au gymnase ! mais vraiment, monsieur, la

peine est si peu de chose! Vous pourrez faire tout ce que vous voudrez de votre temps!...

— Je ne sais pas si ma peine sera petite ou grande, interrompit Boris tranquillement; mais je ne peux pas accepter moins de cent roubles.

La dame resta très-embarrassée.

Boris lui plaisait : sa modestie, sa dignité, un vague sentiment de la supériorité de ce jeune homme, peut-être, — sentiment assez indécis pour ne pas blesser l'amour-propre, assez net pour se procurer la secrète jouissance de se dire : « J'ai chez moi, pour une somme de..., un homme supérieur! » — tout cela l'avait impressionnée.

— Il est très comme il faut! se disait-elle; mais cent roubles!

— Je regrette, madame, que nous ne puissions nous entendre, dit Boris en se levant.

Il avait dit cela en français, et si bien, avec un accent si peu moscovite, que la dame le retint par la manche et le fit rasseoir.

— C'est votre dernier mot? dit-elle.

— Je ne marchande jamais! fit-il un peu dégoûté.

— C'est une somme énorme! Mais puisque vous le voulez, il faut bien en passer par là! (Elle avait fait ses petites réflexions.) Comme vous aurez tant d'heures libres, vous aurez la complaisance de don-

ner à ma fille quelques leçons de grammaire française. Elle a terminé ses cours l'année dernière; mais je crains qu'elle n'ait un peu oublié... Lydie! cria-t-elle.

— Maman! répondit une jeune voix.

— Viens ici.

La porte s'ouvrit, et Boris vit entrer l'original du portrait auquel avait jadis ressemblé madame Goréline; mais un original souriant, rougissant, à la mine triomphante, un peu railleuse, fière de sa beauté, sûre de son empire... C'était mademoiselle Lydie Goréline

— Lydie, mon enfant, dit la mère, voici monsieur... comment vous nommez-vous?

— Grébof, Boris Ivanovitch.

— Voici Boris Ivanovitch qui passera l'été avec nous, à la campagne, et qui veut bien t'aider à apprendre ton français.

La jeune fille jeta sur Grébof un regard moitié boudeur, moitié satisfait... — satisfait sans doute d'avoir pour commensal un joli garçon : Boris était très-bien de sa personne; — et boudeur à l'idée de repasser ce malheureux français.

— Venez dîner dimanche, Boris Ivanovitch, vous ferez connaissance avec mon mari; et puis vous verrez mon Eugène; il est à la promenade en ce

moment : c'est bien dommage : j'aurais bien aimé vous le faire voir. Enfin, ce sera pour dimanche.

Là-dessus, malgré les instances de la maîtresse du logis qui voulait le retenir encore, Boris se leva, salua les deux dames et se retira. Le petit domestique effarouché vint lui donner son paletot, et pendant qu'il le mettait dans l'antichambre, il entendit Lydie dire à sa maman d'un ton bien décidé :

— Je ne veux pas, maman, et je ne veux pas! Je déteste la grammaire, et je ne la repasserai pas!

— Écoute donc, ma chère, lui disait madame Goréline : cet étudiant nous coûte très-cher, il faut bien l'utiliser!

— Je ne veux pas l'utiliser! répliqua mademoiselle Lydie.

La porte se referma, et Grébof n'en entendit pas davantage.

Comme il sortait, le suisse râpé réapparut dans la porte de sa cahute.

— Eh bien, quoi, monsieur?

— Eh bien, mon brave, « nous nous sommes convenu », dit Boris en riant, cette fois, de bon cœur.

— Le général en sera bien aise, dit le suisse tout ce remue-ménage l'ennuyait assez.

— Tiens, le général! au fait, je n'en ai point

entendu parler! se dit Boris. Bah! tout est pour le mieux! Les drôles de gens, pourtant!

II

En parcourant les rues pour rentrer chez lui, Boris éprouvait un sentiment de vague tristesse. J'ai aliéné ma liberté, se disait-il, et cette pensée l'agitait plus qu'il n'eût voulu en convenir.

— La chaîne ne menace pourtant pas d'être bien lourde! se répondit-il à lui-même; et trois mois, c'est si peu de chose! Et puis cent roubles... c'est-à-dire la possibilité de ne pas donner de leçons l'hiver prochain, et de préparer ma thèse à loisir...

Pour mieux secouer cette impression mélancolique, il entra dans les jardins du Kremlin et gravit la colline. Il avait besoin de respirer à l'aise : les murs du salon grenat de madame Goréline l'étouffaient de loin.

Arrivé sur l'esplanade couverte d'églises qui couronne le Kremlin, il s'accouda sur le parapet et regarda le panorama qui se déroulait devant lui. Les dômes innombrables, les clochers de toutes formes

et de toutes couleurs émergeaient partout des îlots de maisons mêlés de verdure ; un joyeux rayon de soleil faisait rutiler l'énorme coupole dorée de l'église Saint-Sauveur. A ses pieds, la Moskva scintillait comme un mince ruban bleu lamé d'acier, et plus loin, dans la campagne, les collines verdoyaient, les monastères reluisaient de mille couleurs gaies au milieu des champs fertiles et des bois au tendre feuillage printanier.

Les hirondelles volaient en criant joyeusement autour des clochers ; l'espérance vivace des jours précédents revint soudain au cœur du jeune homme Une bouffée d'air vif et pur faillit emporter son chapeau : il le retint en riant, et, comme tous les conquérants, tous les poëtes, et bien d'autres encore qui n'ont pas laissé de nom, il s'écria : « Je serai quelque chose ; l'avenir est à moi ! »

Saluant d'un geste triomphal la ville qui ignorait encore son existence, il descendit d'un pas rapide, rentra chez lui, et se mit à écrire à sa mère :

« Ma chère mère,

« Je vous avais annoncé que je cherchais une
« place pour l'été afin de pouvoir mettre assez d'ar-
« gent de côté pour travailler sans obstacle l'hiver
« prochain. J'ai trouvé une maison où, tout en étant

« maître d'une partie de mon temps, je gag
« cent roubles sans beaucoup de peine. Je sui
« que vous en serez aussi satisfaite que moi
« pensant combien cette somme me sera utile. (
« tainement, j'aurais mieux aimé passer l'été au
« de vous, dans notre cher village... »

Ici Boris s'arrêta : le cher village, avec ses c tives cabanes; la grande perche du puits, qui prenait dans les branches des bouleaux si on laissait remonter trop fort, et qui faisait alors ple voir les feuilles parfumées sur le gazon et l'e transparente; les chœurs de petites paysannes robes rouges les jours de fête; et le vieux chev borgne, qu'il fallait constamment tirer à droi pour l'empêcher de se cogner à gauche; et le vieu *drochki* de forme surannée, qui servait à sa mèr pour explorer leur domaine exigu... toutes ce choses aimées, familières, empreintes du parfum pénétrant des souvenirs d'enfance, passèrent devant Boris en un instant... Il appuya sa tête sur se deux bras croisés pendant que ses yeux se remplissaient de grosses larmes...

Pour la première fois depuis vingt ans, il ne reverrait pas, cet été, le cher village. Et qui sait ce que lui réservait cette autre demeure où il avait

promis de se rendre, où il se trouvait maintenant enchaîné comme un chien de garde?

Il se leva et fit deux pas vers la porte, prêt à rompre son engagement. Mais surmontant sa faiblesse, il reprit la plume et continua résolûment :

« ... Notre cher village, où je crains que le temps ne vous paraisse long sans moi, comme il me paraîtra long loin de vous. Mais, vous savez, ma bonne mère, que notre modeste fortune ne vous permet pas de plus grands sacrifices pour mon avenir : vous vous êtes déjà privée de beaucoup de choses pour moi, et c'est à moi, maintenant, de gagner ma vie tout seul, comme le font beaucoup d'étudiants de mon âge, qui ne se plaignent pas de cette nécessité. Cependant, le sacrifice me serait trop pénible si je ne devais pas vous revoir avant les vacances de Noël : je trouverai moyen de vous rendre visite avant la reprise des cours de l'Université. Écrivez-moi, ma mère chérie, que vous m'approuvez, car si mon éloignement devait vous occasionner trop de regrets, je renoncerais à mon projet. »

Ayant ajouté quelques mots encore, il cacheta sa lettre et l'adressa à Varvara Pétrovna, propriétaire u village de Grébova, gouvernement de Kostroma.

Le dimanche suivant, il reçut une réponse. La

digne femme aimait trop bien son fils pour savoir se priver de sa présence. Elle avai pleuré en écrivant sa lettre, mais pas une larmes n'avait mouillé le papier : les images s devant lesquelles elle s'agenouillait matin e savaient seules ce que lui coûtait sa résign

— Mais tâche de venir me voir à l'aut ajoutait-elle, car je me fais vieille et je ne su encore accoutumée à rester si longtemps sa voir.

Boris lisait entre les lignes, et savait bien c cachait cette simple demande. Il pressa la lett ses lèvres, et sortit pour aller dîner chez ma Goréline.

III

Mademoiselle Lydie avait probablement pri tudiant en grippe à cause de la grammaire f çaise, car elle n'assistait pas au repas de fa Elle avait choisi ce jour-là pour aller voir un ses amies, et vers quatre heures on vint anno qu'elle y restait pour le dîner. Madame Goréline tait pas contente, et son mari, comme de juste la victime élue par sa mauvaise humeur.

On ne saurait imaginer un être plus petit, plus actif et plus philosophe que le général Goréline. Habitué à ne pouvoir ouvrir la bouche en présence de sa moitié, il avait pris de bonne heure le parti du silence : — mais comme il se rattrapait quand il trouvait un interlocuteur! Intolérant envers les autres, — en paroles bien entendu, — presque autant que sa femme l'était avec lui, il émettait des opinions tout d'une pièce, qu'on eût dites du même bronze que les canons de sa batterie; mais l'opinion émise était oubliée aussitôt que discutée, et il n'eût pas fallu lui représenter le lendemain ses propres arguments de la veille! Il les eût réduits en poussière avec la même aisance et la même légèreté qu'un obus traverse un blindage.

Le « charmant enfant » de madame Goréline, son fils Eugène, était un enfant terrible pareil à tous les autres, ni plus ni moins intelligent, mais d'une impertinence adorable avec son père, comme du reste on aurait pu le conclure sans le voir, rien qu'à la façon dont madame Goréline parlait à son mari en présence de leurs enfants.

Le dîner, mesquin et prétentieux, était exactement ce que promettait le salon grenat. Il y avait un poisson délicat, mais trop petit pour le nombre des convives, dont deux ou trois n'eurent en par-

tage que quelques bribes noyées dans un flot de mayonnaise. La salade était faite avec de l'huile rance achetée au plus près et du vinaigre aqueux, produit de fabrication domestique ; ainsi du reste.

Le repas s'écoula d'ailleurs sans encombre. La maîtresse du logis comblait Boris de prévenances et de bons morceaux ; Eugène, encore intimidé par la présence du nouveau venu, se tenait d'une façon satisfaisante, et le général était si fort absorbé qu'il n'ouvrit pas la bouche après le premier compliment expédié en quatre mots :

— Enchanté de vous voir.

Les autres convives, au nombre de quatre ou cinq, peu intéressants, avaient entrepris une discussion sur les mérites respectifs des différentes races de vaches au point de vue de la viande et du lait.

Boris s'ennuyait cordialement. Son visage le trahissait peut-être, car madame Goréline s'empressa d'entamer une description fort engageante de leur maison de campagne.

On passa au salon pour prendre le café.

Boris pensait au moyen de s'éclipser sans se compromettre, lorsque tout à coup la porte du salon s'ouvrit et mademoiselle Lydie entra, toute rose, toute souriante, vêtue de blanc avec de larges

rubans bleus, un bouquet de lilas blanc à la main. Boris, frappé de sa beauté rayonnante, la regarda plus attentivement qu'il ne l'avait encore fait; elle s'en aperçut et lui accorda le plus gracieux des saluts, avec un sourire mêlé d'une nuance de satisfaction modeste.

— Tu reviens bien tôt! lui dit sa mère. On a diné de très-bonne heure.

— Non, répondit mademoiselle Lydie en s'asseyant en face de Boris, mais je m'ennuyais et je suis partie tout de suite après le dîner.

— C'était bien la peine de rester là-bas! s'écria Eugène. Du reste, tu as bien fait, nous avons eu de plus grosses portions de gâteau.

Madame Goréline fit les gros yeux à l'enfant terrible. Peine perdue, il continua :

— C'est que si tu avais été là, il n'y en aurait pas eu pour tout le monde : papa en avait trop pris.

Madame Goréline cacha sa colère sous un éclat de rire. Mais mademoiselle Lydie, évidemment mécontente du tour que prenait la conversation, se tourna vers Boris et lui dit de sa voix la plus douce :

— Partez-vous avec nous mardi prochain, monsieur?

— Je ne sais encore, mademoiselle.

— Il faudrait vous décider, Boris Ivanovitch, dit madame Goréline. Si vous venez, nous prendrons la voiture et la calèche ; sinon, nous ne prendrons que la voiture, et j'enverrai la femme de chambre par la diligence.

— Nous quatre dans la voiture? interrompit Lydie. Pour cela, non, maman ; je n'irai pas dans la voiture avec papa, qui fume toute la journée, et Eugène, qui donne des coups de pied à tout le monde.

— Qu'est-ce qui vous arrangerait le mieux? demanda Boris à madame Goréline.

— Mais, si vous venez, je pourrais vous mettre avec Eugène dans la calèche ; alors j'emmènerai la femme de chambre.

Lydie fit un petit geste indéfinissable.

— Venez, monsieur Boris, dit-elle ; c'est très-amusant de voyager en caravane, et puis on passe la nuit, en route, dans une station de poste.

— Non, dit sa mère, cette fois nous voyagerons sans nous arrêter.

— Eh bien, c'est encore mieux ; j'adore voyager la nuit, quand la rosée est tombée et qu'il fait frais.

Boris pensa à la grande forêt pleine de rossi-

gnols qu'il traversait avant d'arriver à son village, et son cœur se serra.

— Eh bien, vous viendrez, n'est-ce pas? D'ailleurs, ajouta-t-elle en baissant la voix, il n'est pas sûr que vous ayez Eugène pour compagnon pendant toute la route.

Boris la regarda incertain, ne sachant ce qu'il devait penser.

— On vous donnera bien papa pour un bout de chemin, continua-t-elle avec un petit éclat de rire. Maman, c'est entendu, M. Boris part avec nous.

Il partit en effet avec eux; et la malicieuse Lydie, qui venait toujours à bout de faire ses volontés d'enfant gâtée, s'arrangea si bien, qu'elle fut sa compagne dans la grande calèche, tantôt seule, tantôt avec son petit frère, pendant une bonne partie de la route.

IV

La fenêtre était ouverte, l'ombre du feuillage des tilleuls jouait mollement sur le cahier de papier blanc ouvert sur la table; le bourdonnement des

insectes remplissait le jardin ; et l'étang voisin, en plein soleil de midi, envoyait des flèches d'or dans les yeux de Boris, pendant qu'il dictait des participes à sa charmante élève devenue soumise.

La grande pièce nue dans laquelle se donnait la leçon était fraîche et même un peu humide, malgré les chaleurs de juin. Mademoiselle Lydie avait piqué, ce jour-là, une rose blanche dans les tresses de ses cheveux châtain dorés aux ondulations capricieuses. Une boucle rebelle cachait presque la fleur, qui reparaissait à chaque mouvement de la jolie tête inclinée sur le cahier.

... « Les fleurs que nous avons cueillies hier », dictait le jeune homme, « seront fanées demain. » Comment écrirez-vous *fanées?*

En faisant machinalement cette question, Boris, fasciné, suivait des yeux la rose blanche, qui se rapprochait de plus en plus de sa main.

Depuis un mois qu'il était arrivé à la campagne, il ne s'appartenait plus ; une force irrésistible s'était soudainement emparée de son âme sans défense.

Jusque-là, l'amour lui était apparu comme un rêve splendide, encore lointain ; et voilà que du jour au lendemain il avait cessé de vivre de sa propre vie, pour ne plus chercher la lumière que

dans le regard, malicieux ou modeste, suivant les heures, de cette jeune fille fantasque.

Il l'aimait de tout son être comme on aime à son âge quand on est resté pur; cet amour n'avait pas une grande profondeur, mais tel qu'il était, Boris en était possédé tout entier.

— Lydie, tu écris avec ton nez! cria madame Goréline, qui passait en ce moment devant la porte ouverte.

Lydie bondit de sa chaise, alla fermer la porte avec un mouvement d'humeur et revint en riant.

Boris était devenu tout pâle. On entendit la voix de madame Goréline qui s'éloignait en grondant le jardinier. Lydie se rassit, prit la plume et répéta les derniers mots : « fanées demain ».

— Passez-moi votre cahier, dit Boris d'une voix mal assurée.

— Pas encore; dictez-moi des vers, comme l'autre jour! répondit Lydie en retenant son cahier à deux mains.

Boris attira à lui un recueil de morceaux choisis.

— Non, pas cela, c'est ennuyeux. Dictez-moi Jocelyn, le printemps des Alpes, vous savez?

Toujours muet, Boris prit le petit volume jaune et l'ouvrit au hasard. Lydie s'en empara et choisit une page.

— Ceci ! dit-elle en poussant le volume vers le jeune homme.

Il recommença à dicter. Sa voix s'efforçait de temps en temps de prendre un accent indifférent, puis les harmonies passionnées de cette poésie, qui est une ivresse, l'entraînaient malgré lui. Il s'arrêta brusquement, car il se sentait vaincu.

— Votre cahier, dit-il.

Et la voix lui manqua

Lydie, sans lever les yeux, posa doucement la page devant lui. Il avait le vertige ; depuis un mois qu'il la voyait tous les jours, mutine et capricieuse, railleuse et gaie, cruelle par moments, mais si complétement, si adorablement belle, il trouvait chaque jour la leçon plus difficile à donner. Rassemblant son courage, il prit le cahier pour le rapprocher de lui.

— Pardon, fit Lydie d'une voix si basse qu'il l'entendit à peine : et elle avança la main pour retourner la page.

Leurs doigts s'étaient effleurés. Boris, frissonnant tout entier, saisit cette main fraîche et rosée qui venait à lui. Elle trembla un peu, mais ne se retira pas.

Il regarda Lydie. Elle avait détourné la tête, il ne voyait plus que son cou et son oreille, couverts

d'une vive rougeur. Il ne savait plus s'il existait ou si son âme avait quitté le monde réel. Les yeux tournés vers ce visage qui ne voulait plus se laisser voir, il porta doucement à ses lèvres la main qu'il tenait. Elle frémit encore et voulut se retirer.

— Lydie, je vous aime, je vous aime plus que ma vie, murmura-t-il.

Elle ne répondit pas, mais elle eut un soupir qui semblait vouloir dire : Enfin!

— Lydie, si tu as fini ta dictée, viens cueillir des fraises! cria sa mère qui passait sous la fenêtre.

— Je viens! répondit-elle en se levant brusquement.

Boris, comme frappé de la foudre, la regardait avec des yeux démesurément ouverts. Elle glissa vers la porte, puis, arrivée sur le seuil, elle ôta la rose blanche de ses cheveux, la jeta au jeune homme, et, toute rouge, disparut en courant.

Un instant après, Lydie passa sous la fenêtre; il ne pouvait la voir de la place où il était resté, mais il l'entendit chanter à demi-voix la romance si connue de la princesse Kotchoubey :

Oh! dites à ma bien-aimée que je l'aime
Comme les anges aiment Dieu.

Après les deux premiers vers, la voix s'éteignit.

Boris, immobile, s'était pris la tête dans ses mains. Où cela me mènera-t-il? se disait-il avec douleur. Je l'aime! Et si elle m'aimait?...

Cette idée lui rendit toute son énergie. Il se leva et alla faire un tour de jardin pour promener ses pensées. Le général Goréline se trouva sur son chemin.

La société de ce brave homme lui était agréable, et, sauf les moments qu'il passait avec Lydie et ceux où il restait seul pour rêver à elle, ce qu'il aimait le mieux était de discuter avec lui quelque point véreux de politique ou d'administration.

Le général ne raisonnait pas d'une façon très-serrée, il ne disait rien de bien neuf ni de bien intéressant, mais il s'échauffait d'une manière amusante. Pendant la discussion, sa longue pipe à la bouche, il arpentait à pas pressés un petit espace de terrain. Quand il croyait avoir trouvé un argument irrésistible, après avoir aspiré deux ou trois bonnes bouffées de tabac, il lâchait brusquement sa découverte comme une bordée de mitraille, et riant de toutes ses forces, il regardait son interlocuteur en lui disant :

— Touché! Hein? Qu'avez-vous à dire?

On ne pouvait lui faire plus de peine qu'en réfu-

tant cet argument vainqueur; rien alors n'était capable de le convaincre.

— Vous ne m'entendez pas! répétait-il en hochant tristement la tête: ce n'est pas cela, non; non, ce n'est pas cela!

Qu'était-ce, alors? Nul ne l'a jamais su!

Mais tel qu'il était, Boris aimait cet honnête homme, peut-être bien un peu parce qu'il était le père de Lydie.

De son côté, Goréline, traité dédaigneusement par tout le monde dans la maison, sans en excepter les domestiques, s'était attaché à ce jeune homme qui lui parlait avec politesse.

En ce moment, courbé en deux, les mains derrière le dos, il regardait attentivement les haricots d'Espagne qui auraient dû garnir le treillis de la terrasse, et qui ne voulaient pas pousser.

— C'est bien extraordinaire, murmurait-il; je les arrose pourtant tous les jours avec l'eau de ma barbe, comme le sergent-major me l'a dit... C'est bien extraordinaire.

En voyant venir Boris, il se redressa, et lui cria joyeusement:

— Arrivez, arrivez, jeune homme! Il y a du nouveau dans le pays. Après trois ans d'absence, le

prince Armianof est revenu dans ses terres. Son cocher est venu voir notre cuisinier.

— Qu'est-ce que cela me fait? pensa Boris; mais il ajouta tout haut : Si cela vous fait plaisir, j'en suis bien aise.

— Comment! si cela me fait plaisir! Un vieil ami, d'abord; c'est-à-dire, c'est son défunt père qui était mon ami, et puis un joli garçon et riche! Un promis pour les demoiselles à marier des environs! ajouta-t-il d'un air mystérieux en baissant la voix.

— Un promis? répéta Boris.

— Eh! oui! les mères aiment bien à voir leurs filles princesses, et riches par-dessus le marché! Moi, cela me serait égal : un général d'artillerie qui a gagné son grade au service vaut bien une Excellence qui n'a pris que la peine de naître!

— Vous n'avez pas de préjugés aristocratiques? demanda Boris, comme si cette question pouvait jamais obtenir une réponse raisonnable.

— Moi? Aucun. D'abord, Julie Alexeïevna (c'était sa femme) en est pétrie, et vous comprenez...

— Alors... Boris n'osait s'aventurer .. vous permettriez à votre fils d'épouser une jeune fille de naissance modeste, si son cœur l'y portait?

— *Parbleu!* dit le général en français; ce mot-là,

avec *merci* et *bonjour*, formait tout son bagage philologique.

En ce moment, une mignonne figure de paysanne en haillons apparut au bout de la terrasse. Elle accourait sur ses petits pieds nus, tenant à la main une des pipes du général, presque aussi longue que sa fluette personne.

— Voici, Stépane Pétrovitch, j'ai trouvé celle-ci au bout du jardin.

— Dans le pavillon?

— Non, Stépane Pétrovitch, debout, derrière la haie, à côté de la brèche.

— Ah! je me rappelle! J'ai mesuré ce qu'il fallait refaire de palissade, et je l'aurai laissée là. Il m'en manque encore une.

— Je sais, je l'ai apportée! C'est la petite, celle qui était auprès du banc rond.

— Non, une autre encore; — je dois l'avoir oubliée quelque part du côté de l'étable.

La petite paysanne fit un signe de tête et partit en courant. Ses petits talons se relevaient régulièrement sous son jupon de laine déchiré, et ses mains pendaient le long de son corps, brunes et effilées, durcies par les rudes travaux de la terre, mais mignonnes et bien faites.

— C'est ma petite chercheuse de pipes, dit Sté-

pane Pétrovitch; jusqu'ici elle était vouée uniquement à mon service, mais il faut qu'elle vous ait pris en affection, car elle a prié Dounia de lui laisser faire votre chambre. C'est une petite fantasque, et qui n'aime pas tout le monde. Tenez, ajouta-t-il plus bas, elle ne peut pas souffrir ma femme.

— Pourquoi?

— Qu'est-ce que j'en sais! Aussi ma femme le lui rend bien! Elle est à mon service; c'est moi qui la paye, continua le brave homme, qui riait à se tenir les côtes, tant l'idée de payer lui-même un serviteur lui semblait incongrue et bizarre.

— Et combien la payez-vous? demanda Boris, que ce rire contagieux avait gagné.

— Trente copecs par mois! répondit le général en pouffant de rire. C'est une orpheline; elle n'a jamais eu de père; la mère est morte il y a neuf ou dix ans.

— Mais quel âge a-t-elle? fit Boris surpris, je ne lui aurais pas donné cet âge.

— Elle a bien onze ou douze ans. Elle n'a pas été gâtée, allez! mais je l'aime bien, au fond. Elle demeure à la cuisine avec les gens.

La petite Sophie, qu'on appelait Sonia, par abréviation, arriva en ce moment au pas de course,

tenant à la main l'objet égaré qu'elle remit à son propriétaire.

Stépane Pétrovitch passait sa journée à semer des pipes dans tous les coins, et la fonction de la petite fille n'était pas une sinécure, tant s'en faut.

— Allons, Sonia, c'est bien, je te remercie, dit Goréline en passant sa main sur le front lisse et hâlé de l'enfant.

Les yeux gris foncé de la petite brillèrent de joie ; elle saisit cette grosse main pataude et la porta à ses lèvres avec un élan de reconnaissance.

— Elle est bien gentille, dit Boris sans penser qu'elle l'entendait.

L'enfant attacha sur lui son regard honnête.

— Tu fais ma chambre tous les jours, Sonia, lui dit le jeune homme avec bonté. C'est bien, je suis content de toi; tu travailles comme une grande personne.

Par un geste tout à fait russe, Sonia passa son bras replié devant ses yeux, et regarda Boris de dessous cet abri ; ses joues se couvrirent de rougeur, et elle se sauva à toutes jambes.

Lydie apparut au bout de la terrasse, portant des fleurs dans un pan de sa robe, qui laissait voir

sous son jupon brodé un joli pied mince, bien qu'un peu long.

— Bonjour, papa, fit-elle en rougissant.

Et elle vint embrasser le vieillard, tout étonné de cette tendresse inaccoutumée.

— Venez déjeuner.

Elle se pendit à son bras, sans regarder Boris, qui les suivit charmé.

Désormais les plis moelleux de cette robe lilas bornaient pour lui l'horizon.

V

Que la journée parut longue à Boris! Il aurait voulu être seul pour penser à ses émotions du matin, et par un de ces malins hasards qui ne manquent jamais en pareille circonstance, la maison fut pleine de visiteurs jusqu'au soir. Impossible de parler à Lydie, impossible de la regarder, tant il avait peur de se trahir!

Elle était tranquille comme si rien de particulier ne lui fût arrivé; ses joues étaient plus roses que de coutume, ses yeux plus brillants, mais elle semblait en pleine possession d'elle-même pendant

que le jeune homme éperdu ne rêvait qu'à l'heure du lendemain, cette heure où il la tiendrait sous son regard, où peut-être il pourrait encore lui saisir la main!... Pourrait-il lui parler? Non, sans doute, ils étaient sans cesse interrompus par les allées et venues des domestiques et de madame Goréline elle-même. Mais il la verrait au moins, — et son cœur cessait de battre à cette seule idée.

Enfin les visiteurs prirent congé, leur voiture disparut au tournant de la cour seigneuriale, et Boris se tourna vers ses hôtes pour leur dire bonsoir. M. et madame Goréline lui tendirent la main comme de coutume, — il n'osait regarder Lydie. Elle s'était éloignée de quelques pas.

— Bonsoir, Lydie Stépanovna, lui dit-il en passant près d'elle.

— Bonsoir, répondit-elle à voix basse ; et il rentra dans la maison sans avoir eu la douceur d'échanger un regard avec elle.

En ouvrant la porte de sa chambre, il fut saisi d'étonnement : sa bougie brûlait sur la table près de son lit, et le livre qu'il avait lu la veille au soir avait quitté l'étagère pour se retrouver sous sa main. Le store était soigneusement baissé pour préserver ses yeux des rayons du soleil le lendemain matin Une odeur suave remplissait cette

chambrette bien rangée, où rien ne témoignait du désordre du jour.

Il prit la lumière pour examiner cet aspect insolite, et, sur son bureau, il vit un gros bouquet de roses blanches épanouies dans un verre.

— Elle est venue!... fut sa première idée. — — C'est impossible... fut la seconde, aussi rapide et moins consolante. — Elle m'a fait apporter des roses, se dit-il ensuite; pénétré de joie et de reconnaissance, il se laissa tomber dans le maigre fauteuil où il rêvait d'ordinaire, et pensa à elle jusqu'à ce qu'il en fût ébloui et comme ivre. Alors, tout chancelant de lassitude, il se dirigea vers son lit et s'endormit plein de l'image de sa bienaimée.

Pour lui faire une agréable surprise, maître Eugène se chargea, le lendemain, d'éveiller son précepteur.

Soufflant dans une trompette qu'il tenait d'une main, frappant de l'autre, à coups redoublés, un tambour qui pendant tout le voyage n'avait cessé de rouler sous ses pieds et qui avait survécu, au grand regret de tout le monde, il vint distribuer une volée de coups de pied dans la porte de Boris.

Celui-ci, éveillé en sursaut, crut d'abord assister

à la prise de Jéricho : puis, revenant à lui, il adressa à maître Eugène une verte semonce qui eût pour résultat de rendre le petit garçon intraitable pour le reste de la journée. Les leçons allèrent tout de travers.

Boris, du reste, ne songeait guère aux âneries de son élève ; il attendait l'heure, la seule heure du jour. Le reste n'était qu'un brouillard confus où flottaient des impressions plus ou moins désagréables.

— Lydie, dit tout à coup madame Goréline dans la pièce qui touchait à la salle d'étude, si nous allions dîner chez la vieille Antropof?

— A quel propos, maman? demanda la jeune fille.

— Ce serait une chose faite. Tu t'habillerais tout de suite, nous partirions dans une heure, et nous reviendrions avant la nuit.

Boris, qui posait une division au tableau noir, arrêta la main qui tenait la craie.

— Eh bien, vous ne finissez pas? grommela Eugène d'un ton bourru : ce n'est pas déjà si amusant d'attendre!

Pendant que le maudit garçon parlait, Lydie avait répondu, et Boris n'avait pas entendu sa réponse.

Une profonde tristesse le saisit tout à coup. Encore vingt-quatre heures sans lui parler! Il regardait par la porte entre-bâillée qui le séparait de la pièce voisine; elle était déserte.

Maître Eugène termina enfin sa division. Au moment où, joyeux d'être délivré, l'enfant prenait sa volée, Boris l'arrêta.

— Va demander à ta sœur, lui dit-il d'une voix mal assurée, si elle prendra sa leçon aujourd'hui.

Eugène s'enfuit.

— Lydie, va prendre ta leçon, cria à tue-tête le gamin, croyant accomplir son message.

Boris écoutait de toutes ses oreilles... Pas de réponse.

— Lydie! cria encore la voix d'Eugène, mais beaucoup plus loin déjà, où donc es-tu?

Boris n'entendit plus rien. Il regarda par la fenêtre.

Le vent agitait doucement les feuilles; quelques brins d'ouate ou de laine au bec, un pinson qui faisait son nid s'arrêtait de temps en temps sur une branche noire que le jeune homme voyait distinctement à travers la verdure, et poussait un petit cri joyeux.

L'étudiant pensa à la pauvre petite maison de

bois qui, avec quelques arpents de terrain, formait son seul patrimoine.

— C'est un nid, se dit-il, mais si modeste, — si mesquin !

Il se perdit dans une douloureuse rêverie.

— Elle ne viendra pas ! se répétait-il ; et il prit le livre de la veille, pour y trouver au moins la page qu'elle avait choisie ; — mais il ne la lut pas. Le pinson, dans sa familiarité moqueuse, passait à chaque instant près de lui, le long de la fenêtre, et semblait railler sa mélancolie.

Tout à coup la porte s'ouvrit doucement, et Lydie entra, portant ses cahiers sur son bras replié. Elle ferma la porte de l'autre main, et s'avançant vers Boris, le visage couvert de rougeur :

— Bonjour, Boris Ivanovitch, dit-elle, je suis en retard, je vous en demande pardon.

Elle avait sa robe de la veille.

— Vous ne sortez pas? balbutia Boris.

— Non, pas à présent ; nous irons prendre le thé chez notre voisine ce soir.

Elle s'assit à la table d'études, ouvrit sa grammaire et la posa devant Boris. Celui-ci la regardait sans pouvoir parler.

— Voulez-vous commencer par la dictée? dit-elle, en voyant qu'il restait muet.

Machinalement il jeta les yeux sur la page ouverte devant lui, — puis il les releva sur la jeune fille, et rencontra un regard fugitif, mais si doux, si voilé de tendresse, que toutes ses rêveries reprirent un corps.

Il étendit sa main vers celle de Lydie qui reposait sur la table près de lui, la prit doucement, la serra et posa dessus et sur son visage brûlant ses lèvres ardentes, ses yeux humides.

— Je vous aime... Cela ne vous fâche pas? dit-il après avoir savouré un moment d'ivresse.

— Non, répondit-elle tout bas.

— Et... et vous?

— J'ai dit à maman que je ne voulais pas perdre ma leçon, fit Lydie sans retirer sa main : mais elle peut venir, dictez-moi quelque chose.

Par un effort désespéré, Boris vint à bout de lire ce qui était devant lui et de prononcer des mots qui pour lui n'avaient pas de sens. La jeune fille écrivait d'une écriture inégale et serrée qui trahissait son agitation, mais elle n'avait plus regardé son maître. Au bout de cinq minutes, tout en écrivant, elle dit à voix basse :

— Viendrez-vous ce soir avec nous chez la voisine?

— Si vous le désirez... répondit Boris.

Elle leva les yeux et sourit de cet air triomphant qui lui seyait si bien.

— Non, dit-elle, vous resterez ici... pour penser à moi.

— Vous m'aimez donc? murmura-t-il en se penchant vers elle.

— Je ne sais pas... je crois qu'oui... répondit-elle en se détournant. Dictez vite.

Il reprit sa dictée; — mais la main gauche de Lydie était prisonnière dans la sienne; il ne savait plus du tout ce qu'il lisait. Par instants, la voix d'Eugène ou de madame Goréline se faisait entendre à côté; alors Lydie retirait sa main bien vite; mais, le danger passé, nos amoureux plus aguerris échangeaient un sourire, et les deux mains se rejoignaient comme par magie.

— Que j'ai de choses à vous dire! murmura Boris en prenant le cahier pour corriger les fautes. Cette heure avait passé comme un rêve.

— Pas ici... après le dîner, quand papa et maman dormiront. Dans le jardin, auprès de la source. Voulez-vous?

Boris n'eut que le temps de faire un signe de tête; madame Goréline entra, cherchant quelque objet égaré. Après avoir fureté partout sans succès :

— Tu as fini, Lvdie? dit-elle

— Oui, maman, fit la jeune fille en rassemblant vivement ses cahiers et ses livres. Je vous remercie, monsieur, dit-elle à Boris; — et elle sortit avec sa mère.

VI

Vers cinq heures, il se rendit à l'endroit indiqué; Lydie ne s'y trouvait pas encore. Son attente fut longue, et au moment où il pensait qu'elle ne pourrait pas venir, il la vit approcher, toute parée, son ombrelle à la main.

— Je me suis habillée, dit-elle; maman dort encore; quand elle se réveillera, j'ai dit qu'on lui annonce que je suis prête; nous gagnerons ainsi le temps de sa toilette, et quand la voiture sera attelée, la petite Sonia m'appellera.

Écartant soigneusement les plis de sa robe pour ne pas les froisser, elle s'assit sur la pente, à peu de distance de Boris.

La source était au penchant d'un ravin; la main de l'homme n'avait pas gâté sa beauté sauvage par des arrangements maladroits; elle bouillonnait doucement dans sa coupe d'argile et s'échappait avec un susurrement argentin sur un lit de cresson et de

cailloux, pour aller retrouver le ruisseau qui coulait tout près. Le myosotis et la menthe croissaient en grosses touffes au-dessus et tout autour.

Rien de moins pompeux que cette pauvre petite source destinée à abreuver les prosaïques habitants de cette demeure; mais sa limpidité avait quelque chose de virginal, les fleurs qui l'entouraient formaient un cadre approprié à sa simplicité modeste, et l'ombre des aulnes, qui flottait à sa surface, eût paru mesquine sur une vasque plus ample.

Lydie était trop parée pour cet endroit; sa robe de soie, richement garnie, n'était pas en harmonie avec ce paysage intime et profondément russe. Boris n'y fit pas attention, sa vie était concentrée dans les paroles qu'il allait prononcer.

— Lydie Stépanovna, lui dit-il après un silence, je vous ai dit que je vous aime. J'ai vingt et un ans, je suis de naissance noble, mais très-obscure; mon père était un pauvre propriétaire de campagne. Je ne possède rien, ou presque rien, mais j'ai beaucoup de courage; j'ai étudié autant que j'ai pu le faire, je passerai ma vie à travailler, et j'espère devenir quelque chose. Je ne puis être heureux qu'avec vous. Tel que je suis, voulez-vous m'épouser?

C'était ce qu'en bon russe on appelle « faire une proposition »; pour la première fois Lydie se voyait

demandée en mariage, son cœur battit; ce beau jeune homme était là, tout pâle et presque sans voix; elle avait dix-sept ans; la vie lui paraissait une fête; elle répondit :

— Oui, je le veux.

Boris l'attira sur son cœur et se mit à pleurer comme un enfant.

— Oh! ma Lydie! balbutiait-il en couvrant ses mains de baisers, comme je travaillerai! Tu seras fière de moi, va, tu verras!

Ce premier moment d'extase passé, il songea avec effroi qu'il devrait attendre encore longtemps avant de réclamer sa fiancée.

— Tes parents ne consentiront pas, n'est-ce pas?

— Je ne crois pas, dit Lydie en rougissant, mais si!... Quand... quand vous serez devenu riche...

— Dis-moi *tu,* je t'en prie, ma Lydie, tu es à moi, maintenant.

— Quand tu seras devenu riche et célèbre, ils ne demanderont pas mieux.

— Mon ange aimé!... Et toi, dis, auras-tu la patience d'attendre?

— Certainement, fit-elle avec tout l'orgueil d'un jeune cœur qui n'a encore rien éprouvé.

— Plusieurs années?

— Tant que cela? fit-elle un peu effrayée. Mais je serai vieille!

— Vieille, toi, ma Lydie?

Et Boris se mit à rire.

— Est-ce qu'il faudra plusieurs années, dis? fit-elle avec insistance.

— Mais, peut-être! Si j'obtiens d'être envoyé à l'étranger, aux frais du gouvernement, deux ou trois ans suffiront à me faire un nom, une position. Je travaillerai nuit et jour pour que tu sois riche, heureuse...

Et les serments d'amour et de fidélité furent prodigués de part et d'autre. Boris engageait sa vie, il le sentait; aussi son âme était-elle pleine de la sérieuse ardeur des néophytes.

Elle, — elle ne savait pas bien ce qu'elle éprouvait, et l'avenir ne l'effrayait pas, car elle ne se sentait pas liée : c'était encore si loin! En attendant, Boris l'aimait, elle avait un esclave; elle était reine!

Le soleil n'envoyait plus que des rayons obliques à travers les arbres du ravin. La voix de Sonia se fit entendre au-dessus des jeunes gens.

— Mademoiselle, mademoiselle, criait-elle, votre maman vous appelle.

Lydie quitta précipitamment Boris en lui chu-

chotant un dernier mot de tendresse, remonta rapidement la pente gazonnée et disparut en criant : Je viens!

Boris, resté seul, fit quelques pas, s'approcha de la source, cueillit une tige de menthe sauvage et la froissa dans ses mains pour en aspirer le parfum; puis il se rassit au bord et regarda l'eau qui s'écoulait avec un bruit musical.

Quelques cailloux roulèrent près de lui. Il leva les yeux et aperçut, se profilant sur le ciel bleu, la fine silhouette de la chercheuse de pipes.

— Que fais-tu là? dit Boris un peu inquiet.

— Je vous regarde, répondit Sonia, qui descendit en courant le sentier rocailleux.

Elle le regardait en effet au lieu d'examiner le chemin; un caillou tranchant se trouva sur sa route, le pied lui tourna, elle poussa un petit cri et s'affaissa sur elle-même. Boris se leva pour lui porter secours. Elle était déjà debout, mais un large filet de sang rouge et généreux coulait de sa cheville jusque sur le sable jaune.

— Tu t'es fait bien mal? lui dit Boris avec bonté.

— Non, ce n'est rien du tout, fit Sonia en se mordant les lèvres pour étouffer un gémissement.

Elle fit deux pas et s'arrêta. Le sang ruisselait.

— Attends, je vais voir ce que c'est, dit le jeune homme.

— Non, non, Boris Ivanovitch, s'écria-t-elle vivement, ce n'est pas la peine!

Sans l'écouter, il l'enleva de terre et l'assit sur une motte de gazon auprès du petit bassin. Elle ne résistait plus; il prit doucement sur son genou le pauvre petit pied blessé. Une large entaille s'ouvrait au-dessous de la cheville, à l'endroit où la peau est délicate. Le sang ruisselait avec tant de force que Boris crut un instant à une lésion dangereuse. Puisant de l'eau avec sa main, il lava soigneusement la plaie, en retira quelques grains de sable, et la banda avec son mouchoir.

— Il faut retourner à la maison, dit-il, on va te mettre un emplâtre.

— Pourquoi? fit Sonia, qui n'était plus timide; cela guérira tout seul. Mais je suis très-fatiguée.

Elle s'allongea un peu sur la pente gazonnée et appuya sa tête sur son bras. Elle était très-pâle; la blessure avait saigné assez longtemps pour l'affaiblir. Elle ferma les yeux, et Boris crut qu'elle s'était évanouie. Au mouvement qu'il fit, elle les rouvrit péniblement, et leur expression de reconnaissance alla au cœur du jeune homme.

— Vous êtes très-bon, dit-elle tout doucement Jamais personne ne m'avait soignée.

— Mais tu n'as jamais été malade?

— Oh! si! l'année dernière, j'ai eu la fièvre chaude.

— Et l'on ne t'a pas soignée?

— Non, je suis restée sur le poêle; la vieille Marthe me donnait à boire.

— Et tu as guéri comme cela?

— Oui.

— Personne ne venait te voir?

— Les maîtres n'étaient pas là. Mais quand ils y sont, c'est la même chose, on ne se dérange pas pour nous autres. Et à quoi bon?

Elle referma les yeux.

— Mais le général!

— Oh! lui, il est bon, mais qu'est-ce qu'il peut faire? Je l'aime beaucoup; il ne me gronde pas souvent, et il ne me bat jamais... Vous aussi, je vous aime.

— Pourquoi? dit Boris avec intérêt.

— Parce que vous êtes bon. Vous aimez les roses blanches?

— Oui, répondit le jeune homme un peu étonné, comment le sais-tu?

— Parce que, hier, j'ai vu que vous regardiez beaucoup une rose blanche déjà à moitié fanée;

alors je vous en ai apporté un bouquet de toutes fraîches le soir.

— C'était toi?

— Oui. Ce n'est pas bien difficile; il y en a un grand buisson au bout du jardin, à côté de la maison des gens.

— Je te remercie... fit Boris un peu attristé.

— Il n'y a pas de quoi.

Elle essaya de se lever, mais son pied mal assuré lui manqua; elle serait tombée s'il ne l'avait retenue.

— Tu ne peux pas marcher, dit-il, je vais te porter jusqu'en haut.

Elle ne dit plus rien, se laissa enlever, et se blottit contre l'épaule du jeune homme pendant qu'il gravissait la montée. Quand il la déposa à terre, elle prit sa main, qu'elle baisa avec une ardeur passionnée

— Veux-tu bien finir! lui dit Boris, peu disposé à accepter cette marque de soumission et de reconnaissance, où se retrouve encore avec tout son relief la vieille empreinte du servage.

Elle lâcha sa main, et se dirigea clopin-clopan vers la maison, à côté de lui.

Au moment où ils atteignaient la terrasse, Lydie

et madame Goréline, en grande toilette, allaient monter en voiture.

— Voici une petite écloppée que je vous ramène, dit-il sans s'adresser particulièrement à aucune des deux : elle a au pied une blessure assez sérieuse, qu'il faudrait panser tout de suite.

— Ah! bien, oui! dit madame Goréline en étirant ses gants sur son poignet; si on les écoutait, on serait toujours après eux. Lave-toi avec de l'eau fraîche, Sonia, et demain il n'y paraîtra plus. Bonsoir, Boris Ivanovitch, vous avez grand tort de ne pas venir avec nous. Allons, Eugène, te décideras-tu?

La voiture s'éloigna. Lydie n'avait rien dit. Protégée par son ombrelle, elle jeta en partant un tendre regard à son fiancé.

Quand la porte de la cour se fut refermée sur l'équipage, Boris regarda la petite fille qui se tenait encore à côté de lui.

— Viens, Sonia, je vais te panser, moi. Je n'y connais pas grand'chose, mais cela vaudra toujours mieux que rien.

Il l'emmena dans sa chambre, la fit asseoir sur le pied de son lit, fit des bandelettes avec du taffetas d'Angleterre dont il avait une provision, déchira un de ses mouchoirs de poche, au grand dés-

espoir de la petite fille, et lui posa un pansement assez convenable.

— Va, maintenant, dit-il quand ce fut fini, en la poussant doucement par les épaules.

— Oh! Boris Ivanovitch, fit-elle avec des larmes dans la voix, vous remplacez ma mère!

Elle sortit là-dessus.

Boris se mit à rire à cette idée saugrenue; mais il était content de sa journée.

VII

Pendant les quinze jours qui suivirent, Boris plana dans le bleu.

Rien de ce qui se passait dans le monde extérieur ne pouvait pénétrer l'atmosphère idéale dont il était environné. Il percevait vaguement l'existence des individus, il continuait à s'occuper d'Eugène; mais, une heure après, qui lui eût demandé le sujet de sa leçon n'eût reçu qu'une réponse bien incertaine. Il agissait comme à l'ordinaire, et ne sentait plus rien de la même façon qu'auparavant: on se fût mis tout à coup à marcher la tête en bas

autour de lui, qu'il n'en aurait pas été choqué.

Heureusement Lydie avait conservé sa présence d'esprit; cet amour n'était dans sa vie qu'un élément de plus, tandis qu'il avait transformé l'existence du jeune homme. Elle était gaie comme à l'ordinaire; elle continuait à chanter, — un peu faux, — des romances que Boris écoutait ravi, et, pour lui plaire, elle donnait plus de soin à sa toilette, toujours élégante et fraîche.

Pour un autre être encore la vie avait changé de face.

La petite chercheuse de pipes, elle aussi, était entrée dans un monde nouveau.

Jusque-là, oubliée ou maltraitée, elle n'avait reçu de bonnes paroles que de Stépane Pétrovich, et celui-ci lui avait fait l'accueil qu'une bonne âme sans malice peut faire à un pauvre roquet poudreux et mal peigné; il lui avait accordé les caresses de la charité. Voici que Boris l'avait traitée en créature humaine!

Pour lui, elle était un être intelligent, souffrant, avec lequel on cause, que l'on plaint, que l'on soigne. L'homme qui lui avait parlé ainsi devenait un dieu pour elle. Dans ce cœur de petite fille, sous la chemise grossière qui couvrait ses épaules hâlées, s'était épanouie tout à coup la plus splen-

dide fleur humaine : elle avait compris et elle adorait la bonté.

Boris était sa seule préoccupation. Elle ne pouvait pas grand'chose : ranger sa chambre matin et soir et la remplir de fleurs nouvelles, voilà tout ce qu'elle savait faire ; — mais pour lui elle devint industrieuse.

Jusque-là, sa petite nature un peu bohémienne avait reculé devant le travail sédentaire : un jour, ayant aperçu un large accroc à la veste de toile grise du jeune homme, elle apporta le désastre à la femme de chambre de madame Goréline, en la priant de le réparer.

La soubrette aux pommettes saillantes détestait Boris, d'abord parce qu'il était précepteur, ensuite parce qu'il ne l'avait jamais regardée, et qu'elle se piquait d'être jolie, malgré son type tatare très-prononcé. Elle renvoya dédaigneusement la pauvre fillette.

— Crois-tu que je sois faite pour raccommoder les habits d'un étudiant? dit-elle avec orgueil

— Mais c'est déchiré! fit Sonia, prête à pleurer de dépit.

— Raccommode-le toi-même, puisque tu l'aimes tant, ton étudiant!

— Je ne sais pas coudre.

— Apprends! fit Dounia en éclatant de rire.

— Prêtez-moi une aiguille et du fil.

— Non pas! Achètes-en avec les appointements que ton général te donne!

On ne vendait pas d'aiguilles dans le village, et le colporteur n'était pas près de faire sa visite mensuelle.

Le cœur gros, Sonia s'en alla, la veste sur le bras, demander une aiguille à la vieille Marthe, la cuisinière des gens, celle qui l'avait soignée pendant sa maladie, et qui, sans l'aimer, la traitait moins mal que le reste des domestiques.

— Marthe Nicolaïevna, prêtez-moi une aiguille et du fil.

— Pourquoi faire? grommela la cuisinière.

— Pour raccommoder le paletot de Boris Ivanovitch.

— Va-t'en au diable avec ton Boris Ivanovitch! Il n'a qu'à se raccommoder lui-même. Il avait bien besoin encore de venir ici faire ses embarras! Hier il a sali deux paires de bottes, — il faut que je les lui cire pour ce soir. C'est qu'il l'a ordonné, tout comme s'il était le maître ici.

— Donnez-les-moi, Marthe Nicolaïevna, je les cirerai! fit Sonia toute joyeuse.

— Tiens, au fait! Prends-les, tu les cireras tous

les jours. Étais-je bête de n'y avoir pas pensé!

A partir de ce moment, les bottes de Boris, luisantes comme des miroirs de jais, furent toujours prêtes d'avance dans un coin de la chambre.

Mais Sonia n'avait pas d'aiguille. Il avait fallu se résigner à voir Boris porter sa veste avec la déchirure qui n'avait fait que s'élargir sous le coup de fer malin de la repasseuse. Elle eut la patience de regarder dans toutes les fentes du plancher jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'aiguille désirée; ce qui, du reste, ne fut pas très-long.

Pour se procurer du fil, ce fut plus compliqué. Choisissant un moment où mademoiselle Dounia se faisait courtiser par le galant cuisinier, elle vola quelques bouts de fil blanc et noir, qu'elle roula sur une petite carte. Tout heureuse, elle se dirigeait vers la chambre de Boris, lorsqu'elle se souvint avec stupeur qu'elle ignorait le premier mot de l'art des reprises !

Résolûment, elle s'en alla dans un coin du jardin, déchira un petit morceau du bas de sa pauvre robe en lambeaux, et se mit à le recoudre. C'était hideux.

Désespérée, elle fondit en larmes. Mais pleurer ne servait de rien. Elle reprit son travail sur de nouveaux frais, et peu à peu, après des efforts sans nombre qui durèrent plusieurs jours, sans dé,

sans ciseaux et sans guide, elle arriva à raccommoder assez proprement une déchirure. Triomphante, alors, elle profita d'un moment où Boris était absent pour s'emparer de la précieuse veste et la repriser de son mieux.

Hélas! il ne s'en aperçut seulement pas. Mais toutes les fois que Sonia le voyait passer avec l'accroc raccommodé, son cœur bondissait de joie dans sa maigre petite poitrine.

— Je veux savoir coudre! se dit-elle.

A l'arrivée du colporteur, elle acheta tout ce qu'il lui fallait; et depuis, on la vit tous les jours, assise sur ses talons près de la fenêtre de la cuisine, coudre et découdre, ourler et piquer à tort et à travers, attrapant un bon conseil par-ci, une raillerie par-là, et beaucoup plus de coups de pied et de coups de poing que d'autre chose, — mais heureuse et fière de pouvoir désormais être utile à son « maître ». Pour elle, Boris était le maître, l'unique, le vrai, — car elle l'avait choisi.

La valetaille s'aperçut bien vite de cette prédilection; la pauvrette et son protecteur furent enveloppés dans le même mépris par les dignes personnages.

C'était spécialement l'heure des repas qui était réservée à ces agréables plaisanteries; si bien que,

pour s'y dérober, Sonia, le plus souvent, se contentait d'un morceau de pain noir qu'elle emportait dans le jardin et qu'elle mangeait avec un oignon cru : heureuse quand elle pouvait attraper une tasse de lait dans la vacherie, à l'heure où l'on trait.

Boris ne savait rien de tout ce martyre, mais il s'attachait peu à peu à l'innocente créature dont les grands yeux foncés cherchaient les siens à tout moment; il avait fini par s'accoutumer à la voir entrer dans sa chambre le soir, au moment où il allait se coucher; elle lui apportait un verre d'eau pour la nuit, et lui demandait ses ordres pour le lendemain.

Elle lui avait fait prendre l'habitude de boire du lait le matin, et dès son réveil il n'avait qu'à l'appeler par son nom pour la voir entrer sur ses petits pieds nus, portant avec précaution la tasse pleine jusqu'au bord, un frais sourire sur les lèvres et une tendre sollicitude dans le regard.

Plus sérieux que le général Goréline, il éprouvait aussi une affection plus profonde pour la pauvre petite déshéritée, dont il ignorait la plupart des misères.

Un matin cependant il pénétra plus avant dans les secrets de cette existence douloureuse Au mo-

ment où Sonia posait la tasse de lait devant lui, il s'aperçut que les bras de la petite fille étaient marqués de raies livides.

— Où t'es tu fait cela? demanda-t-il, plein de pitié.

— Ce n'est pas moi, répondit-elle en baissant ses yeux pleins de larmes.

— Qui donc?

Elle restait muette; il la prit par la main pour l'attirer à lui, elle poussa un léger cri, aussitôt retenu. Il se leva brusquement, et, relevant avec précaution jusqu'à l'épaule la manche de toile grise, il vit le bras, aussi loin qu'il pouvait l'apercevoir, saignant et meurtri. L'épaule était endommagée aussi, car l'enfant ne pouvait supporter même le contact léger de sa main compatissante.

— Qui t'a fait cela? demanda-t-il d'une voix sévère. Dis-le, je veux le savoir.

— Ne le dites pas à madame... elle me battrait.

— Elle te battrait? répéta Boris avec horreur. Allons donc! Qui t'a fait cela?

— Le cuisinier.

— Pourquoi? dit Boris, les dents serrées.

Tout son sang généreux bouillonnait en lui; il eût assommé le misérable si celui-ci s'était montré.

Ici l'enfant fut inflexible. Jamais Boris n'eût su la cause de ses brutalités s'il n'avait eu l'idée de dire à la petite :

— Si tu ne veux pas me le dire, je ne t'aimerai plus.

Sa langue fut aussitôt déliée. Elle raconta au jeune homme que la veille au soir elle avait été très-loin à la rivière chercher des nénuphars, dont il aimait les grandes fleurs de satin blanc; elle en avait rapporté une provision, non sans se mouiller jusqu'à mi-corps; mais, en entrant dans la cuisine avec les longues tiges traînantes, elle avait accroché et fait tomber un pot de terre qui contenait un mets favori du cuisinier. Celui-ci, furieux, s'était jeté sur elle, et lui avait arraché les fleurs pour les mettre en pièces; dans sa colère, elle lui avait jeté une injure; aussitôt la brute avait ramassé les tiges de nénuphars, souples et solides comme des cordons de caoutchouc, et, les repliant dans sa main cruelle, il en avait flagellé l'enfant.

— Mais je n'ai pas crié, Boris Ivanovitch, dit-elle avec fierté pendant que sa poitrine se gonflait d'indignation au récit de ses peines : vous étiez ici, c'était avant le thé, j'avais trop peur que vous ne pussiez m'entendre.

— Pourquoi? Au contraire, il fallait m'appeler!

— Oh! non, si vous l'aviez vu faire, vous l'auriez tué!...

L'enfant avait dit tout cela d'un souffle, comme on respire, avec un élan si soudain, une foi si profonde, que le jeune homme la prit dans ses bras et la serra sur son cœur. Elle frissonna sous la douleur que lui causait l'étreinte; mais elle rougit de joie, et les larmes que la torture n'avait pu lui arracher roulèrent à flots rapides et pressés sur ses joues amaigries.

— Oh! mon maître, mon maître, dit-elle tout bas, je suis prête à mourir pour vous!

Boris n'était pas moins ému qu'elle. Il la lâcha et la regarda quelque temps, pendant qu'elle essuyait ses larmes avec la rude toile de sa manche.

— C'est une créature humaine, pensait-il; et le servage est fini. Qu'était-ce donc *alors*, grand Dieu!

Ses pensées se tournèrent aussitôt vers Lydie Pour lui, Lydie était aussi bonne que belle, cela ne souffrait pas le moindre doute : elle prendrait l'enfant sous sa protection; il suffisait de lui en dire un mot. Cette pensée lui rendit sa sérénité.

— Sois tranquille, dit-il à la petite, cela n'arrivera plus.

— N'en dites rien à madame, n'est-ce pas, maître?

Ce mot, maitre, résonnait comme une caresse sur les lèvres de la petite orpheline. — Elle me battrait comme l'autre fois.

— Elle t'a battue? fit Boris, qui sentait son antipathie sourde contre madame Goréline prendre des proportions gigantesques.

— Que de fois elle m'a battue!

— Non, je n'en dirai rien à madame.

— A qui, alors?

— A mademoiselle.

Sonia secoua tristement la tête.

— Au moins, qu'elle ne le répète pas à sa mère.

— Je l'en prierai bien, n'aie pas peur.

— Cela ne servira de rien, mon maître; vous feriez mieux de ne rien dire.

— Mais il recommencera, ce misérable!

— Eh bien! qu'est-ce que ça fait?

Boris restait tout étonné de cette indifférence stoïque. La petite continua :

— Cela ne ne me fera pas mal longtemps, et vous m'avez rendue si heureuse, oh! si heureuse! Je vous aime tant!... vous ne buvez pas votre lait?

— Non, merci, tu peux le boire.

Elle vida la tasse avec avidité : la veille, sa triste aventure l'avait empêchée de chercher à souper.

— Manges-tu tous les jours?... lui dit Boris, frappé d'une idée soudaine.

Il apprit alors tout ce que Sonia endurait en silence. Révolté, plein d'indignation, il écoutait muet, et par moments la pensée de sa mère lui venait comme une bouffée d'air frais dans une fournaise.

Qu'il y avait loin de cette maison cruelle et brutale au modeste royaume que sa mère gouvernait d'une main équitable et clémente! Les paysannes qui faisaient les services extérieurs et la vieille cuisinière à moitié sourde se querellaient bien parfois; mais sous la domination de la bonne Varvara Pétrovna, qui eût osé battre une enfant sans défense? L'excellente créature, qui ne se mettait jamais en colère, eût peut-être été capable de lever la main elle-même sur le criminel, — quitte à expier ce péché par de longues prières sorties d'un cœur fervent et naïf.

Quand Sonia eut cessé de parler, Boris, resté jusque-là silencieux, lui dit doucement :

— Cela changera, je te le promets, et s'il n'y a pas d'autre moyen...

— Eh bien? demanda la petite, inquiète.

— Je t'emmènerai chez ma mère, dit-il résolûment.

L'enfant tomba à ses pieds sans proférer une parole, et, prosternée devant lui, elle pleura et pria du plus profond de son cœur le Dieu qu'elle ne connaissait guère que de nom. Aucune parole ne sortit de ses lèvres ; rien ne pouvait exprimer ce qu'elle ressentait. Mais cette heure marqua dans sa vie.

Elle s'était prosternée aux genoux de Boris, esclave encore, malgré la loi d'affranchissement ; quand il la releva, elle était libre. Son âme délivrée ne connaissait plus d'entraves ; dans les yeux de celui qu'elle appelait son maître, elle avait vu luire la liberté.

VIII

Tout préoccupé de sa protégée, Boris expédia au plus vite les leçons du petit garçon ; il avait hâte de mettre Lydie dans la confidence des chagrins de la petite chercheuse de pipes.

Elle entra enfin, ses cahiers à la main comme de coutume. Mais au premier mot que prononça le jeune homme, elle l'interrompit d'un air boudeur

— Je n'ai que faire des querelles des gens, dit-elle, et maman m'a défendu de m'en mêler.

— Ne fais-tu jamais que ce que maman t'ordonne? dit Boris tout bas en souriant doucement.

Lydie était ravissante quand elle faisait sa petite moue d'enfant gâtée.

— Ce n'est pas une raison, commença-t-elle en rougissant; puis elle leva les yeux sur Boris, qui couvrait sa main gauche de baisers, et elle se mit à rire. — Quel air sérieux! dit-elle; allons, monsieur, dictez!

Boris dicta pendant quelques instants; puis, entre deux phrases, il reprit son idée.

— Cette enfant est extrêmement malheureuse ici; ta mère ne l'aime pas...

Eugène passa la tête par la porte entr'ouverte.

— Que veux-tu? lui demanda Boris avec impatience

— Mon ballon, répondit l'enfant en le regardant en face d'un air railleur.

— Cherche-le vite, et va-t'en.

Eugène mit cinq minutes à fureter dans tous les coins et ne trouva pas son ballon, pour une raison excellente : l'objet en question gisait bien tranquillement au milieu de la grande allée, où il venait de l'abandonner.

— Mais laisse-nous donc tranquilles! s'écria Lydie; je dirai à maman...

— Qu'est-ce que tu diras à maman? demanda Eugène en regardant sa sœur, cette fois, avec le même air effronté.

— Que tu m'empêches de prendre ma leçon! répliqua Lydie, qui rougit jusqu'à la racine des cheveux en faisant cette réponse.

— Oh! seulement cela? Il n'y a pas grand mal! répondit le petit garçon; et il sortit en fermant soigneusement la porte, qu'il avait trouvée entre-bâillée. — Maman! viens jouer au ballon avec moi, dit-il à très-haute voix en passant devant la fenêtre.

— Appelle Sonia.

— Sonia m'ennuie, elle joue trop bien, je ne veux pas de Sonia; viens, maman : avec toi, c'est bien plus amusant, tu manques toujours le ballon!

— Vilain garçon!

— Allons, maman, viens tout de suite!

Madame Goréline ne savait pas résister à cette voix adorée; elle suivit donc son fils au plus profond du jardin. Quoique bien seuls maintenant, les deux jeunes gens restèrent un instant silencieux.

— J'ai peur qu'il n'ait deviné quelque chose, dit enfin Lydie.

Boris avait eu la même pensée, mais il se fût bien gardé de la formuler, de peur d'inquiéter la jeune fille.

— Peut-être, répondit-il en souriant pour la rassurer; mais tu vois que s'il est taquin, il ne nous est pas contraire; et il attira sur son épaule le frais visage de Lydie pour l'embrasser.

— Elle ne résista pas.

Une minute après, Boris reprit :

— Puisque nous sommes seuls pour un instant, causons sérieusement de cette petite fille.

— Encore? fit Lydie, nous n'avons qu'un moment, et tu l'emploies à me parler de cette petite sotte?

— Elle est très-malheureuse, Lydie, reprit Boris avec la même douceur que s'il eût essayé de persuader un petit enfant; personne ne l'aime ici.

— On a bien raison! répliqua-t-elle brusquement. Moi non plus, je ne peux pas la souffrir.

— Pourquoi cela? fit Boris surpris et un peu blessé, en quittant la main qu'il n'avait cessé de tenir dans la sienne.

Sans s'expliquer en quoi, Lydie sentit qu'elle avait choqué le jeune homme; un sentiment confus lui disait peut-être qu'elle avait eu tort; au lieu de se rendre compte de ce qu'elle éprouvait contre la pauvre fillette, elle saisit le premier prétexte, et celui que le hasard lui fournit était le meilleur de tous.

— Tu l'aimes trop, dit-elle, j'en suis jalouse.

Boris se mit à rire et reprit la main abandonnée

— Puisque je l'aime trop, répondit-il, il faut l'aimer aussi; comme cela, nous partagerons, et chacun de nous n'aura pas besoin de l'aimer autant pour qu'elle soit aussi bien et beaucoup mieux protégée. Veux-tu?

— Nous en reparlerons, fit-elle avec sa jolie moue; dis-moi que tu m'aimes.

Sur ce chapitre, l'heure s'écoula bientôt, et il ne fut plus question de Sonia ce jour-là.

Une heure après le dîner, vers six heures, une calèche attelée de quatre superbes chevaux noirs, aux harnais étincelants, s'arrêta devant le perron des Goréline. Les domestiques accoururent pour recevoir l'hôte inattendu; mais avant que le petit valet à la mine effarée eût pu s'approcher pour ouvrir la portière, le visiteur avait déjà sauté à bas de son équipage et donné des ordres à son cocher, qui alla se ranger au fond de la cour.

— Le général et madame la générale sont-ils chez eux? demanda le nouveau venu.

— Je ne sais pas, monsieur... c'est-à-dire je crois qu'ils daignent prendre un peu de repos après le dîner, balbutia le maigre domestique, plus effrayé que jamais par la splendeur de l'équipage et la barbe magnifique du cocher. Qui dois-je annoncer?

— N'annonce rien du tout pour le moment, répondit le jeune visiteur en riant : mais quand tes maîtres seront réveillés, tu leur diras que le prince Armianof s'est permis de visiter leur jardin en attendant qu'ils voulussent bien le recevoir.

Là-dessus, il se dirigea vers le jardin, ouvrit la petite porte qui le faisait communiquer avec la cour, et s'enfonça sous les allées de tilleuls.

C'était l'heure où Lydie quittait Boris après le tête-à-tête qu'elle lui accordait tous les jours auprès de la source, pendant le sommeil de ses parents. Ils venaient de parler de leur avenir, et, comme il arrive dans toutes les grandes passions éprises d'idéal qui ne trouvent à saisir que le terre-à-terre, Boris, d'ordinaire si confiant, avait eu un accès de mélancolie. Or, Lydie craignait et détestait ces moments de tristesse, dont elle était loin de comprendre la divine langueur.

Elle quittait donc la source, assez mal satisfaite de son fiancé, lorsqu'au détour d'un sentier elle se trouva brusquement en face d'un beau jeune homme au type oriental, à la physionomie ouverte et intelligente, à la toilette irréprochable.

Tout le Moscou d'hiver, avec ses traîneaux, ses bals, ses théâtres, oublié depuis deux mois, lui revint en tête à l'aspect du jeune citadin.

Elle s'arrêta confuse sous le regard de ces yeux de gazelle ; mais elle ne douta pas un instant que ce monsieur ne fût leur voisin dont on parlait tant et qu'elle n'avait jamais vu.

Deux générations sur le sol russe n'avaient pas affaibli la pureté du type circassien dans la famille du prince Armianof. Sa sœur était la plus belle personne de la cour, comme il était le plus beau cavalier de Pétersbourg. Aussi, quand il dit de sa voix la plus douce :

— Mademoiselle Goréline, si je ne me trompe, permettez-moi de me présenter moi-même : le prince Armianof.

Lydie se sentit tout épanouie, et c'est avec la grâce la plus parfaite qu'elle lui répondit en rougissant :

— Permettez-moi, monsieur, d'aller prévenir maman.

Puis elle s'échappa, un peu troublée ; car cette apparition de la vie mondaine venait de rompre le cercle magique dont l'amour de Boris l'avait entourée.

Le général et son épouse furent bientôt sur pied ; Stépane Pétrovich courut aussitôt dans le jardin pour embrasser le fils de son vieil ami, qu'il avait vu tout petit.

En apercevant ce jeune élégant, dont toute la personne irréprochablement costumée exhalait un parfum exquis de violette de Parme, il s'arrêta un peu interdit; tutoyer ce beau cavalier, l'appeler par son surnom de gamin, impossible! Mais le prince ne lui laissa pas le temps d'hésiter beaucoup.

— Général, lui dit-il en s'approchant vivement, reconnaissez-vous votre lutin? M'avez-vous assez gâté, autrefois?

Il serra dans ses bras le bon vieux général, qui, tout attendri, l'embrassa à deux ou trois reprises comme dans le temps où il lui grimpait après les jambes.

— Sacha! s'écria-t-il enfin, mon cher Sacha! Mais tout à coup l'idée lui vint que ce diminutif familier ne convenait plus à l'héritier des Armianof, et il reprit d'un ton plus grave : Votre Altesse...

— Allons donc, Altesse! Appelez-moi Sacha, comme autrefois : est-ce que vous ne m'aimez plus? Je vous aime toujours, moi; je vous ai aimé colonel, et je vous aime tout de même général. Est-ce ma moustache qui vous déplaît?

— Ah! Sacha, que de temps depuis que je ne t'ai vu! dit Goréline en secouant la tête : tu étais haut comme cela, — il désignait dans la plate-bande un œillet de belle taille, — et maintenant te voilà un

grand jeune homme; on parle de toi, on dit que tu es bien vu à la cour...

— Bah! répondit le prince, tout cela est bon pour l'hiver, mais je ne suis pas venu à la campagne pour parler de Pétersbourg : j'en ai assez pendant les six mois que j'y passe. Causons de vous, de votre famille : madame Goréline se porte bien? Je viens de voir une adorable jeune personne. Votre fille? Je vous en fais mon compliment.

— Oui, c'est notre beauté, notre Lydie! répondit le vieillard radieux. Elle est aussi aimable qu'elle est jolie, croyez-moi.

— J'en suis persuadé, interrompit Armianof, mais je me rétracte si vous cessez de me tutoyer.

Il prit le bras du bon général, qui, tout content, le cœur à l'aise, appela Sonia et se fit apporter la plus longue de ses pipes. Il en offrit une au jeune homme, qui refusa en souriant, et alluma un cigare.

La venue de madame Goréline arrêta court l'expansion de son mari. A l'approche de cette dame, parée en l'honneur de son hôte d'une robe de soie et d'un bonnet tout neuf, la conversation changea pour ne plus reprendre le ton confidentiel des premiers moments. Vainement le jeune homme essaya

de ranimer la gaieté communicative de son vieil ami; il ne put y parvenir.

Madame Goréline tenait le dé de la conversation et croyait faire merveille en demandant au prince des nouvelles du grand monde de Pétersbourg, dont elle avait fait partie autrefois, car, pour le malheur de son mari, elle était de bonne famille, ce qui explique en un mot les souffrances du pauvre général; elle ne s'était décidée à l'épouser que faute de mieux, en voyant que sa beauté ne suffisait pas à contre-balancer l'absence de toute fortune et de toute amabilité personnelle.

Lydie vint enfin se joindre à la société, en annonçant que le thé était prêt, et tout le monde, y compris Boris et Eugène, fut bientôt réuni autour de la table couverte de fruits, de laitage, de gâteaux, de petits pains tout chauds, enfin de tout ce qui constitue en Russie un thé de campagne bien servi. Forcée, par l'exiguïté relative de ses ressources, de faire des économies à la ville, madame Goréline vivait grandement à la campagne où les produits du jardin et de la ferme ne coûten presque rien.

Armianof fut immédiatement frappé de la syn pathique figure de Boris, et il entama avec lui ur

conversation assez sérieuse, bien qu'encore à portée de ceux qui l'écoutaient.

Le jeune étudiant, prévenu contre la beauté, l'élégance, la noble origine de cet intrus dans lequel il craignait de trouver un rival, se tint d'abord sur la défensive; mais il ne put résister longtemps à la bonne grâce du prince. Les deux jeunes gens causèrent bientôt avec feu, et Boris, entraîné par l'intérêt de la conversation, ne s'aperçut pas que, tout en lui répondant, le prince ne quittait pas des yeux Lydie.

La jeune fille se sentait observée. Ses joues prirent un éclat plus brillant : la robe blanche qu'elle avait mise exprès lui allait à merveille : elle ne laissa échapper aucune occasion de faire valoir silencieusement ce qui pouvait plaire. Une heure auparavant, Boris s'en fût aperçu; maintenant, il ne le voyait plus, et ce petit manége continua.

Un mot malheureux de madame Goréline faillit gâter la bonne harmonie de cette agréable soirée. Enivré par cette atmosphère plus intelligente que de coutume, le général s'était mêlé à la conversation des jeunes gens : il lui arriva bien de proférer çà et là quelqu'une de ces vérités que le nom de J. Prudhomme a rendues illustres, mais aussi, à deux ou trois reprises, il eut raison et sut le prou-

ver. Pendant un de ces heureux moments où il expliquait sa pensée aux jeunes gens attentifs, sa moitié, croyant se montrer fort supérieure, lui lança cette phrase, qui formait du reste un des refrains habituels de ses discours :

— Vous feriez mieux de vous taire, mon cher, vous ne dites jamais que des bêtises.

— Bien, bien, ma chère, marmotta le vieillard humilié, consterné, mais trop habitué à la soumission pour répondre vertement comme il convenait.

L'effet fut désastreux sur le prince. Sa gaieté, sa bonne humeur tombèrent subitement. Il jeta un regard interrogatif à Boris : celui-ci eut beaucoup de peine à ne pas répondre par un sourire de pitié, que ses lèvres indiquèrent malgré lui.

Personne n'avait l'air surpris; Eugène mangeait avec appétit; Lydie, placide, continuait à remuer les tasses sur le plateau; madame Goréline souriait d'un air agréable.

— Nous en reparlerons à loisir, mon cher général, dit le prince en posant sa main fine et soignée sur la grosse main velue du vieillard mortifié. Mais vous pourriez bien avoir raison.

— Certainement! affirma Boris en regardant le prince de tous ses honnêtes yeux gris clair.

— Je suis tout prêt à le croire. Si vous voulez

me faire tous deux l'honneur de visiter mon logis de garçon, — je n'ai fait meubler qu'une toute petite partie de la maison de mon père, — je serai heureux de vous y recevoir et de discuter à loisir sur tous les points qu'il vous plaira. Si vous aimez les fleurs, mademoiselle, dit-il à Lydie, ces messieurs pourront vous rapporter un bouquet de roses assez rares, que mon jardinier est très-fier d'avoir acclimatées.

Lydie, rougissant de plaisir, répondit par un sourire, et bientôt après, Armianof prit congé de ses hôtes.

— Je compte sur vous, monsieur Grébof, dit-il au jeune étudiant.

— Je vous remercie, prince, répondit celui-ci, j'irai vous voir bien certainement.

Armianof monta lestement dans sa superbe calèche, à la grande admiration des domestiques et des paysans accourus pour le voir, et disparut aux regards ébahis de cette foule.

— Qu'il est gentil ! s'écria madame Goréline dans la salle à manger, en se hâtant d'éteindre les bougies superflues qui brûlaient dans les candélabres.

Boris regarda madame Goréline ; assuré que son mari lui tenait compagnie, il sortit pour essayer de dire bonsoir à sa fiancée.

— Ah! oui, bien gentil! répéta le général, encore ému de l'apostrophe de sa femme, tout coutumier qu'il en fût. Mais pourquoi m'as-tu dis comme cela devant lui...?

— Faut-il vous répéter que vous ne comprenez rien à rien? lui jeta-t-elle comme une pierre à un chien timide; vous vous amusez à lui conter un tas de sottises avec votre étudiant, tandis qu'il aurait pu, pendant ce temps-là, s'occuper de Lydie...

— Il l'a, Dieu merci, assez regardée! dit le brave homme, dont le cœur se réchauffa à la pensée de sa fille.

— Ce n'est pas malheureux! répondit aigrement son épouse. Quand il reviendra, tâchez de ne plus recommencer. C'est un mariage qu'il faut absolument arranger.

— Oui, ma chérie, sois tranquille, j'y mettrai tous mes soins.

— Vous feriez mieux de ne pas vous en mêler du tout. Car avec votre tact ordinaire...

Elle sortit là-dessus; mais son mari n'avait pas besoin d'entendre la fin de la phrase pour apprécier la gracieuseté sous-entendue.

Pendant cette conversation, Boris, sur la terrasse, avait trouvé moyen de s'approcher un instant de Lydie, et de lui chuchoter à l'oreille.

— Lydie, je t'adore! Dis-moi un petit mot de tendresse. Je n'ai pas osé te regarder de toute la soirée.

— Tu as joliment bien fait! répondit-elle en lui abandonnant sa main. S'il s'en était aperçu!

Ce n'est pas de son fiancé que Lydie rêva cette nuit-là.

IX

Goréline et Boris firent au prince la visite promise, et bientôt celui-ci prit l'habitude de venir les voir deux ou trois fois par semaine.

Il faisait à Lydie une cour assidue. Boris s'en apercevait, et plusieurs fois il fut sur le point de dire à son rival le véritable état des choses. Il avait assez apprécié la loyauté du jeune homme pour être persuadé que celui-ci renoncerait à ses attentions dès qu'il serait informé de la vérité. Mais l'indécision de son caractère l'empêcha de se porter à une démarche décisive, qui du reste pouvait avoir ses dangers : comment les parents de Lydie prendraient-ils ce brusque changement? Et il se résigna à attendre

Un mois à peine le séparait de son retour à Moscou, et il était assuré que le prince ne les y suivrait pas.

Celui-ci pouvait, à la vérité, faire une demande officielle de la main de la jeune fille avant l'expiration de ce terme. Mais alors il serait temps... Et c'est ainsi que Boris laissa passer les jours.

Pendant ce temps-là, Lydie faisait ses petites réflexions.

Elle aimait toujours Boris : sa bonne tournure, son visage noble et intelligent, sa passion surtout n'avaient rien perdu de leur charme, mais... elle avait trouvé un point de comparaison : et comment le pauvre étudiant eût-il pu lutter avec ce brillant visiteur, ce gentilhomme accompli, qui, après avoir vécu près des dames de la cour, lui rendait un hommage aussi soutenu?

Dans ses rêves, elle n'était peut-être pas encore allée jusqu'à se dire que le nom de princesse Armianof valait mieux que celui de madame Grébof; mais elle avait déjà vu apparaître comme dans un mirage les appartements somptueux, les riches toilettes, les parures de pierres précieuses et surtout les bals de la cour ; ce mot lui faisait battre le cœur : il évoquait devant elle une sorte de vapeur dorée, un tourbillon de dentelles, de diamants, d'étoffes

soyeuses, de lumières, de musique et de parfums, et tout au fond, sur un trône étincelant, la famille impériale, qui avait parlé au prince et qui parlerait aussi un jour à la princesse Armianof...

Elle n'allait pas plus loin; mais les quatre ans d'attente lui paraissaient bien longs, et elle se demandait avec effroi si au bout de ces quatre années, Boris n'appellerait pas aisance un revenu plus modeste que celui de ses parents, — car elle n'avait nulle idée de la valeur des choses.

Et tous les jours l'heure de la leçon la trouvait plus calme, les baisers furtifs de Boris ne la faisaient plus trembler; — elle les recevait comme une chose due et les rendait par habitude. Il n'osait l'interroger, et son cœur se brisait en pensant que si par ses travaux il pouvait lui apporter un jour la fortune, il ne pourrait jamais lui donner les fêtes du grand monde.

La part d'influence de madame Goréline dans les pensées de sa fille peut aisément se deviner. Elle ne cessait de lui répéter : Quand tu seras princesse... Et ce mot creusait sûrement une empreinte ineffaçable comme la goutte d'eau dans le roc.

Le général n'avait point de si haute ambition : ce mariage lui apparaissait comme une chose toute naturelle et charmante, non précisément parce que

sa fille deviendrait grande dame, mais parce qu'elle passerait les six mois de l'été dans leur voisinage et qu'il pourrait la voir presque journellement.

On ne se cachait guère de Boris pour faire allusion à cet heureux avenir. Il écoutait en silence, comprimant l'horrible souffrance de son cœur et cherchant les yeux de Lydie pour y lire une consolation; mais le plus souvent il ne les rencontrait pas.

Avec une sorte de sagacité animale, Sonia avait vu que « son maître » était malheureux. Elle l'accablait de soins et de prévenances, mais sans venir à bout de dissiper sa mélancolie.

Elle avait fini par ne plus lui parler; elle se contentait de le suivre des yeux avec une expression de chien battu, qui s'éclaircissait aussitôt qu'il jetait un regard sur elle ou prononçait son nom. Elle avait renoncé à rendre spontanément les petits services que jadis elle offrait à toute la maison; jadis on la repoussait, on la rudoyait en l'accusant de maladresse ou d'incapacité; mais depuis qu'on ne l'avait plus là sous la main, toujours prête, toujours alerte, ses pieds actifs et ses mains adroites manquaient à tout le monde.

— Pourquoi n'es-tu pas là quand on a besoin de toi? lui disait-on rudement.

— Vous m'avez dit cent fois que je n'étais bonne à rien, répondait-elle; — et les coups de pleuvoir comme grêle sur ce corps débile et chétif, qui semblait s'être fait impassible à force de se roidir.

— Tu n'es vraiment bonne à rien! lui dit madame Goréline un beau matin.

Ce jour-là, Son Excellence la générale n'était pas dans la meilleure disposition. Son fils adoré, maître Eugène, mécontent d'être réveillé trop tôt, à ce qu'il prétendait, avait commencé par une grossièreté à l'adresse de sa maman.

Celle-ci voulait bien le gâter, mais à ses heures seulement; si bien qu'elle avait répondu aux impertinences du petit garçon par une paire de soufflets qui avaient eu pour résultat de rendre la mère et le fils furieux l'un contre l'autre, et encore plus contre le monde entier.

Après avoir prié Boris de faire travailler Eugène sans miséricorde, elle venait de rentrer exaspérée dans sa chambre pour faire sa toilette.

— Tu n'es vraiment bonne à rien...

Sonia, en apportant une cruche pleine d'eau, venait de se piquer le pied à une épingle tombée sur le plancher, et avait répandu tout le liquide, qui courait rapidement sous le lit, dont il inondait les rideaux.

Très-délibérément, Sonia avait posé sa cruche par terre et retirait l'épingle qui avait pénétré assez avant dans la chair de son pied nu.

— Mais, voyez un peu, s'écria madame Goréline au comble de la fureur, au lieu de réparer le dommage, la voilà qui s'occupe de son pied! Veux-tu bien aller chercher une éponge, petite misérable!...

Sonia courut chercher l'éponge et revint bien vite; mais elle avait oublié le baquet, et l'inondation gagnant du terrain, une robe de soie de couleur délicate, qui gisait à moitié sur le lit, fut mouillée dans le bas et en reçut un dommage irréparable.

La colère de la dame ne connut plus de bornes.

— Je te jetterai dans la rue! criait-elle à tue-tête : tu peux t'en aller! Tu ne coucheras pas ici ce soir! Sors d'ici, fainéante, puisque tu n'es bonne qu'à tout gâter!

— Madame! madame! où irai-je? dit l'enfant le cœur gros, mais sans pleurer, — car elle ne pleurait plus guère, tant elle était accoutumée à étouffer ses larmes.

— Cela m'est égal! Va-t'en d'ici, va-t'en du village, je ne veux plus te voir! Tu ne vaux pas le pain que tu manges...

La fureur de madame Goréline parut se calmer

subitement; mais le feu d'une méchante résolution brillait dans ses yeux.

— Madame, personne ne veut de moi, je ne suis qu'une orpheline; si vous me chassez, je n'ai que la forêt où aller, et les loups me mangeront!

— Va-t'en où tu voudras, mais que je ne te revoie pas, entends-tu? répliqua froidement la dame.

— Vous faites une mauvaise action, madame, Dieu vous punira!... dit la petite en la regardant d'un air de défi.

— Si tu es ici demain, s'écria madame Goréline hors d'elle-même, je te fais fouetter et enfermer comme une vagabonde. Ta mère n'était pas d'ici, je ne te dois rien. Va-t'en!

— Dieu vous punira, madame, répéta Sonia.

Elle sortit, le front haut, le cœur débordant d'une implacable indignation. Ses pommettes étaient brûlantes, ses yeux étincelaient : elle eût tué madame Goréline sans remords si elle avait trouvé une arme sous sa main. Heureusement, il ne s'en rencontra pas.

Elle alla dans la chambre de Boris, espérant l'y trouver pour lui raconter ce qui venait de se passer. L'étudiant donnait sa leçon à Eugène dans la salle d'étude.

Sans se presser, sans répondre une parole aux railleries des gens qui se moquaient de sa mésaventure, elle sortit, prit dans une cachette connue d'elle seule les quelques nippes qu'elle possédait, en fit un petit paquet et alla s'asseoir près de la porte d'entrée, à la place des mendiants, attendant que Boris fût libre pour lui demander conseil et protection.

Eugène en voulait fort à son précepteur de la recommandation que venait de faire sa mère au sujet de son travail; aussi son premier soin avait-il été de prendre l'offensive et de taquiner Boris. Mais, se voyant mal reçu, il avait transformé ses taquineries en une véritable guerre ouverte.

Tout moyen lui semblait bon, pourvu qu'il piquât ou blessât le jeune homme, et malgré son stoïcisme et le peu de cas que méritaient ces hostilités, Grébof, à deux ou trois reprises, avait senti le rouge de la colère lui monter au visage; réprimant une forte disposition à jeter le garnement par la fenêtre peu élevée du jardin, au bout de deux heures de patience il se contenta de lui dire :

— C'est demain d'manche, mais tu as eu ton dimanche aujourd'hui, puisque tu n'as rien appris ni rien préparé : demain, nous recommencerons ce que tu aurais dû savoir aujourd'hui.

L'enfant voulait réclamer; Boris le poussa doucement dehors.

— Amuse-toi, lui dit-il, tâche de profiter de ta journée, puisque demain sera un jour de classe.

Eugène, furieux, sortit en se demandant comment il pourrait bien se venger.

Il se mordait les doigts depuis cinq minutes, quand une idée lumineuse traversa son esprit; il se dirigea vers la chambre de sa sœur.

— Lydie, lui dit-il posément, j'ai fini ma leçon, tu peux aller prendre la tienne.

Là-dessus il sortit, les mains dans les poches de son pantalon, et s'en alla du côté où il pensait trouver sa mère.

X

Cette lutte de deux heures contre la mauvaise volonté du petit garçon avait lassé Boris. Son esprit, triste depuis quelque temps, manquait du ressort habituel; appuyant sa tête découragée sur ses deux mains, il ferma les yeux.

Un léger bruit lui fit tourner la tête; il aperçut Lydie. Le pauvre étudiant oublia soudain sa fatigue

et ses ennuis. Dans cette salle d'étude maussade, un rayon de soleil semblait être entré avec celle qu'il aimait.

— Lydie, murmura-t-il tout bas en cachant son visage dans les plis de la robe de la jeune fille debout près de lui, Lydie, tu es ma joie et ma consolation. Tu ne m'abandonneras pas, dis?

Une vive rougeur envahit le visage de Lydie. Pour toute réponse, elle posa sa main sur la tête du jeune homme. Il leva les yeux; le regard qu'il rencontra, mal assuré d'abord, se raffermit peu à peu, et Lydie appuya doucement ses lèvres sur le front de son fiancé.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas? lui dit-il à voix basse.

— Je t'aime, répondit-elle, subjuguée par la force de cet amour qu'elle sentait confusément supérieur à ses propres sentiments.

— J'ai mille choses à te dire, Lydie; tu viendras à la source après dîner, n'est-ce pas?

— Oui, fit-elle.

— Écoute, j'ai beaucoup souffert ces derniers temps, je n'osais pas te parler...

Le visage de Lydie rougissait de plus en plus; ses joues étaient brûlantes, — un peu de honte sans doute; — elle détourna la tête.

— J'ai eu tort de douter, continua-t-il. Il m'a semblé que tu m'aimais moins... pardonne-moi, Lydie, tu n'es pas fâchée, dis-moi? Tu me pardonnes?

Et il couvrait de baisers passionnés les mains de la jeune fille, qu'il portait à ses yeux humides. Il avait tant souffert que tout son organisme en était ébranlé. La scène du matin avait achevé de l'affaiblir; s'il se fût laissé aller, il eût pleuré comme un petit enfant; mais il se redressa soudain et enlaça Lydie de ses deux bras.

— Je t'aime! fit-il avec ardeur : tu es ma vie, et pour toi je lutterais contre le monde entier. Donne-moi un baiser.

La joue de Lydie s'abaissait vers lui. Il fit un brusque mouvement et pressa ses lèvres brûlantes sur celles de sa fiancée.

La porte s'ouvrit toute grande.

— Maman, regarde, mon précepteur qui embrasse ma sœur! cria Eugène de sa voix la plus perçante.

Madame Goréline se précipita sur eux comme une lionne furieuse : le couple enlacé n'eut pas le temps de se dégager, avant qu'elle l'eût aperçu.

— Misérable! s'écria-t-elle en s'avançant sur Boris la main levée.

Elle allait le souffleter très-probablement ; mais il saisit cette main menaçante, la rabattit d'un geste ferme, et, pendant qu'elle essayait vainement de l'atteindre avec l'autre bras :

— Madame, lui dit-il d'une voix profonde où une indicible colère se mêlait à l'émotion d'une démarche décisive, je vous demande la main de votre fille Lydie.

— Misérable ! répéta la mère en fureur.

Boris lui lâcha la main et la regarda tranquillement.

— Je suis gentilhomme, reprit-il, et je ne suis pas absolument pauvre ; d'ailleurs, j'ai du courage, et l'avenir est devant moi. Je vous demande la main de votre fille Lydie ; — sans dot, ajouta-t-il après un court silence.

Suffoquée par la rage, madame Goréline avait reculé de quelques pas et s'était laissée tomber sur un canapé. Elle regardait le jeune homme avec des yeux terribles. Lydie s'était sauvée, et un cri perçant d'Eugène témoignait qu'en reconnaissance de sa belle conduite, elle tirait probablement les oreilles à son frère. En toute autre circonstance, ce cri aurait bouleversé le cœur maternel de madame Goréline ; mais elle ne l'entendit seulement pas. Les yeux fixés sur Boris debout devant elle, elle

cherchait des paroles et n'en pouvait trouver de propres à exprimer ses sentiments.

— Va-nu-pieds, brigand, dit-elle enfin, voilà comment vous vous introduisez dans les familles pour séduire les jeunes demoiselles de bonne maison !

— Je ne séduis personne, puisque je vous demande la main de votre fille, répondit tranquillement Boris.

Il était arrivé à ce degré d'exaltation où l'on possède un calme surprenant, où l'on plane au-dessus des misères mortelles, qu'on regarde avec dédain.

— La main de ma fille ! Vous croyez qu'elle est faite pour un pauvre diable comme vous ! Ah ! ah !...

Et madame Goréline éclata d'un rire nerveux.

— Alors, vous me la refusez? dit Boris imperturbable.

Madame Goréline continua à rire en faisant un signe de tête affirmatif.

— Fort bien, continua le jeune homme. Je vais la demander à votre mari.

Plus furieuse que jamais, madame Goréline bondit sur ses pieds.

— A mon mari? Je vous le défends !

— Je ne reçois d'ordre de personne, fit Boris en se dirigeant vers la porte.

— Vous ne verrez pas mon mari! Je vous chasse!..

— Raison de plus pour ne pas vous obéir, continua le jeune homme sans se troubler.

Madame Goréline le suivit en l'accablant d'invectives. A bout de ressources :

— Du reste, fit-elle avec dédain, si mon mari est assez bête pour vous écouter, ce sera exactement comme s'il n'avait rien dit. C'est un imbécile, et ce n'est pas lui qui commande ici.

— J'ai déjà eu occasion de m'apercevoir qu'en effet ce n'est pas lui qui est ici le maître, continua tranquillement Boris, et j'ai eu plus d'une fois aussi l'occasion de le regretter.

Les domestiques, ameutés par les cris de leur maîtresse, regardaient avec une curiosité malveillante cette promenade de Boris, que madame Goréline suivait pas à pas. Il ne put obtenir d'eux aucun renseignement sur l'endroit où se trouvait le général, qui n'était pas dans la maison, et il rebroussa chemin, toujours accompagné de madame Goréline

— Allez-vous-en! lui répétait-elle avec rage.

— Quand vous me donnerez des chevaux! dit-il enfin, en se retournant pour lui faire face.

— Des chevaux? A vous?... Vous pouvez bien vous en aller à pied, avec vos bottes au bout d'un bâton sur votre épaule, comme un paysan que vous êtes! lui cria la dame, violette de fureur.

— Nous sommes de bonne noblesse, répliqua-t-il sans s'émouvoir, et si vous ne voulez pas me donner des chevaux, j'en trouverai dans le village.

— Vous n'en aurez pas, reprit-elle avec un méchant rire; je fais battre à coups de verges le premier qui ose vous en fournir.

— Vous n'êtes pas de votre époque, madame, lui répondit poliment Boris. Grâce au ciel, il y a plusieurs années qu'on ne peut plus battre impunément des paysans; mais vous semblez l'avoir oublié.

— Vous n'aurez pas de chevaux dans mon village, répéta-t-elle; je ruinerai celui qui vous en prêtera.

— J'en trouverai chez le prince, votre voisin, lui dit brusquement Boris, à bout de patience, et il lui ferma sur le nez la porte de sa chambre, dont il tourna la clef dans la serrure.

Sonia, toute tremblante, se tenait sous la fenêtre basse, et, n'entendant plus de bruit, elle appela le jeune homme par son nom.

Il s'approcha de la fenêtre.

— Mon maître, on vous renvoie aussi? dit-elle tout bas.

— Comment, aussi? fit Boris étonné.

— Oui, on m'a chassée ce matin, et vous..

— Très-bien, interrompit Boris; alors, je t'emmène. Dès à présent, tu es à mon service. Tiens, voici cinq roubles, va de l'autre côté de la rivière, au premier village du prince Armianof, dire qu'on me trouve sur-le-champ une télègue et un cheval pour aller à la station de poste. Cours vite, montre l'argent, mais ne le donne pas.

Sonia partit comme un trait, et Boris se mit à empiler fiévreusement ses effets dans sa valise. Il ne savait pas bien ce qu'il avait dans la tête et dans le cœur; au milieu de la confusion de ses idées, une souffrance atroce lui causait par moments un brusque tressaillement : de même, dans la fumée épaisse d'un incendie, les malheureux qui ne peuvent s'échapper sentent de temps en temps une langue de flamme lécher leur corps engourdi par la terreur et l'asphyxie.

Il n'avait plus qu'une pensée bien nette, quitter cette maison maudite. Mais il y laissait Lydie! Alors, un désir poignant, dévorant, le prenait d'enlever Lydie dans ses bras, de l'asseoir dans

cette humble charrette qui allait l'emporter et de fuir avec elle n'importe où...

Oui, n'importe où! Le ciel était bleu, la route était large, et l'horizon reculerait toujours devant eux. Ne se trouverait-il pas un toit modeste pour abriter deux cœurs heureux?

Il songea à sa mère, — et le désir d'emporter Lydie se fondit dans une inexprimable aspiration vers sa vieille mère, si bonne, si digne, triste parfois, calme toujours... Quand les verrait-il, à l'ombre de ses bouleaux, assises sur le même banc, ces deux femmes adorées, sa fiancée et sa mère?

— Jamais! se dit-il découragé; jamais!

Il sortit de sa chambre pour essayer de voir Lydie, ne fût-ce qu'une seconde, l'apercevoir par une porte entr'ouverte... Peine perdue, toutes les portes étaient fermées; à l'autre bout de la maison on entendait la voix aigre de madame Goréline qui houspillait son mari.

Boris rentra dans sa chambrette et s'assit près de la fenêtre.

Ce jardin, l'allée qui menait à la source, ces fleurs d'été presque passées, les fleurs d'automne déjà brillantes, tout cela se gravait indélébilement dans sa mémoire, comme le cadre du tableau où il avait aimé Lydie. Il se souvint alors qu'il avait

oublié des livres dans la salle d'étude, et sortit pour les chercher.

Qu'elle était triste et froide maintenant, cette salle où il avait été outragé, où son bonheur s'était brisé entre ses mains comme une coupe de verre!

S'interdisant toute pensée, car il se sentait bien près d'être vaincu par la douleur, il s'occupa machinalement à réunir ce qui lui appartenait. Le cahier de dictées de Lydie était sur la table où elle l'avait posé en entrant; il le prit, le regarda une minute, puis le mit soigneusement dans sa poche.

Que de longues nuits il passa depuis à relire ces lignes, — et que de fois il s'arrêta, le cœur trop plein, sur les vers de Lamartine qui avait chanté pour eux le printemps de l'amour! Mais plus fort ce jour-là, il sut se forcer à ne rien voir, à ne rien lire, et prit le petit volume jaune, le *Jocelyn* qui les avait trahis, écrivit dessus le nom de Lydie, puis il le mit entre une grammaire et un livre d'exercices, afin qu'il échappât aux yeux de madame Goréline, et sortit de la chambre sans jeter un regard derrière lui, de peur de faiblir.

Sonia l'attendait sous la fenêtre, et l'appela quand il ouvrit la porte de sa chambre.

— La télègue est en face, de l'autre côté de la

rivière, dit-elle; le paysan qui vous mènera n'a pas osé venir jusqu'ici.

— Pourquoi? dit Boris, irrité de ce dernier et insignifiant obstacle plus que de tout le reste. S'il veut gagner son argent, qu'il vienne ici, par la grande porte : sinon, qu'il s'en retourne, j'irai à pied.

Sonia repartit, et dix minutes après, la charrette entra bruyamment dans la cour. Le paysan murmura quelques humbles excuses que Boris n'écouta pas; il fit charger sa valise et sa petite caisse de livres, il installa Sonia sur la banquette, au milieu des risées des domestiques, et, d'un ton de maître, se tournant vers la valetaille :

— Qu'on prévienne le général que je veux lui parler.

Sous le regard menaçant du jeune homme, les rires cessèrent, les gens s'éparpillèrent, et, au bout d'un instant, le général apparut sur le perron. Sa femme marchait sur ses talons. Quant à Eugène, il avait complétement disparu; sa malice avait trop bien réussi, et il pleurait à chaudes larmes, dans un coin, le départ de son précepteur, qu'au fond il aimait bien.

— Général, dit Boris, d'abord je veux vous remercier pour l'estime que vous m'avez témoi-

gnée, — et sa brave main loyale s'avança vers le général, qui y mit la sienne, sans bien savoir pourquoi il avait eu un instant la pensée de la retirer. — J'ai demandé, ce matin, à votre épouse la main de mademoiselle votre fille ; j'ai reçu un refus formel. Je vous réitère cette demande : que me répondrez-vous?

Madame Goréline allait s'interposer ; Boris lui dit poliment :

— Je crois, madame, que l'affaire est réglée entre nous. C'est à votre mari que j'ai l'honneur de parler. J'attends votre réponse, général.

— Mais, balbutia le vieillard, ma femme dit...

— C'est votre réponse à vous que je désire connaître, dit Boris avec insistance.

— Moi, je ne sais pas, je vous aimais bien et je vous tiens pour un parfait honnête homme, mais je ne me mêle pas de ces affaires-là, ce sont les affaires de ma femme ; et puis, le prince...

— Vous refusez? dit Boris avec le même sang-froid apparent.

— Mais...

— Oui, cria madame Goréline, combien de fois faudra-t-il vous le dire?

Le général baissa la tête en silence.

— Bien, dit Boris. J'ai encore une demande à vous adresser. Madame votre épouse a chassé de la maison et de l'étendue de ses terres la petite orpheline que voici. Je vous prie de me remettre ses papiers, afin que je puisse l'emmener chez ma mère, où elle aura tous les soins que réclament son âge et son dénûment.

Le général regarda tristement Sonia, qui, assise dans la charrette, pleurait à chaudes larmes.

Les domestiques ne riaient plus; la fibre hospitalière, qui vibre si fort au cœur de tout vrai Russe, avait été touchée en eux par les dernières paroles de Boris.

— C'est vrai, qu'elle est orpheline, pensaient-ils chacun à part soi, et Dieu aime les pauvres et les orphelins!

— Vous voulez l'emmener? cria madame Goréline, je ne veux pas! Je l'ai chassée, c'est vrai, mais je vous défends de l'emmener. Sonia! arrive ici, petite malheureuse!

Le général Goréline se redressa de toute sa chétive hauteur, et pour la première fois de sa vie, peut-être, il regarda sa femme en face et osa lui tenir tête.

— Et pourquoi ce jeune homme n'emmènerait-il pas cette enfant, puisque vous l'avez chassée? dit-il

d'une voix si nette que toute la valetaille échangea des regards surpris.

— Je ne veux pas qu'il emmène la petite parce que cela lui ferait plaisir, et...

— C'est une mauvaise action que vous voulez faire, Julie, dit le général d'un ton sévère, et vous avez été cruelle pour l'orpheline...

— Comment! vous vous permettez de me blâmer, et en présence de mes gens? C'est trop fort! Et pour cette vagabonde!... Arrive ici, petite scélérate!

— Je ne veux pas, moi! dit le général de la voix tonnante dont il commandait jadis sa batterie. L'enfant suivra ce jeune homme, qui a été bon pour elle et qui veut la conduire chez sa mère.

— Mais... Stépane Pétrovitch...

— Seul, j'ai droit de juridiction dans ce domaine, qui est à moi, et je veux que ce jeune homme emmène la petite. Vous pouvez être sans inquiétude, Boris Ivanovitch, dit-il à l'étudiant; avant huit jours, vous aurez les papiers en règle. Donnez-moi votre adresse.

Madame Goréline écumait de rage, mais elle sentait qu'ici la résistance serait vaine. Jamais elle n'avait vu son mari lui parler ainsi; et son mépris habituel faisait place à une sorte de considération

pour cette volonté si ferme. Elle se tut, rongeant son frein.

— Je vous remercie, général, dit Boris, soulagé d'un grand poids ; adieu.

Il allait monter dans la charrette, quand madame Goréline lui cria brusquement :

— Et votre argent? Il faut bien qu'on vous le donne!

Cette femme acariâtre était un honnête homme en affaires.

— Non! répondit Boris, je n'ai pas besoin d'argent, vous ne me devez rien. J'emmène une servante, — je suis payé. Adieu.

Pour la seconde fois de la journée, madame Goréline sentit son dédain faire place au respect. Ce jeune homme était vraiment désintéressé.

Le général prit des mains de sa femme le paquet de roubles destiné à Boris, en fit deux parts, dont il remit l'une à sa moitié stupéfaite, et s'approchant de la télègue, il déposa l'autre sur les genoux de Sonia, qui sanglotait plus fort que jamais en baisant les mains de son premier protecteur.

— J'irai te voir, lui glissa-t-il à l'oreille; chut! n'en parle pas.

— Adieu, général, dit Boris d'une voix émue, vous êtes un brave homme.

— Au revoir, fit mystérieusement le général en clignant de l'œil.

— Vous n'avez pas encore fini, général? cria aigrement madame Goréline restée sur le perron.

Boris souleva sa casquette et d'un regard salua les assistants. Tous, — domestiques et paysans, se découvrirent.

— Touche! dit-il au cocher : avec l'aide de Dieu!

La télègue s'ébranla, le petit cheval maigre prit le trot, et le toit de la maison de Lydie s'effaça derrière la verdure du taillis.

XI

Le paysan qui menait Boris avait bonne envie de le questionner; à deux ou trois reprises, il essaya même d'engager la conversation, mais sans succès.

Bientôt les toits verts et la coupole en forme de navet renversé qui surmontait l'église de la petite ville du district se dessinèrent dans un pli de terrain, et moins d'un quart d'heure après la télègue s'arrêta devant le rez-de-chaussée en bois qui représentait la station de poste.

Personne ne se dérangea pour recevoir un voyageur de si peu d'importance; le paysan allait sauter à bas de son chariot; mais Boris lui dit d'attendre et entra seul dans la chambre graisseuse où le maître de poste fumait sa pipe d'un air grognon.

— A quelle heure passe la diligence de Moscou? demanda le jeune homme.

Le maître de poste tira deux ou trois bouffées de sa pipe avant de répondre; puis, sans sortir de son calme olympien, il laissa tomber ces mots :

— A onze heures, si elle n'est pas en retard.

— Faut-il s'inscrire pour retenir sa place?

— Ce n'est pas la peine; la diligence est pleine quand elle passe ici.

— J'y trouverai bien toujours un espace de quatre pouces carrés pour m'y placer, dit Boris par manière de consolation; puis il retourna à la télègue. Sonia, inquiète, tournait des yeux effarés vers la porte qui avait englouti son protecteur.

— Écoute, Sonia, lui dit l'étudiant, qui la prit dans ses bras et la déposa à terre, tu vas être bien sage; je vais te faire donner du thé, et tu resteras ici à m'attendre. La diligence ne passera que tard dans la soirée; tu garderas mes effets jusqu'à mon retour

— Vous vous en allez? murmura Sonia pleine d'effroi.

— Sois tranquille, je reviendrai. Toi, dit-il au paysan, crois-tu que ton cheval puisse retourner là-bas et me ramener ici pour neuf heures?

Le paysan, qui tenait sa casquette à la main, la tourna et la retourna deux ou trois fois, en examina attentivement le fond, se gratta la nuque et répondit enfin ;

— Combien me donnerez-vous pour cela?

— Combien lui as-tu promis pour m'amener ici? demanda Boris à Sonia.

— Un rouble et demi, répondit la petite.

— Eh bien, je t'en donnerai quatre en tout. Es-tu content?

Le paysan regarda Boris de côté, puis reprit à voix basse :

— Mon cheval est fatigué, monsieur; pourquoi avez-vous besoin de retourner là-bas?

Boris allait se mettre en colère, mais il se souvint que la plus grande prudence était nécessaire

— J'ai oublié quelque chose dont je ne puis me passer, répondit-il.

— Alors, monsieur, vous me donnerez un petit papier bleu... [1]; j'ai un autre cheval qui ne fait

[1] Cinq roubles.

rien, je l'attellerai, et nous reviendrons comme le vent.

— Entendu! dit Boris. Nous partons dans une demi-heure.

Il fit transporter ses effets dans la salle des voyageurs, grande chambre aux meubles graisseux et au plancher étincelant de propreté; il se fit donner le samovar, prépara pour Sonia quelques tasses de thé, que la pauvre petite but avidement, et, sans rien prendre lui-même, il partit après avoir ordonné à l'enfant de ne pas quitter d'un instant la valise et la petite caisse qui formaient tout son avoir.

Sonia s'assit par terre à côté de ce précieux dépôt et le garda avec une fidélité canine, bien après que les rayons du soleil eurent cessé d'entrer par les fenêtres ouvertes de cette chambre banale.

Le petit cheval, qui sentait son écurie, emportait rapidement Boris sur le chemin qu'il venait de parcourir; le paysan l'excitait encore du geste et de la voix, et pourtant il semblait au jeune homme que le ruban blanchâtre de la route s'allongeait en détours infinis. Tout son être était concentré sur une seule pensée : Dût-on me tuer comme un chien enragé, je ne peux pas partir ainsi! Il faut que je revoie Lydie.

Il arriva enfin au village où demeurait le paysan. Il dit à ce dernier de se préparer à repartir sans perdre de temps, et se dirigea vers la maison des Goréline, encore éloignée d'une verste à peu près. Dès qu'un bouquet d'arbres eut caché le village, il tourna à gauche, s'enfonça dans le bois et descendit en courant le ravin; d'un bond il traversa le ruisseau qui bouillonnait sur les cailloux, puis s'avança doucement le long de la haie du jardin.

Dans toutes ces agitations, le temps avait passé comme un rêve, et au moment où le jeune homme atteignait le ravin, les rayons du soleil, dépouillés de leur chaleur, filtraient comme une vapeur dorée à travers les arbres de la forêt. Il était à peu près cinq heures : c'était l'heure où les époux Goréline devaient dormir, c'était l'heure où les deux jeunes gens s'étaient promis de se retrouver près de la source.

— Elle y sera, se disait Boris; elle y sera, ou bien c'est qu'on l'aura enfermée.

Il approchait, s'arrêtant par moments pour comprimer les battements désordonnés de son cœur; il ne pensait plus alors qu'on pouvait l'apercevoir, qu'on pouvait le chasser ignominieusement; il pensait seulement qu il allait voir Lydie, qu'il la verrait... ou qu'il en mourrait de douleur et de rage.

— Elle est là, se disait-il au moment où le murmure de la source lui annonça qu'il était arrivé : un mur de feuillage le séparait du lieu du rendez-vous ; il essaya de regarder au travers, et crut entrevoir une robe blanche sur le gazon déjà jauni.

Sans s'inquiéter des égratignures, il se fraya un passage dans la haie et s'avança rapidement vers la source.

Elle n'y était pas ! son cœur lui sembla s'anéantir. Vaincu par une douleur infinie, il se laissa aller sur l'herbe, à la place où elle avait coutume de s'asseoir, et, pressant de ses lèvres cette terre inerte et froide, il désira mourir : — oui, mourir, puisqu'il ne pouvait pas la revoir.

Les oiseaux pépiaient doucement, comme pour l'avertir qu'il se faisait tard et qu'on pourrait venir chercher de l'eau pour les besoins de la maison. Une heure entière s'était écoulée, et Boris ne songeait pas à s'en aller. Peu lui importait désormais qu'on le trouvât là ; sa vie n'avait plus de prix à ses yeux, l'espérance unique qui l'avait amené une fois anéantie, son être n'avait plus de ressort

Un bruit de pas le tira de sa torpeur... Pour la sûreté de Lydie elle-même, il ne fallait pas qu'on pût le surprendre ; — il se déroba derrière un buisson d'épine-vinette et attendit

Les petits cailloux roulèrent, le bruit sec d'un talon de bottine retentit dans le silence du bois, puis un froissement de jupes : ce n'était pas une servante. Boris écoutait, l'oreille tendue, — un faible soupir, puis un cri de douleur étouffé : « Mon Dieu! »

C'était elle !

Boris s'élança à ses pieds, non sans l'effrayer, car elle faillit perdre connaissance.

— Lydie! murmura-t-il en la couvrant de baisers, tu avais pensé que je partirais avant de t'avoir revue? Mais j'en serais mort de chagrin, ma Lydie! Pour que je vive, que je travaille, il faut que tu me dises que tu m'aimes, que tu es à moi, que tu m'attendras!...

Il aurait pu parler ainsi pendant des heures. Plongée dans le ravissement, elle l'écoutait sans répondre, les yeux fixés sur le visage rayonnant et transfiguré du jeune homme.

Ce n'était plus l'étudiant pauvre à la position dépendante, ce n'était plus un fiancé à l'humble avenir; c'était un homme qui l'aimait, qui lui parlait à la fois en amant et en maître, c'était plus que tout cela, c'était l'amour même, passionné, irrésistible. Éblouie par la splendeur de cette apparition, elle sentait le vertige la gagner.

— Oui, répondit-elle enfin, je suis à toi, je t'attendrai, car je t'aime, — je t'aime! répéta-t-elle plus lentement, comme pour s'entendre prononcer cette parole redoutable dont elle ne comprenait pas bien la portée.

Boris allait répondre : la chanson d'une fille de service lui ferma la bouche.

— Nous sommes pris! dit-il tout bas, saisi d'effroi, non pour lui, mais pour elle.

La chanson se rapprochait, mais on ne voyait encore personne.

— On vient puiser de l'eau pour le thé, dit Lydie; suis-moi.

Elle s'éloigna rapidement, poussant Boris devant elle. Elle ouvrit une petite porte dans la haie, et ils se trouvèrent en pleine forêt.

— Plus loin, dit-elle à Boris, qui voulait s'arrêter.

Ils firent encore quelques pas et se mirent à l'abri des buissons. Là, ils se renouvelèrent leurs serments et prirent des mesures pour correspondre sans danger. Le soleil avait disparu derrière la colline; les oiseaux ne faisaient plus entendre que des appels rares et comme endormis; une vapeur bleuâtre commençait à confondre entre eux les plans éloignés du ravin.

— Il faut que je parte, dit Boris désespéré. Il

s'arrêta, regardant Lydie qu'il tenait embrassée et qui pleurait, la tête sur son épaule. Lydie, continua-t il, si tu voulais...

Elle leva la tête d'un air interrogateur.

— J'ai un bon cheval là-haut, dit-il rapidement et avec passion, je vais chez ma mère... veux-tu partir avec moi? Nous nous marierons tout de suite, le prêtre de Grébova ne fera aucune difficulté, et après, il faudra bien que tes parents en prennent leur parti. Dis, veux-tu?

Et il serrait Lydie sur son cœur, comme pour la convaincre plus promptement.

— Partir, nous marier? dit la jeune fille en pâlissant; et maman, comme elle serait fâchée!

— Tant pis pour elle, répliqua vivement Boris. Je ne voudrais pas t'en dire du mal; mais ta mère... Enfin, n'en parlons plus. Veux-tu, dis?

Toute sa vie était concentrée dans cette question; ses yeux plongeaient au fond de l'âme de la jeune fille, ses lèvres penchées vers la bouche de Lydie semblaient aspirer sa réponse...

Les bras qu'elle avait passés autour du cou de Boris relâchèrent leur étreinte :

— Non, murmura-t-elle faiblement, je n'ose pas... je ne peux pas.

Était-ce la colère de ses parents, était-ce la pau-

vreté qui lui avait fait peur à cette heure décisive? Elle n'en savait rien elle-même, — mais la colère de ses parents seule ne l'eût peut-être pas arrêtée...

— Comme tu voudras! fit tristement Boris. Je pensais bien que tu ne consentirais pas... Au revoir, Lydie, ma vie...

Elle sanglotait amèrement. Bien des impressions confuses s'agitaient en elle pour causer son chagrin. Elle se sentait coupable; envers qui? Elle n'en savait rien. Elle eût voulu faire plus pour celui qu'elle avait librement accepté pour époux, elle se sentait faible et impuissante devant lui; — et qui sait si elle n'était pas bien près de lui en vouloir? Elle pensa un instant à partir avec lui; vivre à ses côtés, dans ses bras, pendant une vie entière, n'était-ce pas le bonheur qu'elle avait rêvé? Pourquoi ne dirait-elle pas oui? Mon devoir! pensa-t-elle pour se justifier à ses propres yeux. Mais au fond de sa conscience, elle dédaignait son père et jugeait sévèrement sa mère... Ces pensées la tourmentaient cruellement; elle les chassa comme une troupe importune d'oiseaux pillards, et se tourna vers son fiancé.

Chose étrange, Boris souffrait certainement plus qu'elle, — mais chez lui la douleur avait un carac

tère d'auguste sérénité, — bien qu'intérieurement la jeune fille l'accusât de froideur.

— Adieu, dit-elle avec une sorte de déchirement intérieur, en le serrant convulsivement dans ses bras.

— Non, pas adieu, répondit-il en lui donnant un baiser; au revoir, bientôt. Souviens-toi, Lydie, que ma vie est à toi.

— Mademoiselle! fit une voix dans le jardin. Où êtes-vous? Il vient d'arriver du monde.

Les deux amants s'enfuirent chacun de son côté. Une heure après, Boris rentrait à la station. En dépit de la prédiction du maître de poste, la diligence qui passa vers minuit avait sur l'impériale deux places vacantes pour lui et sa petite protégée.

XII

Lydie revenait lentement à la maison. Avant le retour de Boris, elle avait beaucoup pleuré son rêve envolé qu'elle croyait perdu à jamais; voici maintenant que la chaîne n'était plus brisée; rien n'était changé que la douceur de se sentir entou-

rée à toute heure de cette atmosphère d'amour à laquelle son fiancé l'avait accoutumée. Le bonheur était parti, mais la chaîne était restée. Effrayée de l'avenir qui se déroulait devant elle, Lydie s'arrêta brusquement sous l'allée sombre de tilleuls et se demanda soudain : Pourquoi?

— Pourquoi est-il revenu? Pourquoi m'a-t-il enchaînée? Pourquoi ai-je promis, puisque le bonheur ne viendra jamais, jamais!...

Elle se laissa tomber sur le gazon, sans souci de l'hôte qui l'attendait, et pleura plus amèrement encore, — non plus sur Boris, qui s'en allait, pendant ce temps-là, le cœur serré et pourtant rempli d'une confiance et d'un courage indomptables, — mais sur elle-même. Et ses larmes ne la soulagèrent pas.

Enfin elle rentra au logis, lava à l'eau fraîche ses yeux rougis et ses joues brûlantes, et se rendit dans le parterre, où l'hôte annoncé fumait un cigare en attendant le réveil des époux Goréline C'était le prince. Personne ne le lui avait dit, mais Lydie le savait depuis qu'on l'avait appelée; elle ne se trompait jamais à l'heure de son arrivée.

Ordinairement, c'était avec plaisir qu'elle allait à sa rencontre; l'admiration du jeune homme flattait bien des fibres secrètes de son cœur féminin.

Mais, ce soir-là, un sentiment d'invincible contrainte l'envahit à mesure qu'elle approchait d'Armianof.

Celui-ci, au contraire, n'avait jamais été disposé à parler aussi clairement.

Si elle avait voulu provoquer une déclaration, Lydie n'aurait pu rien imaginer de mieux que de se faire attendre. Aussitôt qu'il l'aperçut, Armianof s'avança à sa rencontre presque en courant.

— Enfin, Lydie Stépanovna! je pensais ne pas avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui.

La veille encore, elle eût répondu coquettement « Vous êtes donc bien pressé de me voir? » Aujourd'hui, que pouvait-elle dire? La tête baissée, elle balbutia :

— Je me promenais dans le bois.

— Si je l'avais su, j'aurais été vous y rejoindre, répliqua le prince en interprétant favorablement l'embarras de la jeune fille.

Elle lui jeta un regard presque effrayé. Mais l'obscurité croissante couvrait la confusion de son visage

— Vous êtes resté seul bien longtemps, dit-elle après un court silence. On aurait dû prévenir mon père et ma mère.

— Non pas! répliqua vivement le prince. Il ne

faut pas les déranger; ce n'est pas précisément pour eux que je viens si souvent, mademoiselle Lydie.

Ici encore elle eût voulu répondre comme à l'ordinaire; — le sourire ébauché s'arrêta sur ses lèvres. « Liée! » pensa-t-elle avec impatience.

— Savez-vous pourquoi je viens si souvent? insista le prince.

— Non, murmura Lydie éperdue.

Elle sentait son avenir dans ses mains; qu'allait-elle en faire?

— Alors je vous le dirai la prochaine fois. Oh! mademoiselle Lydie, vous qui savez si bien tout deviner, comment se fait-il que vous ne sachiez pas cela?

Il parlait d'un ton moitié sérieux, moitié badin. Un peu plus d'encouragement de la part de la jeune fille l'eût rendu tout à fait sérieux; mais il ne craignait rien tant que le ridicule, et il avait le bon goût de croire qu'il ne lui suffisait pas absolument d'être prince et riche pour se faire aimer.

— Je suis quelquefois très-maladroite, répondit Lydie, qui sentait le naturel reprendre le dessus.

— Alors il faudra vous expliquer cela tout au long, reprit le jeune homme. Mais je crois aperce-

voir votre maman au bout de l'avenue; ce sera pour plus tard... Où donc est Boris Ivanovitch?

Lydie sentit son sang battre dans les artères de son front. D'une voix éteinte elle répondit :

— Il n'est pas là.

— Je le vois bien, dit Armianof en riant, mais où se cache-t-il? Les fenêtres de sa chambre sont grandes ouvertes.

— Il est parti, dit Lydie en s'efforçant de reprendre son assurance.

— Parti! fit le prince stupéfait. Pour quel endroit?

— Pour Moscou.

— Pour Moscou! Pourquoi?

— Il s'est querellé avec maman, dit brusquement Lydie.

Madame Goréline était auprès d'eux; elle la laissa approcher et se retira un peu en arrière. Décidément, cette situation était intolérable.

Après les premières paroles de politesse :

— J'apprends que M. Grébof vous a quittés, demanda le prince extrêmement étonné; comment cela a-t-il pu arriver?

— Ne m'en parlez pas, répondit madame Goréline irritée en jetant à sa fille un regard menaçant qui fut perdu pour elle, car il faisait presque tout

à fait nuit. Tout en se dirigeant vers la maison, elle continua :

— Ce jeune homme est un misérable; je ne sais pas comment j'ai pu être assez aveuglée sur son compte pour l'introduire ici... Nous sommes tous sujets à erreur; mais cette leçon me rendra plus prudente à l'avenir.

Armianof ne pouvait revenir de sa surprise... Tout à coup un trait de lumière se fit dans son esprit.

— Aurait-il commis quelque indélicatesse? demanda-t-il, sachant qu'avec madame Goréline il pouvait beaucoup questionner sans crainte de paraître indélicat lui-même.

— La pire de toutes! répondit madame Goréline avec un accent de sourde rage dans la voix; mais n'en parlons pas, prince, je vous en prie.

Ils entraient dans la salle à manger, bien éclairée. Armianof embrassa d'un coup d'œil l'air confus d'Eugène, la mine bourrue du général, les yeux flamboyants de la mère, et surtout la rougeur ardente et les paupières gonflées de Lydie, qui avait même le bout du nez un peu rouge.

— Maladroit! se dit-il, comment ai-je pu ne pas m'en apercevoir? Ils s'aimaient!

Le choc qu'il ressentit en faisant cette décou-

verte fut si violent qu'il dut appeler à lui toute sa science d'homme du monde pour déguiser ses impressions. Heureusement, le repas placé devant eux pouvait servir de prétexte à de fréquents silences au milieu d'une conversation décousue, et il eut le temps de rassembler quelques réflexions.

Sa première pensée fut non le chagrin d'avoir un rival, mais une certaine irritation contre toute la famille Goréline

— J'ai été joué! se dit-il; et la gorgée de thé qu'il avalait lui sembla amère.

La seconde réflexion lui prouva qu'au moins les parents n'avaient rien à voir là dedans, puisqu'ils s'étaient débarrassés de Boris, — dans des conditions, se dit Armianof, qui n'ont rien dû avoir d'agréable pour lui. Qui donc l'avait joué? Lydie! Lydie elle-même, en accueillant favorablement ses galanteries pendant qu'elle avait le cœur plein d'un autre!

Tout étonné d'éprouver plus de colère que de chagrin, il regarda Lydie et se sentit presque indifférent devant ce beau visage déformé par les larmes.

— Je ne l'aime pas autant que je le croyais, se dit-il. Mais c'est qu'elle n'est pas jolie du tout quand elle pleure!...

Ces réflexions et beaucoup d'autres qu'il garda également pour lui ne contribuèrent pas à égayer le repas; les convives essayaient de temps en temps un fragment de conversation qui tombait sans écho. Prétextant un grand mal de tête, Armianof se retira de bonne heure. Comme il prenait congé de ses hôtes :

— M. Grébof m'a prêté des livres que je voudrais lui rendre, dit-il au général. Savez-vous son adresse?

— Ma femme l'a inscrite, répondit le brave homme sans méfiance, pendant que sa tendre moitié lui adressait un regard terrible.

— Voudriez-vous me la donner, madame? dit poliment le prince à madame Goréline; je vous serais fort obligé.

— Je l'ai perdue, je crois, répondit celle-ci, bien décidée à donner une fausse adresse plutôt que de laisser Armianof correspondre avec l'étudiant abhorré

— Je la sais, moi, dit Eugène triomphant; elle était sur la valise de Boris Ivanovitch; je la sais par cœur : rue des Jardins, n° 84...

Eugène savait très-bien qu'il aurait une ou deux paires de soufflets pour lui tenir compagnie ce soir au lit, — mais il était malheureux d'avoir causé

la disgrâce de son précepteur, et cette malice faite à sa mère lui semblait une sorte de réparation envers le jeune homme.

— Rue des Jardins, 84, à Moscou? répéta le prince.

— Mais non! interrompit madame Goréline avec un éclair de colère dans les yeux; c'est sa vieille adresse! Il a déménagé, il demeure à présent à l'autre bout de la ville... Mais je ne sais plus où.

Armianof regarda la dame avec attention; cet examen rapide suffit à lui prouver qu'il n'obtiendrait d'elle aucune espèce de renseignement. Une autre idée lui vint, et il ne perdit pas de temps pour la mettre à exécution.

Il prit congé, et, moins d'une demi-heure après, sa calèche s'arrêtait devant le perron de sa somptueuse demeure.

— Ne dételle pas! dit-il à son cocher barbu, qui resta immobile et comme vissé à son siége.

Armianof monta rapidement l'escalier, ordonna à son valet de chambre de mettre un peu de linge et quelques effets dans une petite valise de cuir, prit dans son secrétaire une liasse de billets de banque et la feuille de route nécessaire pour se procurer des chevaux de poste; — puis une ré-

flexion lui vint; il ouvrit la fenêtre et cria à son cocher :

— Efime, la calèche est-elle en bon état?

— Oui, Votre Altesse.

— Irait-elle jusqu'à Moscou?

— Jusqu'à Pétersbourg, Votre Altesse; je l'ai examinée ce matin même.

Armianof referma la fenêtre, fit boucler sa valise, jeta un manteau sur ses épaules et descendit l'escalier en courant.

— Je reviendrai peut-être dans une heure, peut-être demain, peut-être dans huit jours, dit-il à ses domestiques abasourdis, mais muets, qui s'étaient rangés dans le vestibule. Qu'on m'attende à toute heure.

Il sauta dans la calèche et se roula dans son manteau.

— A la ville, dit-il au cocher; à la station de poste!

La calèche partit comme le vent.

En approchant de la station, il vit au loin une ombre noire se mouvoir pesamment et partir avec un bruits de grelots.

Cinq minutes après, Armianof appelait le maître de poste.

— La diligence de Moscou?

— Elle vient de partir, Votre Altesse, répondit le fonctionnaire en restant humblement découvert.

— A-t-elle pris ici un jeune homme?

— Oui, monseigneur, avec une petite fille.

— Une petite fille? répéta le prince surpris.

— Oui, monseigneur, c'est un paysan de chez vous qui les a amenés.

— D'où venaient-ils?

— De chez le général Goréline.

— Quatre chevaux de poste! dit le prince en lui montrant son permis; et vite! je suis pressé.

On fit hâte, mais il n'y avait pas assez de chevaux. Il fallut en racoler chez un paysan, et beaucoup de temps se perdit ainsi.

Il était près d'une heure du matin quand tout fut prêt.

— Tu diras chez moi que je ne rentre pas cette nuit, dit Armianof à son cocher au moment où celui-ci, monté sur un des chevaux de la voiture et tenant les trois autres par la bride, vint prendre congé de son maître.

— Et moi, se dit-il pendant que les sonnettes de son nouvel attelage prenaient le rhythme du galop, je vais rattraper M. Grébof. S'il s'est mal conduit avec Lydie, — je le tue. Si l'on s'est mal conduit avec lui, -- nous verrons.

XIII

On pourrait dire qu'Armianof ne fit qu'un somme pendant les heures qui suivirent, malgré la nécessité de se réveiller aux stations pour régler les comptes et pour demander des nouvelles de la diligence. Il se rendormait si bien, qu'aux premiers rayons du soleil il fut tout surpris d'apercevoir devant lui les murs d'un monastère et les maisons de pierre d'une ville de quelque importance.

Il se rappela alors qu'il avait voyagé une bonne partie de la nuit, qu'il s'était réveillé et rendormi trois ou quatre fois, et, s'étirant de tous ses membres, il entra dans la station pendant qu'on changeait ses chevaux.

— La diligence? fit-il.

— La voilà qui s'en va, lui répondit-on en lui montrant un point noir dans le lointain.

— Donnez-moi du thé, mais vite! fut sa réponse, et il se mit à marcher rapidement devant la porte pour se dégourdir les jambes. Il avala le thé bouillant qu'on lui présenta, mit dans sa poche deux ou

trois bons petits pains blancs, tout chauds que venaient lui offrir les paysannes jusque dans sa calèche, et dit au postillon qui se hissait sur le siége :

— Rattrape la diligence, et tu seras content.

Le postillon fit tournoyer son fouet, lança à ses bêtes une volée d'épithètes, — et l'attelage tintant, grelottant, descendit à grand fracas la côte rapide de la ville. Mais la diligence avait trop d'avance, et ce ne fut pas encore cette fois qu'Armianof put la rattraper.

Il était presque dix heures lorsque la lourde masse vacillante se montra au bout d'une de ces longues routes en ligne droite qui, franchissant collines et vallées, font l'effet des tubes d'une longue-vue prêts à rentrer les uns dans les autres.

— Un coup de collier! Rattrape la diligence! cria le prince, électrisé par cette sorte de steeple-chase; cinq roubles si tu la rejoins avant la station.

Les quatre rosses partirent ventre à terre, dégringolant les pentes avec la vitesse d'une locomotive, et remontant la pente opposée du même élan, en vertu de la vitesse acquise. Comment ces chevaux efflanqués peuvent-ils suffire à un pareil service? Les équarrisseurs seuls pourraient répondre

en disant le nombre qui leur passe par les mains chaque mois.

Tube après tube disparaissait, et la masse roulante se rapprochait de plus en plus; enfin, les deux voitures se trouvèrent de niveau.

— Arrête! cria le prince au postillon de la diligence.

— La diligence ne s'arrête pas, c'est défendu, répondit le fonctionnaire en fouettant ses chevaux.

Armianof tira un rouble de sa poche et le fit briller au soleil.

— Iachka! cria aussitôt le postillon en clignant de l'œil au conducteur, regarde donc sur la route, je crois que le cheval de gauche a perdu un fer.

— Monsieur Grébof! cria le prince d'une voix de stentor pendant que le conducteur vérifiait les pieds des six chevaux — tous en parfait état, personne ne le savait mieux que lui.

Boris, étonné de s'entendre nommer en pareil endroit, sortit la tête de dessous la capote qui recouvrait l'impériale et écarquilla les yeux en apercevant le prince.

— Venez dans ma voiture, voulez-vous? j'ai à vous parler : nous faisons route ensemble.

Boris dégringola lestement et sauta dans la calè-

che. Le petit museau effaré de Sonia suivait ses mouvements ; il la rassura d'un geste.

— Tout est-il en ordre? cria le postillon.

— Va, répondit le conducteur.

Et les deux équipages se mirent à trotter de front.

Armianof n'aimait pas les longs préambules, et Boris était un homme auquel on pouvait parler franc. Il ne perdit donc pas de temps pour entrer en matière.

— Je vous demande pardon de troubler ainsi votre voyage, Boris Ivanovitch, dit-il au jeune homme dès que celui-ci se fut assis auprès de lui ; mais vous comprenez bien que ce n'est pas une simple fantaisie qui me fait courir après vous depuis hier soir...

Boris, plus étonné que jamais, acquiesça d'un signe, sans rien comprendre.

— Voulez-vous répondre nettement à toutes mes questions? continua Armianof. Il m'importe de savoir si je dois voir en vous un ami ou un indifférent ; — j'attends de vous la vérité absolue sans réticence, quelle qu'elle soit.

— Je dirai la vérité, répondit Boris, qui commençait à entrevoir le fond des choses.

— Dans quels rapports exactement êtes-vous avec mademoiselle Goréline?

Boris, prêt à bondir, rencontra le regard du prince. Ces beaux yeux fiers et doux avaient une expression sérieuse et franche devant laquelle l'étudiant sentit sa colère tomber; — il embrassa en un moment toutes les conséquences de sa réponse, et, fixant son regard sur celui d'Armianof, il répondit :

— Je l'aime, et je lui ai demandé de devenir ma femme.

— Et elle?

— Elle a consenti.

— De son propre mouvement?

— De son propre mouvement

— Quand cela?

— Il y a deux mois.

— Avant mon arrivée?

— Oui.

— Pourquoi êtes-vous parti?

— Parce que madame Goréline, ayant appris notre amour, a refusé de m'accorder sa fille en mariage.

— Et le général?

Boris haussa les épaules et sourit tristement.

— Alors, vous avez renoncé à mademoiselle Goréline.

— Pourquoi voulez-vous savoir cela?

— Afin d'agir pour le mieux. Répondez-moi, je vous en prie, avez-vous renoncé à mademoiselle Goréline?

La calèche roulait toujours. Boris, après une lutte d'un moment, répondit .

— Je vous livre le repos de la vie de mademoiselle Lydie, parce que je crois que vous êtes un honnête homme. Je l'ai revue...

— Quand?

— Hier soir avant la nuit.

— Eh bien?

— Elle m'a promis de m'attendre. Je la considère comme ma fiancée; le mauvais vouloir de ses parents peut retarder, mais non empêcher notre union.

— Elle vous l'a promis hier soir?

— Oui, répondit Boris, malade au fond du cœur et irrité de toutes ces questions.

— Pourquoi les parents ont-ils refusé?

— Parce que je suis pauvre, fit Boris avec un rire amer; vous n'aviez pas besoin de me le demander!

Armianof réfléchit une minute, puis tendant la ain à Boris:

— Amis! dit-il. Racontez-moi tout dans les plus

petits détails, je vous certifie que vous ne vous repentirez jamais de votre confiance.

Boris, gagné par la cordiale chaleur de son étreinte et de ses regards, lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le matin, y compris le renvoi de Sonia, et la charge qu'il avait prise sur lui de mener cette petite chez sa mère.

Armianof l'écoutait, les yeux brillants, moitié souriant, moitié furieux. Quand il eut fini

— Quel chevalier errant vous faites ! Amis ! ai-je dit tantôt. Eh bien, il s'agit de vous le prouver. Qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais trop rien, répondit l'étudiant, dont la surexcitation passagère fit tout à coup place à l'abattement. Pour le moment, je vais chez ma mère ; je m'y reposerai quelques semaines, — car je suis un peu fatigué, ajouta-t-il en se tournant vers le prince avec un faible sourire.

Ses yeux creusés soudain, ses pommettes brûlantes, prouvaient en effet que ces deux journées de souffrances avaient profondément atteint sa vigoureuse nature. Armianof le remarqua, mais garda ses réflexions pour lui.

— Et après ? dit-il.

— Après, je reprendrai mes occupations ordi-

naires! je doublerai le nombre des leçons que je donne.

— Cela vous empêchera de travailler pour vous-même?

— Je dormirai moins, répondit Boris. Matériellement, j'ai perdu mon été; il faut bien que je travaille double cet hiver.

— Mais, fit Armianof, non sans hésiter, je croyais que vous aviez... Je pensais que les Goréline...

— Leur prendre à la fois leur fille et leur argent! fit Boris avec amertume; non! L'un des deux me suffit. Du reste, n'ayant pas rempli mon engagement jusqu'au bout, je ne pouvais accepter aucune rémunération..

— De sorte que vous êtes aussi peu avancé qu'aux premiers jours de la saison?

— Exactement, répondit l'étudiant, qui détourna la tête avec un mouvement d'humeur; mais je ne sais pas pourquoi nous parlons de ces détails, qui n'ont rien d'intéressant..

Le prince ne répondit pas; bien que, dans les commencements de leurs relations, Boris lui eût parlé sans contrainte de sa position pécuniaire et de ses projets d'avenir, il craignait d'avoir été trop loin et d'avoir blessé une susceptibilité que les cir-

constances actuelles pouvaient rendre plus ombrageuse.

Au bout de dix minutes, il se décida à rompre le silence, au risque d'effaroucher encore son morose compagnon de voyage.

— Au lieu de leçons, pourquoi n'essayeriez-vous pas de trouver un poste fixe auprès de quelque savant qui vous confierait la lecture de ses manuscrits ou la mission de l'aider dans ses travaux?

— Je préférerais infiniment ce genre de travail, mais de telles positions sont rares, presque introuvables. Je tournerai la meule, c'est plus sûr; je l'ai déjà fait, je puis le faire encore.

Et Boris continua à regarder obstinément les paysages monotones qui défilaient devant lui.

— Écoutez, Boris Ivanovitch, lui dit le prince après un long silence, je vous dois aussi toute la vérité : j'ai été amoureux de mademoiselle Goréline, et j'ai pensé à demander sa main.

Boris tourna vers lui des yeux pleins de douleur et d'inquiétude.

— Mais il suffit qu'elle ait pris des engagements envers vous pour que je renonce à mes prétentions. Vous étiez là avant moi, vous avez obtenu son libre consentement, — je me retire et je vous le dis loyalement.

Au lieu d'éprouver de la joie, Boris sentit tout a coup sa tristesse s'appesantir encore. Faisant un grand effort sur lui-même :

— Elle aurait peut-être le droit de choisir entre nous, dit-il enfin à voix basse; entre deux existences si différentes...

— Si elle pouvait hésiter pour un tel motif, répondit le prince gravement, elle ne serait digne ni de vous ni de moi.

Boris, sans rien dire, lui serra fortement la main. La station était en vue; Armianof avait annoncé son intention de ne pas pousser plus loin cette expédition; peu de mots furent échangés entre eux.

L'étudiant allait grimper sur son impériale, d'où les yeux inquiets de Sonia n'avaient cessé de le suivre.

— Vous avez un ami, lui dit Armianof au moment de le quitter, un ami sur lequel vous pouvez compter. En toute circonstance, adressez-vous à moi. De mon côté, je vous promets de ne pas chercher à revoir mademoiselle Goréline

Cette promesse était inutile. La manière dont Lydie, fiancée à un autre, avait accueilli les galanteries du prince, l'avait complétement détaché d'elle; et même, s'il l'eût osé, il eût dit à Boris

combien peu il devait compter sur la constance de cette enfant fragile et coquette... Mais ici, moins que tout autre, il avait le droit de parler, et il se tut...

Quelques minutes après, les deux voitures prenaient des routes opposées, et Boris, moins affligé, retrouvait, blottie à ses côtés, la petite créature effarée qui n'avait plus au monde que lui.

XIV

Le soir du troisième jour après cette rencontre, la bonne madame Grébof alla s'asseoir à l'angle de son jardin, sous le grand champignon en bois qui servait d'abri contre la pluie ou le soleil. Le terrain un peu exhaussé en cet endroit dominait à la fois la route qui traversait le village et celle qui menait à la cour seigneuriale de son modeste logis.

Elle aimait à venir chercher sous ce refuge les derniers rayons du soleil; dans la poussière dorée, elle voyait défiler les six vaches, les quatre petits chevaux de travail et les quelques moutons qui formaient son troupeau; puis venaient les oies, sous la conduite d'un petit garçon aux yeux vifs, blond,

frisé, hâlé, héritier de la femme de chambre du lieu, et destiné un jour à être le valet de chambre de M. Boris, — pourvu que sa sagesse et son intelligence lui permissent d'arriver à ce poste élevé, objet de l'ambition maternelle.

Laissant reposer sur ses aiguilles le bas commencé pour son cher fils, madame Grébof avait croisé ses mains sur sa poitrine et regardait paisiblement rentrer les hôtes de la ferme, lorsqu'un bruit lointain de clochettes attira son attention. Elle écouta : le son se rapprochait.

— Dâcha! Dâcha! cria-t-elle à sa femme de chambre, voici des visites qui nous arrivent. Mets vite le samovar à chauffer, et dis qu'on enfourne les petits pains.

La maison n'était pas bien loin; l'honnête figure encadrée de cheveux gris qui appartenait à Dâcha parut à une fenêtre.

— Oui, madame, répondit-elle; qui est-ce qui peut bien venir? Nous avons vu tous les voisins depuis peu de temps.

— Ce doit être la vieille Popof; — sers vite des confitures de sorbes; tu sais qu'elle n'aime que celles-là.

Dâcha disparut, et madame Grébof se rassit en attendant l'arrivée de son hôte.

Les clochettes avaient cessé de se faire entendre. Dâcha, après avoir obéi à la hâte, était venue rejoindre sa maîtresse; debout sur la pointe des pieds, s'abritant les yeux de la main, elle essayait vainement de percer le nuage de poussière encore mal rassise.

— La voilà, la voilà, madame, s'écria-t-elle enfin; elle avait fait le tour par l'étang! Mais ce n'est pas son tarantass, c'est une télègue!

— Une télègue? Tu n'y vois plus bien, ma pauvre Dâcha, dit madame Grébof, dont la vue s'affaiblissait depuis quelque temps. Qui veux-tu qui vienne nous voir en télègue? A moins que l'arpenteur...

— La petite charrette de poste s'était rapprochée; le postillon fouetta ses haridelles, et le même équipage, tintant plus fort que jamais, passa au galop le long de la palissade.

— Maman! cria Boris en agitant sa casquette au-dessus de sa tête.

— Seigneur Dieu! c'est toi, Boris! s'écria la vieille dame tout éperdue de joie. Ah! les jambes me manquent, voilà que je ne puis plus courir!

Boris avait escaladé la haie, la télègue gagna la porte au pas, et le jeune homme tomba à genoux devant sa mère. Pleurant et riant à la fois, elle ne pouvait plus parler, et couvrait le front et les yeux

de son fils de signes de croix et de baisers entremêlés.

— Mon fils, mon Boris, tu es beau, tu as grandi! (Il y avait au moins dix-huit mois que Boris avait atteint ses cinq pieds cinq pouces.) Que tu as bien fait de venir! Mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit?

— Je n'en ai pas eu le temps, répondit-il. Je me suis trouvé libre plus tôt que je ne croyais.

— Allons, allons, tant mieux! Combien de temps restes-tu?

— Tout un mois, ma bonne mère.

— Madame, le thé est prêt! cria joyeusement Dâcha.

— Viens manger un morceau; tu dois être fatigué, dit la vieille dame en s'appuyant avec orgueil sur le bras de son grand garçon.

Comme ils allaient entrer dans la maison, madame Grébof aperçut Sonia, que Boris avait complétement oubliée. Son petit paquet à la main, appuyée contre le mur, elle regardait d'un air morne ces choses et ces gens étrangers qui ne disaient rien à son cœur.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit madame Grébof stupéfaite en s'arrêtant devant ce petit échantillon d'humanité, au type à moitié bohémien.

— C'est une petite femme de chambre que je

vous amène, dit Boris en riant; j'ai pensé que Dâcha n'était plus si jeune, et je lui ai trouvé une aide.

— Je ne suis, Dieu merci, pas encore assez vieille pour avoir besoin d'aide! répondit la digne femme en jetant un regard courroucé sur la frêle créature. Et puis, quelle aide!

— Je plaisantais, Dâcha, se hâta de dire Boris; — c'est une bonne enfant qui m'a fidèlement servi; de plus, c'est une orpheline qui n'a plus ni père, ni mère, ni toit, ni pain, et que je vous prie, ma mère, d'accueillir pour l'amour de Dieu.

Madame Grébof se signa, puis étendit la main vers la petite.

— Le Seigneur a ordonné d'accueillir tous ceux qui viendraient en son nom, dit-elle; sois la bienvenue, petite fille, à notre pain et à notre sel. Là où il y en a pour cinq, il y en a pour six; Dâcha, emmène-la à la cuisine, fais-la manger, et ensuite nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Ce soir-là, Boris raconta à madame Grébof tout ce qu'il pouvait lui dire de son séjour chez les Goréline, en faisant abstraction toutefois de son amour pour Lydie. Il était bien résolu à ne pas attrister les vieux jours de sa mère par les angoisses d'un avenir aussi incertain. Il donna pour

prétexte à son prompt retour l'indignation que lui avaient causée les mauvais procédés de madame Goréline envers Sonia, et la bonne dame n'eut pas de peine à croire son fils, car plus d'une fois elle essuya ses larmes au récit des malheurs de la petite abandonnée.

— Sainte Vierge! disait-elle à tout moment, se peut-il qu'il y ait des êtres assez oublieux de Dieu pour maltraiter les pauvres et les orphelins!

Quand Boris eut terminé :

— Tu as bien fait, lui dit-elle; nous emploierons cette petite à travailler dans la maison; nous lui trouverons bien de l'ouvrage, et pour du pain, nous n'en manquerons pas. Vois plutôt!

Et elle chargeait en souriant l'assiette de son fils de petits pains ronds et dorés qui témoignaient de l'habileté de la vieille cuisinière.

Tous les serviteurs, dans cette maison, étaient au moins aussi vieux que leur maîtresse; trente ans auparavant, la cuisinière, toute jeune alors, avait confectionné le repas de noces de madame Grébof. Les deux ou trois vieilles femmes qui faisaient le gros de l'ouvrage avaient aussi connu et pleuré le maître, mort jeune et toujours regretté par sa veuve, qui n'avait plus songé qu'à son petit garçon.

Quoi de plus dur pour la pauvre mère que de se

séparer de son Boris? Pourtant, le moment venu, elle avait eu le courage de le mettre en pension à Moscou chez un maître de français, qui lui faisait suivre en outre les cours d'un gymnase russe. L'enfant bien installé, madame Grébof avait repris le chemin de sa vieille maison du bord de la rivière; mais voici qu'au bout de trois semaines, Boris avait vu revenir sa mère.

— Je ne pouvais pas y tenir, lui dit-elle; il me semblait toujours que tu avais besoin de moi; je viens demeurer à Moscou pour tout le temps que tu resteras au gymnase. Tu demeureras chez ton maître, mais je viendrai te voir tous les jours, et nous passerons les dimanches ensemble.

Le sacrifice était grand, bien plus grand que Boris ne pouvait le supposer. Quitter ses habitudes, ses serviteurs, la vie abondante et peu coûteuse de la campagne pour habiter une toute petite maisonnette dans un quartier retiré de la ville et vivre d'épargne, — c'était quelque chose; mais ce qui était bien plus dur pour la veuve, c'était d'avoir quitté sa pauvre petite église de campagne et la dalle où elle se tenait pendant les offices, car cette dalle recouvrait le corps de son mari, toujours pleuré après dix ans, non de veuvage, mais d'absence, disait-elle.

Aussi, quand les beaux jours de l'été revenaient, quelle joie pour toute la maisonnée de voir arriver madame Grébof et son Boris! L'écolier turbulent donnait parfois du fil à retordre aux servantes, mais, tout en grondant, elles murmuraient : « C'est qu'il ressemble à son père comme deux gouttes d'eau! » Et la vénération de ce souvenir éteignait sur leurs lèvres le reproche commencé.

Lorsque Boris était entré à l'université en qualité d'étudiant, madame Grébof était venue habiter la campagne, — car le jeune homme devait avoir désormais besoin d'un peu plus d'argent, et le moyen de surveiller ses revenus quand on n'habite pas son domaine! Encore un sacrifice, mais ce n'était ni le premier ni le dernier, et la veuve n'y songeait pas.

Toute tranquille qu'elle était, elle avait ramené la vie à Grébova, et les servantes, vieillies, mais non usées, avaient salué son retour avec joie. Puis la mort avait fait des vides dans les rangs, et le petit cercle s'était rétréci peu à peu.

Sonia apportait dans ce milieu paisible un élément qui tout d'abord ne fut pas le bienvenu, sa sauvagerie, sa complète ignorance des usages du lieu, n'ayant rien d'attrayant pour ces vieilles personnes routinières Est-elle seulement baptisée?

se demandaient-elles parfois durant les premiers jours.

Le dimanche venu, on la vit aller à l'église, derrière les autres, et regarder, les yeux grands ouverts, les cérémonies de ce pauvre culte de village. Pendant toute sa vie, chez madame Goréline, elle n'avait peut-être pas assisté dix fois aux offices. Cendrillon rustique, on la laissait garder le logis, et rien ne pouvait être plus humiliant aux yeux de ceux qui la commandaient, aussi bien qu'à ceux de la petite déshéritée.

Peu à peu, elle s'habitua au bien-être, inouï pour elle, d'une existence où les coups de pied et de poing étaient inconnus, où deux bons repas par jour venaient régulièrement remplir son pauvre petit estomac toujours affamé.

Elle resta bien un peu farouche; — elle causait peu et gardait un silence obstiné sur son existence passée, — mais elle se rendit fort utile, à la façon silencieuse et indépendante qui lui était propre.

Dès le premier jour, elle avait repris son service auprès de Boris, — non sans choquer la vieille femme de chambre, qui avait bercé le jeune maître dans ses bras, et qui se voyait enlever le monopole des gâteries; Dâcha se plaignit un peu, mais Boris la consola avec quelques bonnes paroles, et Sonia

continua de servir son propriétaire avec ce dévouement d'animal soumis qui la rendait si étrange.

XV

Il y avait déjà quinze jours que Boris était à Grébova. Tous les jours il s'attristait un peu plus; deux fois il avait été mettre lui-même à la poste des lettres mystérieuses, et rien encore n'était venu lui dire si Lydie n'avait pas été surprise, si elle n'avait pas eu à souffrir de leur entrevue.

L'inquiétude le dévorait; vingt fois il avait pensé à partir, à recommencer ce voyage pour l'entrevoir seulement sans lui parler. Mais le plus puissant des motifs l'avait retenu: il ne possédait plus un sou.

Un jour enfin, il revint de la poste, tout joyeux Depuis son retour, sa mère ne l'avait pas vu si gai Il s'en alla deux ou trois fois jusqu'au fond du potager pour lire et relire le tout petit billet qu'il avait reçu le matin.

Ce billet était bien court; un juge impartial eût pu trouver bien banale cette réponse aux effusions

de cœur du fiancé banni; mais c'était l'écriture de Lydie, c'était sa première lettre d'amour!

Elle n'aurait contenu qu'une signature, Boris eût encore été satisfait.

« Cher Boris », écrivait-elle, « j'ai reçu tes deux lettres. Je t'en prie, ne m'écris pas si souvent, car Dounia m'a déclaré qu'elle ne voulait pas aller à la poste plus d'une fois tous les quinze jours; elle dit que c'est trop loin, et en effet, c'est très-loin. J'ai peur que par mégarde on n'apporte ta lettre chez nous, et tu sais ce qui arriverait. Maman est toujours très-fâchée; le prince n'est plus revenu depuis le jour de ton départ, qu'il a passé la soirée chez nous, et il était très-maussade. Je me porte bien, et je te souhaite une bonne santé. J'ai trouvé le petit *Jocelyn* avec mon nom, je te remercie.

« Quand nous reverrons-nous? Que c'est triste de ne pas se voir, et qu'il y a loin d'ici à l'automne! Je t'embrasse.

« Ta Lydie. »

Boris fut d'abord parfaitement heureux. Au bout de quelques heures, il sentit sa félicité décroître peu à peu; cette lettre ne le satisfaisait pas complétement : il eût voulu savoir ce que Lydie avait

pensé, ce qu'elle avait souffert; — elle n'en disait rien, et lui, il sentait son âme s'épancher en flots de tendresse à la seule idée que la main de la jeune fille avait touché le papier qu'il pressait de ses lèvres.

Cependant, il chassa ses pensées mélancoliques pour s'absorber dans la joie; cette lettre était le premier chaînon de leur vie future; elle avait signé : « Ta Lydie », donc elle était bien à lui : cette signature valait un engagement...

Il s'endormit en tenant la précieuse lettre dans sa main passée sous son oreiller.

Le lendemain, en lui apportant sa tasse de lait, Sonia lui dit soudain :

— Vous avez reçu une lettre de mademoiselle?

— Qui t'a dit cela? fit Boris stupéfait en prenant son air le plus sévère.

— Personne. J'ai vu l'enveloppe sur votre table, et j'ai bien pensé que c'était mademoiselle, puisque vous étiez si content.

— Fais-moi le plaisir de ne raconter de semblables sornettes à personne! dit Boris, peu satisfait de la perspicacité de ce petit page en haillons. S'il te passe de sottes idées dans la tête, au moins ne les dis qu'à moi, qui les oublie, tandis que les autres s'en souviendraient.

— J'entends, mon maître, fit Sonia en inclinant sa tête, qu'elle releva d'un air capable. — Et... elle se porte bien, mademoiselle?

— Va-t'en, sotte, dit Boris, tout à fait de mauvaise humeur.

Il eût effrontément soutenu à tout être vivant que la lettre n'était pas de Lydie ; — les yeux de cette petite fille l'avaient troublé ; il s'en voulait, il lui en voulait encore plus, et Sonia fut en disgrâce pendant deux jours.

Le soir du troisième jour, comme il rentrait pour se coucher, assez tard, il aperçut un petit paquet tassé par terre au pied de son lit.

— Qui est là ? demanda-t-il, non sans surprise.

— C'est moi, maître, dit Sonia, en se soulevant à demi.

Elle s'était assoupie à genoux auprès du lit.

— Je vous attendais, continua-t-elle, pour vous demander pardon.

— De quoi? fit Boris un peu troublé.

— D'avoir été si sotte l'autre jour. Ce ne sont pas mes affaires, Boris Ivanovitch, et j'ai été entêtée. Je vous ai fâché, vous ne me parlez plus...

Elle se rapprochait, toujours à genoux, et se traînait devant lui d'un air suppliant :

— Pardonnez-moi ; jamais, jamais cela ne m'arrivera, croyez-moi...

— Bien, bien, dit Boris à la fois impatienté et touché. Je te pardonne. Va dormir.

— Vous me pardonnez ?...

Et Sonia bondit sur ses pieds.

— Oui.

— Et vous me parlerez encore, et vous me gronderez quand je ferai mal ?... Hier j'ai fait exprès de ne pas apporter de l'eau dans votre chambre ; j'avais pensé que vous me gronderiez, et vous êtes allé en chercher vous-même sans rien dire... — J'aime mieux être grondée que de ne pas vous entendre parler, Boris Ivanovitch !...

Le jeune homme ne put s'empêcher de rire, et posant la main sur la tête de la fillette :

— Va dormir, petite sauvage, dit-il, je te promets de te gronder comme il faut à la première occasion.

Les yeux petillants de joie, Sonia saisit la main de Boris, la couvrit de baisers, et s'enfuit comme une petite souris.

Les vacances de Boris s'étaient écoulées, septembre venait de commencer, et les universités rouvraient leurs portes.

Par une belle matinée d'automne, le jeune

homme quitta Grébova, sa mère, tout ce petit monde paisible et familier, et Sonia, qui s'attachait à lui et ne voulait pas le laisser partir.

— Emmenez-moi, disait-elle, je vous servirai ; il faut quelqu'un pour cirer vos bottes et vous préparer la bouilloire à thé ; prenez-moi, et jamais vous ne serez mécontent.

Vaines prières ! Elle resta au village, près de madame Grébof, que cette nature passionnée et sauvage effrayait, pendant que l'attachement aveugle de l'enfant pour son fils éveillait toute sa pitié et sa sympathie.

Peu à peu, la petite fille reporta sur la mère de son maître le trop-plein de dévouement que le départ de Boris laissait sans emploi. Au lieu de s'enfuir à la moindre question, elle finit par se laisser interroger, par répondre, et par raconter, mais à la vieille dame seule, le passé lugubre dont elle ne voulait pas se souvenir...

Les mains fortement jointes, les dents serrées, les yeux étincelants, les narines frémissantes, comme un gnome irrité, elle raconta ce qu'elle avait enduré en silence, ses colères subites et contenues, sa rage impuissante, l'idée qu'elle avait eue un jour de mettre le feu à la maison pour détruire ses cruels habitants et elle-même, puis ses remords

au souvenir de la bonté, — stérile, hélas ! — du général Goréline, et, tout à coup, l'apparition de Boris, qui avait mis le soleil dans sa vie, jusque-là sombre et froide comme l'hiver du pôle.

Madame Grébof écoutait toutes ces choses avec une horreur confuse, illuminée soudain par la charité. D'abord elle avait refusé de croire à ce que racontait l'enfant.

— Ce n'est pas possible, se disait-elle, Dieu ne permettrait pas de pareilles monstruosités !

Puis elle s'était rappelé de lugubres histoires, et, tout en se sentant pleine d'une douce compassion, elle avait prié de toute son âme pour les malheureux qui méconnaissaient ainsi la loi de Dieu.

Deux mois après le départ de Boris, elle terminait ainsi une de ses lettres :

— « Ta petite sauvage s'est apprivoisée avec moi ; toutes les après-midi elle vient s'asseoir à mes pieds, et elle me prie de lui apprendre à tricoter. Elle casse autant d'aiguilles qu'il y a de jours dans le mois, mais elle a bonne volonté. Cependant, quelquefois elle est d'un entêtement qui me désole ; elle a pris la blanchisseuse en aversion, et rien ne peut l'engager à lui rendre le moindre des petits services qu'elle nous prodigue à Dâcha et à moi. Au printemps, nous la ferons travailler dans le jardin.

Maintenant, comme elle est la plus agile de toute la maison, c'est elle qui me sert à table; mais nous n'avons jamais pu venir à bout de lui faire mettre des souliers. Tu devrais m'écrire, la prochaine fois, que tu veux qu'elle mette des bas et des souliers. Je lui lirai ce passage, et peut-être viendrons-nous à bout de la tenir un peu plus honnêtement vêtue. »

Boris rit de tout son cœur à ces doléances maternelles; l'idée d'ordonner à Sonia, par écrit, de porter des souliers, lui paraissait si plaisante, qu'il la mit sur-le-champ à exécution; et, quinze jours après, il eut la satisfaction d'apprendre que ses ordres avaient reçu leur accomplissement.

Il en rit de plus belle, et ce moment de gaieté lui fit grand bien, car depuis l'automne sa vie s'assombrissait de plus en plus. Lydie était revenue à Moscou avec ses parents, et Boris s'arrangeait pour la rencontrer quand elle sortait seule avec sa femme de chambre Dounia, forcément mise par elle dans la confidence; mais ces rencontres, rares et courtes, étaient chèrement payées à l'obséquieuse Dounia. Boris se privait de bien des petites choses pour pouvoir glisser le fin papier plié en quatre dans la main de la soubrette complaisante.

Et puis, Lydie avait commencé à aller dans le monde; elle se levait tard et n'aimait pas à sortir le

matin; l'après-midi, ils couraient risque d'être rencontrés par quelque figure de connaissance; le soir, Lydie allait au bal, au théâtre; on recevait chez ses parents... bref, Boris l'entrevoyait à peine.

D'ailleurs, qu'aurait-il pu lui dire? Ses leçons n'étaient guère nombreuses et suffisaient tout juste à lui procurer les livres coûteux dont il avait besoin.

Attristé, presque découragé, il se mit à travailler avec rage, ne sortit plus que lorsqu'il y était obligé par ses affaires, et s'adonna complétement à de fortes et sérieuses études.

Rien ne venait le distraire de ce travail assidu. Tous les huit jours, il recevait une lettre de sa mère; répondre n'était pour lui ni joyeux ni facile, car il tenait à cacher soigneusement les tristesses de sa vie à l'excellente femme, et le mensonge répugnait à sa nature foncièrement droite.

Dans les premiers jours d'octobre, il avait reçu la visite du prince Armianof, qui retournait à Pétersbourg; la cordialité du jeune homme avait fait une bonne impression sur son cœur endolori; il avait éprouvé un moment de joie en serrant la main de ce visiteur dont la présence lui rappelait les jours heureux de son amour; puis le prince était parti, et

le rideau de sombre tristesse qui séparait Boris du monde extérieur s'était appesanti de plus en plus sur son âme.

Un soir qu'il travaillait seul, acharné à sa tâche avec une sorte d'ardeur amère, sous sa lampe fumeuse, on lui apporta une lettre.

En la lisant, Boris se crut halluciné, et se reprit à plusieurs fois avant d'aller jusqu'au bout. Voici ce que lui écrivait Armianof :

« Un savant philologue, M. N., ami de feu mon père, cherche pour l'aider dans ses travaux un jeune homme qui soit spécialement voué à la philologie; riche et sans famille, la générosité lui est facile, et sans qu'il ait fixé la rétribution annuelle de son secrétaire, je crois pouvoir avancer hardiment qu'elle ne s'élèverait pas à moins de deux mille roubles.

« La seule condition qu'il réclame est la moralité absolue du candidat, car il lui mettra entre les mains des travaux encore inédits, fruits de longues recherches. Ce savant passera l'hiver à Pétersbourg, pour achever de compulser les manuscrits de la Bibliothèque impériale; puis, aux premiers jours du printemps, il partira pour l'étranger, accompagné de son secrétaire, et il passera deux ans à visiter les bibliothèques de l'Europe. Ce travail ter-

miné, le secrétaire pourrait compter sur une gratification proportionnée à ses services.

« Ne sachant si ces propositions vous plairaient et s'il vous conviendrait de quitter Moscou, je n'ai pas encore prononcé votre nom. Il se peut que vous préfériez garder votre liberté. Cependant, tout ami sincère vous conseillera, je crois, très-vivement, d'accepter ces offres.

« J'attends de vous un *oui* bien formel, et, à partir de ce moment, vous pourriez considérer la chose comme conclue. Si vous acceptez, ne vous tourmentez d'aucune difficulté matérielle ; tout sera arrangé dans les meilleures conditions. D'ailleurs, en arrivant à Pétersbourg, vous descendriez chez moi, et nous aviserions ensemble. »

La première impression de Boris fut une joie immense, — très-détachée de toute pensée mesquine ; poursuivre ses études dans de telles conditions, c'était le bonheur !

La seconde fut un profond désespoir : se séparer de Lydie ? Impossible ! Et qu'il était dur, cependant, de renoncer à cette fortune, à ce commencement de réputation acquise d'une façon si douce et si honorable !

Ensuite vint la reconnaissance pour Armianof : « Comptez sur moi comme sur un véritable ami »,

avait dit le prince : quel ami eût pu faire mieux et avec plus de délicatesse !

Toutes ces idées travaillèrent si bien la tête de Boris qu'il ne put fermer l'œil de la nuit.

Le matin le trouva tout fiévreux, tantôt décidé à refuser immédiatement de peur de se laisser tenter, tantôt prêt à courir tous les risques et à accepter aussitôt.

Enfin il se dit qu'il n'avait pas le droit de prendre seul une résolution aussi importante, et qu'il devait avant tout consulter Lydie.

Le lendemain était un dimanche ; il avait quelque chance de la voir à l'église, et il se décida à attendre jusque-là ; mais la fièvre qui le dévorait ne fit qu'augmenter à chaque heure qui s'écoulait.

La nuit fut longue ; enfin, à quatre heures, il entendit sonner matines, puis la vie s'éveilla — bien faiblement dans le quartier excentrique habité par l'étudiant — puis enfin vint l'heure de partir.

En s'habillant, Boris se regardait dans la glace ; il fut effrayé de la pâleur et de la fatigue de son visage : ses traits étaient tirés et comme amaigris, on aurait dit qu'il venait de faire une longue maladie. Ce n'étaient pas les seules incertitudes des derniers jours qui l'avaient ainsi changé ; les lentes souf-

frances des trois mois qui venaient de s'écouler avaient ravagé profondément son être.

— Tout cela va finir, se dit-il résolûment; si Lydie veut que je reste, je ne penserai plus à ce rêve-là.

Avant dix heures, il était sur la place de l'église du Bienheureux-Vassili, guettant la venue de sa fiancée. Les toits multicolores des innombrables coupoles, la forme fantastique de cette singulière église, unique au monde pour la bizarrerie et l'originalité de son architecture, l'inquiétaient à un point de vue tout particulier; Lydie n'entrerait-elle pas dans une de ces nombreuses chapelles sans qu'il l'aperçût?

Il passa trois quarts d'heure dans ces angoisses, toujours renouvelées, que, seuls, peuvent apprécier ceux qui ont attendu comme lui; enfin Lydie, accompagnée de sa femme de chambre, parut au bout de la place.

C'était une belle matinée de décembre; un clair soleil faisait étinceler au-dessus de lui les coupoles dorées des églises du Kremlin, la neige épaisse tombée pendant la nuit couvrait le pavé raboteux de sa moelleuse blancheur, le ciel était du plus pur bleu turquoise.

Lydie, la taille bien prise dans son pardessus de

velours noir, un petit chapeau rose encadrant son frais visage, les mains cachées dans son manchon, avançait d'un pas indolent avec un léger balancement qui n'était pas dépourvu de grâce; sa suivante, courtaude et rougeaude, faisait avec sa blancheur élégante le contraste le plus parfait.

Boris les regardait sans oser approcher : enfin, elles ne se trouvèrent plus qu'à quelques pas de lui : Lydie, qui l'avait aperçu, lui fit un petit signe de tête, et il la suivit dans l'église.

Ils s'enfoncèrent dans les galeries obscures, où la lueur des cierges allumés devant les images des saints, revêtues d'or et de pierres précieuses, jette des reflets étranges sur certains points, pendant que le reste est plongé dans une ombre flottante et mystérieuse.

Dans les profondeurs du chœur, le quatuor liturgique chargé des répons lançait vers les voûtes les accents solennels des prières de l'Avent.

Lydie s'appuya contre un pilier, dans un angle sombre, fit deux ou trois fois le signe de la croix d'un geste machinal, puis se tournant vers Boris :

— Tu as mauvaise mine, dit-elle, et tu n'aurais pas dû sortir.

— J'avais quelque chose de très-important à te communiquer, répondit-il en s'approchant de fa-

çon à lui parler en un chuchotement presque insaisissable.

— Quoi donc encore, quelque désagrément? fit-elle d'un air ennuyé.

— Non, mon ange, pas précisément.

Et tout en paraissant absorbé dans ses méditations, il lui raconta d'une façon brève et nette le contenu de la lettre qu'il avait reçue ; la seule chose qu'il ne dit pas, — pourquoi? il ne s'en rendit pas compte — ce fut le nom de son correspondant.

Du reste, Lydie ne le demanda pas; elle écoutait en silence, — non sans émotion, mais de quel genre était cette émotion, elle n'eût pu le dire, — et quand il eut terminé, elle continua de se taire.

— Eh bien? fit Boris étonné de ce mutisme.

— Eh bien, quoi, qu'as-tu décidé?

— Je n'ai rien décidé, j'attends ta réponse, je ferai tout ce que tu voudras. Si tu veux que je reste, je resterai.

— Sans regret? fit Lydie émue.

— Sans regret, puisque tu l'auras désiré. Tu sais bien que je ne vis que pour toi.

Lydie pressa la main qui tenait la sienne. Le chœur invisible envoyait à intervalles égaux les formules régulières des répons; Boris, la tête

inclinée, attendait le mot qui allait décider de son destin.

— Pourquoi resterais-tu? dit-elle enfin, avec un indicible mélange de honte et de tristesse. Ici tu ne peux rien faire. Va là-bas!

— C'est toi qui me le conseilles? murmura Boris, le cœur défaillant.

Il avait espéré qu'elle lui dirait de rester.

— Oui, cela vaut mieux.

— En es-tu sûre?

Il la regardait comme pour lire sur le beau visage que la lueur vacillante des lampes faisait passer incessamment de l'ombre à la lumière; il ne put saisir aucune expression bien nette.

— Tu resteras seule, sans moi? Peux-tu vivre sans moi?

La main de Lydie trembla dans la sienne. « Seigneur, ayez pitié! » répétaient les chantres en mineur sur un ton aigu. La plainte se prolongeait derrière les piliers et dans le dédale des chapelles; on eût dit qu'un cœur d'ange se brisait de douleur là-haut dans les étoiles.

Boris reprit :

— Tu veux que je m'en aille?

— Oui, fit-elle avec un inexprimable mouvement d'impatience.

— Lydie, as-tu bien réfléchi à ce que tu dis? Deux ans, trois ans peut-être sans nous voir?

Il espérait toujours qu'elle reculerait devant la séparation.

— Cela vaudra mieux, dit-elle une seconde fois.

Il se laissa glisser à genoux près d'elle, comme en prière, et pressa sur ses lèvres la main sur laquelle tombaient une à une ses larmes brûlantes. Elle pleurait aussi sous son voile. Quelle femme eût résisté à une telle angoisse?

Au bout d'un instant, elle se pencha vers lui :

— Relève-toi, dit-elle, on va nous remarquer.

Il obéit, et son visage prit une sorte de rigidité marmoréenne.

— Tu le veux, Lydie? soit. Je te remercie, tu es plus courageuse que moi; je n'aurais jamais pu, mais c'est pour notre bien à tous deux. Dans deux ans et demi, je reviendrai; alors je serai riche et célèbre, — tu seras à moi?

Lydie inclina la tête en signe d'assentiment.

— Dis que tu seras à moi, répéta-t-il avec une insistance fiévreuse.

— Oui, murmura-t-elle faiblement.

Une idée étrange traversa l'esprit de Boris : en ce moment, il avait besoin d'un gage solennel, d'un serment irrévocable pour lui donner confiance.

— Devant l'image, dit-il, en montrant un Sauveur qui les regardait d'un air placide, le globe du monde dans une main, l'autre levée vers le ciel en signe de commandement, — devant le Sauveur, jure d'être à moi.

— Je ne peux pas jurer, dit Lydie avec effroi, c'est un péché ; — je te l'ai promis, est-ce que cela ne suffit pas?

— Alors, prie avec moi, il faut que nous soyons ensemble, répondit-il ; et il l'entraîna devant l'image à peine éclairée par la lueur tremblotante d'une lampe et de deux ou trois petits cierges. Il serrait avec force la main qu'il tenait, et Lydie fut obligée de céder ; ils tombèrent à genoux côte à côte. Boris ne priait pas, il pensait, il se liait par la volonté à cette jeune fille agenouillée près de lui, et qui, elle, devait implorer la bénédiction de Dieu.

Elle ne priait pas non plus ; — elle avait peur. Il lui semblait commettre un sacrilége, et elle se demandait avec terreur si Dieu n'allait pas la foudroyer pour la punir de ce qu'elle faisait.

Une vieille femme qui apportait un tout petit cierge à l'image leur dit d'un ton suppliant :

— Faites l'aumône au nom du Christ, — pour qu'il bénisse votre mariage...

Lydie se releva brusquement ; Boris tira quelque

menue monnaie et la donna à la vieille, qui se retira en les comblant de bénédictions.

On commençait à sortir, et ils étaient à tout moment heurtés par les allants et venants; les voix aiguës des enfants de chœur lançaient les dernières prières de la messe.

— Adieu, dit brusquement Lydie.

— Je te reverrai, fit résolûment Boris; je ne peux pas te dire adieu ainsi.

— Où?

— Viens chez moi, dit-il d'un ton de maître. Viens avec Dounia; si tu as peur, elle restera avec toi tout le temps. Personne n'en saura rien; viens, il faut que je te parle librement.

— Tu ne me parleras pas si librement si Dounia nous entend, répondit Lydie avec un petit air de supériorité, et si elle m'accompagne, elle aura trop de pouvoir sur moi, je serai tout à fait dans sa dépendance.

L'impassible suivante, à deux pas de là, feignait n'avoir rien vu. Boris s'aperçut qu'au point de vue pratique, Lydie avait raison, — mais cette raison lui paraissait bien froide.

— Soit, dit-il après une seconde de réflexion, mais il faut que je te voie; trouve un endroit.

— Quand pars-tu?

— D'aujourd'hui en huit, probablement.

— Eh bien! samedi à onze heures, ici, pendant la messe; en semaine il n'y a presque personne.

— Bien.

Un flot de peuple les sépara; il ne put lui dire un mot de plus. Il se hâta de sortir, et aperçut à quelques pas devant lui la jeune fille qui retournait au logis. Sa démarche n'était pas changée; rien ne dénonçait en elle une émotion nouvelle.

Il la regarda aussi longtemps qu'il put la voir et retourna chez lui, non plus fiévreux ni perplexe, mais le cœur plein d'une tristesse insondable. Il se demanda quelle impulsion étrange l'avait entraîné à prendre l'image à témoin de son serment et ne put se rendre compte du motif qui l'avait poussé. N'était-ce pas que dans les grandes émotions on revient parfois, machinalement, vers les habitudes de ses premières années?

Pendant que Lydie cheminait vers sa demeure, Dounia lui dit :

— M. Boris s'en va?

— Oui.

— Tout à fait?

— Pour deux ou trois ans.

— Tant mieux, mademoiselle; à présent, rien ne

vous empêchera plus de trouver un bon mari, noble et riche, comme il vous convient.

Lydie fit semblant de n'avoir pas entendu et garda le silence.

XVI

Le soir même, Grébof écrivait au prince, et en attendant sa réponse il alla dire adieu à sa mère. A cette arrivée inattendue, la vieille dame devina quelque chose d'insolite; son fils eut beau employer les circonlocutions les plus subtiles.

— Je vois ce que c'est, lui dit-elle, tu vas me quitter pour longtemps; sans cela, tu ne serais pas venu si proche de la Noël. Dis-moi, au moins, es-tu sûr de bien faire?

Ce calme et cette résignation soulagèrent d'un grand poids le cœur de Boris, qui trouva alors le courage de lui raconter le tour inespéré que prenait sa vie. A mesure qu'il expliquait les nouvelles perspectives qui s'ouvraient devant lui, il s'étonnait de se sentir de plus en plus joyeux; un lourd fardeau porté inconsciemment jusque-là semblait se détacher de ses épaules; la vie qui se présentait à

lui était encore le travail, mais un travail aimé, intelligent, et non plus la lutte brutale avec les difficultés de chaque jour.

Madame Grébof l'écoutait en le regardant de ses yeux de mère attentive, et suivait son discours avec toute la concentration dont elle était capable. Étonné de ne pas se voir interrompu, Boris s'arrêta au milieu d'une phrase joyeuse :

— Vous ne dites rien, mère?

— Je t'écoute, répondit-elle, et j'appelle sur toi la bénédiction du Seigneur.

— Vous permettez alors? fit-il, saisissant avec élan la main blanche et potelée de la bonne dame pour la porter à ses lèvres.

— Puisque ton bonheur est là, va, mon fils, répondit-elle; Dieu me permettra peut-être de vivre assez pour te voir revenir.

Boris se laissa glisser à genoux devant elle; l'idée de perdre cette mère si profondément aimée ne lui était pas encore venue; il avait toujours eu vaguement l'impression qu'ils descendraient ensemble le cours de la vie, et que dans la vieillesse il aurait à son foyer près de ses cheveux grisonnants les cheveux blancs de sa mère, parvenue aux limites du grand âge, mais toujours indulgente et sereine comme une incarnation de la bonté sur la terre.

— Mère, je reviendrai, murmura-t-il, le cœur gros d'angoisse ; si vous vous sentiez malade, faites-moi écrire un mot, et j'arriverais aussitôt, je vous le jure !

— Ne jure pas, fit la pieuse mère en lui posant doucement la main sur la bouche ; jurer est un péché, le Seigneur nous en punirait. Tu tâcheras de revenir, n'est-ce pas ?

— Oui, mère, je te le promets, dit-il à voix basse. Voulez-vous que je reste ?

— Non, pars. Après tant de peines, j'aurais bien de la joie de voir revenir mon fils riche et heureux !

Elle souriait, les yeux bordés de larmes tremblantes, et Boris lui sourit en réponse, sans quitter les deux mains qu'il pressait sur ses lèvres.

— Alors, tu pars demain ? fit la mère après un silence.

— Après-demain matin.

— Demain, nous ferons dire des prières pour ton voyage ; quand quittes-tu Moscou ?

— Samedi ou dimanche.

— Tu m'écriras ?

— Avant de partir et aussitôt arrivé

— C'est bien. Quand tu seras là-bas, tu m'écriras toutes les semaines ; as-tu assez de chemises ?

— Je ne sais pas, mère, je suppose.

— J'ai là deux ou trois belles pièces de toile; je les gardais pour ton mariage; — Boris ne put retenir un léger mouvement; elle lui jeta un regard, puis détourna les yeux en poussant un soupir; — je vais y mettre toutes nos femmes, et avant ton départ tu en auras au moins une demi-douzaine de toutes neuves. Attends-moi. Elle prit les clefs dans la petite corbeille qui la suivait partout, et s'en alla d'un pas un peu alangui « fureter dans ses armoires », disait-elle. Boris, immobile où elle l'avait laissé, la suivit des yeux et la vit disparaître dans sa chambre, dont elle ferma soigneusement la porte.

Il resta longtemps seul, rêvant à son avenir, à son passé; la fenêtre fermée d'un double châssis ne lui laissait voir qu'un horizon de neige, borné par un ciel terne et neigeux; — mais que cette humble demeure, que ce modeste horizon lui étaient doux et chers! Son cœur débordait à la fois de tristesse et d'espérance, et par-dessus tout d'un inexprimable amour pour cette mère si dévouée, qu'il allait laisser seule avec l'âge croissant et la solitude envahissante... Il cacha ses yeux dans sa main et se sentit l'âme triste comme aux plus mauvais jours.

Un frôlement léger le tira de sa douloureuse ré-

verie ; il tressaillit, craignant d'avoir été surpris par sa mère : ce n'était pas elle, c'était Sonia, qui de tout près du seuil le regardait avec des yeux pleins de grosses larmes. Boris l'avait à peine entrevue et ne lui avait dit qu'un mot en passant ; depuis deux heures, accroupie contre la porte, elle attendait une marque d'attention de son maître. N'entendant plus de bruit, elle s'était hasardée à entrer, mais elle n'avait osé s'aventurer plus loin.

— Maître, vous êtes triste? dit-elle à voix basse.

— Ce n'est rien, répondit le jeune homme en la regardant avec bonté. Comme tu as grandi, fillette !

Elle n'avait pas grandi, mais sa robe longue tombait modestement jusqu'à ses chevilles couvertes de gros bas de laine grise, ses pieds mignons étaient chaussés de robustes souliers. Elle suivit le regard de son maître, qui souriait en se rappelant ses refus énergiques de se laisser chausser.

— Vous m'avez ordonné de porter des souliers, et j'en ai mis, dit-elle ; ils coûtent un rouble argent ; et les bas, je les ai faits moi-même.

— Toi-même ! fit Boris, tu as donc appris?

— Oh ! j'ai appris beaucoup de choses ! J'ai aussi tricoté des bas pour vous, mon maître.

Elle tira de dessous son tablier une énorme

paire de bas gris et les apporta à Boris, le visage couvert de rougeur, avec un sourire de triomphe modeste au coin de la bouche et sous ses paupières baissées.

— C'est très-bien fait, dit Boris peu connaisseur, et cela me tiendra chaud pendant le voyage. Je te remercie.

— C'est moi qui arrangerai votre chambre, n'est-ce pas, mon maître? répondit-elle avec empressement. Vous restez longtemps?

— Jusqu'à après-demain.

— Seulement? O maître, à présent que je sais coudre et tricoter, et beaucoup d'autres choses, est-ce que vous ne m'emmènerez pas à Moscou pour vous servir?

— Pas encore, répondit le jeune homme, riant et soupirant à la fois.

La porte de madame Grébof s'ouvrit doucement. Sonia s'enfuit comme une hirondelle effarouchée, et la vieille dame entra, deux ou trois pièces de toile sur les bras. Elle avait pleuré, on le voyait, mais son visage était calme. Boris courut la débarrasser de son fardeau, et couvrit de baisers les mains et les joues de la bonne créature. Elle le prit avec effusion dans ses bras; un sanglot aussitôt réprimé gonfla sa poitrine maternelle, puis elle

repoussa doucement son fils avec un sourire de résignation.

— C'est la volonté de Dieu, dit-elle en essuyant ses yeux humides avec le coin flottant de la pièce de toile. Au travail! nous n'avons pas de temps à perdre. Compte-moi tout ce que tu as et tout ce que tu n'as pas; j'ai mis de côté encore une ou deux centaines de roubles, et je ne veux pas que mon fils arrive dans la capitale comme un orphelin dépourvu de tout. Assieds-toi là, et faisons la liste.

XVII

Le soir venu, en rentrant dans la petite chambre qu'il allait quitter pour si longtemps, Boris trouva Sonia qui l'attendait près de la porte.

— Je suis venue prendre vos habits pour les nettoyer, dit-elle par manière d'explication.

Machinalement Boris ôta sa redingote et la lui mit sur le bras, puis s'assit auprès de la table où, gamin, il avait découpé des arabesques avec son canif. Les souvenirs d'enfance lui revenaient par milliers; tout dans cette maison semblait lui parler

d'une voix intime et pénétrante pour se rappeler à lui quand il serait grand. Sonia le tira doucement par la manche; il sortit de sa rêverie.

— Que veux-tu? lui dit-il.

Les yeux de la petite étaient fortement dilatés; semblable à celle des plus sombres jours de sa dépendance, une angoisse sauvage contractait son visage.

— On dit que vous partez pour un long voyage, Boris Ivanovitch, est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit Boris étonné de sa voix rauque et brève.

— Vous emmenez la demoiselle?

— Quelle idée! Mais non! Où vas-tu prendre cela?

— Alors vous ne l'aimez plus?

— Cela ne te regarde pas.

— Et c'est vrai que vous serez deux ans sans revenir?

— Oui.

— Vous ne voulez pas m'emmener?

— Je ne le puis pas, ma pauvre enfant, répondit Boris en haussant les épaules, je ne sais pas moi-même où l'on m'emmènera. Je ne serai plus libre, Sonia, ajouta-t-il en remarquant l'expression effarée de l'enfant, j'irai où le voudra un autre homme,

— un homme très-bon, mais je n'irai plus où je voudrai.

— C'est votre propre volonté?

— Mais oui, c'est pour pouvoir travailler autant qu'il me plaira.

Sonia baissa la tête et réfléchit un instant; mais c'était trop difficile pour elle, elle ne vint pas à bout de comprendre, et revenant à son idée :

— Emmenez-moi, maître, dit-elle. Vous avez promis de ne pas m'abandonner.

— Je ne t'abandonne pas, fit Boris un peu impatienté, puisque je te laisse chez ma mère, et je suppose qu'elle ne te rend pas malheureuse?

— Oh non! Elle vous ressemble tant!

Boris se mit à rire.

— Mais ce n'est pas la même chose, continua obstinément Sonia. J'aime beaucoup Varvara Pétrovna, mais c'est avec vous que je veux aller.

— Je ne peux pas t'emmener, dit Boris avec sévérité, et désespérant de faire comprendre les choses à la petite sauvage, il ajouta :

— Regarde comme tu es petite et maigre! Est-ce que tu pourrais aller laver le linge, porter de l'eau et monter du bois jusqu'au quatrième étage? Tu vois bien que tu ne pourrais pas me servir!

Sonia découragée jeta un morne regard sur sa fluette personne et sur ses mains mignonnes. Un silence suivit; Boris amusé la regardait du coin de l'œil.

— Et quand je serai grande et forte, vous m'emmènerez?

— Certainement, fit le jeune homme avec un grand sérieux; mais il faudra que tu saches laver, repasser, faire la cuisine, raccommoder les habits...

— Je sais faire tout cela, interrompit-elle en redressant fièrement la tête.

— Et une quantité de choses que j'oublie, dit Boris, au bout de sa nomenclature.

— Quand je saurai tout, vous m'emmènerez?

— Il faudra encore que tu saches vivre en paix avec les gens, ajouta le jeune homme plus sévère; on dit que tu es toujours en querelle avec quelqu'un; il ne suffit pas d'obéir à ses maîtres; il faut savoir vivre en paix avec ses camarades.

Sonia ne disait plus rien; la tête baissée, elle roulait le coin de son tablier dans ses doigts, pendant que des larmes amères roulaient sur ses joues. Sans le savoir, Boris venait de toucher le point vulnérable : les femmes de service ne cessaient de répéter à la petite farouche qu'elle ne pourrait jamais servir un maître si elle ne s'accoutumait

d'abord à supporter les caprices de ses égales.

— Je tâcherai de faire comme vous dites, murmura-t-elle après un silence, et quand je serai bien douce, vous m'emmènerez ?

— Oui, répondit Boris, mais je suis fatigué, il est tard, va dormir.

— Bonsoir, maître.

En pleurant, tout doucement, elle ferma la porte ; mais Boris, absorbé dans ses pensées, n'entendit pas le bruit de ses souliers neufs dans le corridor. Sans y attacher d'importance, il allait se mettre au lit, quand il entendit un soupir étouffé près du seuil.

Il prêta l'oreille, le bruit se renouvelait à intervalles réguliers.

Il se leva sans bruit et entr'ouvrit la porte. Étendue sur le plancher, Sonia sanglotait de toute son âme.

— Veux-tu bien aller te coucher ! lui dit-il en la soulevant.

A bout de forces, la petite se laissa aller contre lui.

— O mon maître, je vous aime tant, murmurait-elle à travers ses pleurs, et je serai si longtemps sans vous voir !

— Je reviendrai, dit Boris ému de cette affection

profonde, je reviendrai, et tu me verras tant que tu voudras.

— Si vous me permettiez un jour de vous servir!

— Tu me serviras, si tu veux être une bonne petite fille bien obéissante.

— Je ferai tout ce que vous ordonnerez...

— Eh bien, va te coucher tout de suite, dors, et demain matin à sept heures viens m'apporter une tasse de lait chaud, comme autrefois, tu sais?

— Oui, mon maître, fit l'enfant à demi consolée, et elle disparut dans l'ombre du corridor.

Le lendemain passa vite et lentement à la fois; le lendemain du troisième jour, Boris, en s'éveillant, ne savait plus s'il s'était écoulé un an ou un jour depuis son retour à la campagne. Il se souvint bien vite qu'il allait repartir pour Moscou et se hâta de faire sa toilette.

Au bout d'un instant sa mère parut, sérieuse, mais résignée et par moments presque souriante; sa vigilante activité avait songé à tout, et bien des fois, plus tard, durant ses voyages, Boris eut occasion de bénir la main qui avait prévu ses moindres besoins.

Les valises rebondies furent enfin bouclées, le prêtre du village vint partager le repas d'adieux et répéter la prière pour les voyageurs : quelques

instants encore, et le traîneau, avec son attelage sonnant, s'arrêta devant la porte. Le moment était venu.

Madame Grébof prit son fils dans ses bras. Les larmes qu'elle ne pouvait retenir accompagnèrent sa bénédiction ; la voix lui manquait. Boris ne saisissait qu'un murmure entrecoupé, mais jamais paroles ne furent mieux comprises. « Souviens-toi de ta mère, disaient ces larmes résignées ; souviens-toi que depuis vingt-deux années tu es l'unique souci de sa vie, et aussi toute sa joie, qu'elle n'a vécu que pour une idée : faire de toi un homme probe et intelligent ; souviens-toi qu'elle donnerait sa vie pour assurer ton bonheur, mais qu'elle aimerait mieux t'ensevelir de ses propres mains que de te voir devenir un malhonnête homme. »

Boris comprit tout cela, et, s'il ne dit rien, sa réponse n'en fut pas moins entendue par le cœur qui battait douloureusement contre le sien.

Un mot d'adieu aux vieux serviteurs fidèles... et Sonia?

On la chercha partout sans la trouver. L'heure s'écoulait ; Boris chargea sa mère d'un message affectueux pour l'orpheline, et, bien enveloppé de fourrures, tous, maîtres et serviteurs, sortirent sur le perron.

La neige tombait par larges flocons moëlleux semblables à des plumes de cygne; couche après couche, elle s'affaissait sur le sol déjà exhaussé par l'épais tapis des neiges précédentes; pas un souffle de vent dans l'air, un ciel bas, un horizon rapproché et le silence partout.

Les gens du village s'étaient réunis dans la cour pour prendre congé du jeune maître : Boris parcourut la foule d'un regard : Sonia ne s'y trouvait pas non plus. Un peu inquiet, il recommanda encore la petite étrangère aux serviteurs qui l'aimaient, lui, embrassa sa mère une dernière fois, s'assit dans le traîneau bas aux bords peu élevés et se découvrit pour dire adieu à ce petit monde aimé...

Sa mère lui adressa un geste de bénédiction, le traîneau s'ébranla, franchit lentement la porte et vola sur la neige molle comme une blanche toison.

L'église disparut derrière lui, puis, l'une après l'autre, toutes les maisons du village, puis la grande porte à claire-voie que les enfants accourus tenaient ouverte sur son passage.

Boris poussa un soupir et se retourna pour voir encore son domaine... le rideau de neige le lui dérobait; il n'aperçut qu'une masse grisâtre, qui elle-même s'évanouit au bout de quelques pas.

Mais au détour du chemin, près du bois de sapins, une petite forme sombre se dessinait, à demi transformée en statue par les blancs flocons amoncelés. C'était Sonia, qui, debout au milieu de la route, faisait signe au cocher d'arrêter. Un petit fichu sur la tête, un mince paletot sur son corps grelottant, un paquet noué dans un mouchoir passé à son bras, elle attendait là depuis une heure peut-être.

— Sonia, cria Boris, content et ému de la voir là, je t'ai cherchée partout.

— Maître, emmenez-moi, je vous en prie, fit la petite d'une voix suppliante, je serai bien soumise.

Elle fixait ses yeux profonds sur ceux de son maître, essayant de le persuader par l'instance de sa prière.

— Je ferai tout ce que vous voudrez... Je ne me querellerai avec personne, — je suis toute prête à partir; vous voyez, emmenez-moi!

— Je ne puis pas, mon enfant, tu le sais bien; retourne vite à la maison, il fait froid.

— Adieu, maître, fit-elle d'une voix dolente. Je ferai tout ce que vous avez dit.

— Et alors, je t'emmènerai, répondit joyeusement Boris.

— Bien vrai?

— Bien vrai ! — si tu le désires toujours, ajouta le jeune homme, qui comptait bien voir cette fantaisie passer avec le temps.

Les mains glacées et roidies de l'enfant s'avancèrent pour saisir la main de Boris, qui se pencha vers elle et l'embrassa sur ses cheveux poudrés de neige fine.

Elle se retira pour laisser passer le traîneau.

— Au revoir, cria Boris en se retournant.

— Dieu vous garde ! répondit-elle.

Le traîneau reprit sa course ; mais jusqu'au prochain détour, Boris, en se retournant de temps en temps, put apercevoir à travers la neige moins épaisse la forme sombre de l'orpheline debout où il l'avait laissée.

Pendant qu'il poursuivait sa route vers Moscou, Sonia retournait au logis.

— D'où sors-tu ? lui dit Dâcha en l'apercevant. On t'a assez cherchée ! et le maître qui est parti sans que tu lui aies souhaité un bon voyage !

— J'ai vu le maître, et nous nous sommes dit adieu, répondit la petite.

— Où cela ?

— Sur la route.

— Tu ne pouvais pas prendre congé de lui ici, comme une chrétienne ?

Sonia ne répondit rien, baissa la tête et prit son ouvrage. L'une après l'autre, toutes les femmes de service lui adressèrent le même reproche sans ébranler son calme

— Mais est-elle drôle! dit au moment du souper la blanchisseuse, son ennemie. Elle qui vous saute toujours à la figure comme un petit coq, elle est douce comme un agneau, ce soir.

Sonia se taisait : tous les regards se tournèrent vers elle.

— Pourquoi ne te fâches-tu pas? répéta la blanchisseuse.

— Le maître me l'a défendu, répondit Sonia.

De ce jour, elle n'opposa que le silence aux taquineries les plus malicieuses. Du reste, dans cette maison bénie, personne n'avait l'âme méchante, et la paix régna bientôt autour de la tristesse patiente et résignée de madame Grébof.

En arrivant à Moscou, le vendredi soir, Boris trouva chez lui la réponse du prince. On l'attendait, il n'avait qu'à partir au plus vite, le lendemain même, si faire se pouvait. Cette lettre contenait en outre un mandat considérable « pour les frais de déplacement », disait Armianof.

Après avoir passé une partie de la nuit à mettre ses papiers et ses livres en ordre, vers le matin, Boris

s'accorda un peu de repos. A dix heures, il sortit, acheta chez un bijoutier deux anneaux de fiançailles et s'en alla à l'église du Bienheureux-Vassili, où Lydie lui avait promis de le retrouver ce jour-là.

Le cœur lui battait bien fort lorsqu'il entra sous les voûtes; ce moment précédait-il vraiment une séparation suprême? Il se disait avec incrédulité que ce n'était pas possible, car l'esprit se refuse parfois à admettre certaines choses, même devant l'évidence, et semble reculer devant la douleur.

D'ailleurs, l'anneau qu'il allait mettre au doigt de Lydie serait entre eux un lien de toutes les heures; ne le verrait-elle pas constamment, cet anneau qui lui parlerait de son fiancé?

XVIII

L'office du matin s'achevait pourtant, et Lydie ne paraissait pas. Dévoré d'impatience, Boris sortit deux ou trois fois pour examiner la place; il explora ensuite l'église dans ses recoins les plus obscurs, — rien non plus.

Les chantres sortirent, puis le prêtre; quelques

rares fidèles se dispersèrent peu à peu, enfin le bedeau vint souffler les cierges, laissant brûler seulement devant chaque image la lampe qui ne doit jamais s'éteindre ; on allait fermer.

Boris sortit lentement, le cœur saturé d'amertume et d'angoisse.

« Ne l'a-t-on pas surprise, empêchée de sortir? N'est-elle pas malade? » Telles avaient été ses craintes; puis l'idée que cette entrevue qui lui avait échappé était irréparable, qu'il ne verrait plus Lydie qu'au retour, le frappa aussi douloureusement que s'il n'avait jamais pensé aux adieux.

Il se dit alors qu'elle lui avait peut-être écrit, que la lettre l'attendait sans doute chez lui, et il courut jusqu'à sa demeure.

L'aspect de sa chambre était triste, comme toujours au moment d'un départ. Les meubles hors de leur place, les livres épars çà et là, quelques vêtements de rebut, un verre de thé à moitié vide, des papiers sur le plancher, enfin le désordre d'un appartement où l'on ne doit plus dormir, tout cela lui fit une impression funèbre; il lui sembla qu'on allait emporter un mort, et que ce mort, c'était lui, enseveli dans son désespoir comme dans les plis d'un suaire.

Il interrogea la femme qui le servait, puis la pro-

priétaire de son garni; personne n'était venu, on n'avait rien apporté.

Boris s'assit sur une valise, se prit la tête dans les mains et se demanda ce qu'il allait faire

— Je ne puis partir sans l'avoir revue, se dit-il résolûment; je vais aller sous ses fenêtres, et si bien qu'on l'ait enfermée, elle trouvera le moyen de me faire un signe ou de m'envoyer un mot.

Il s'habillait pour partir quand le facteur sonna. Boris se précipita vers lui, et lui arracha presque la lettre qu'il tenait. Il s'enferma à double tour et ouvrit l'enveloppe en tremblant; la lettre était datée de la veille au soir.

« Cher Boris, écrivait Lydie, je vais au bal, je ne rentrerai pas avant quatre ou cinq heures du matin, et tu comprends bien que je ne pourrai pas me lever demain pour aller à l'église; outre que je serai très-fatiguée, on trouverait bien singulier de me voir sortir de si bonne heure. Je ne pourrai donc pas te dire adieu, ce qui me fait beaucoup de peine; je te souhaite un bon voyage et beaucoup de bonheur. »

Ici la jeune fille avait dû réfléchir, car un large intervalle séparait ces mots de la ligne suivante.

« Mon cher Boris, continuait-elle, j'espère que tout te réussira et que tu seras très-heureux; je me souviendrai toute ma vie des beaux jours que nous

avons passés à la campagne, et je te prie de ne pas les oublier pendant que tu seras à l'étranger. Écris-moi ce que tu feras, et pense à

« Ta Lydie. »

Cette lettre tomba des mains de Boris, qui la laissa sur le sol.

« Elle est allée au bal, elle n'a pas pu trouver un prétexte, et je ne la verrai plus, se disait-il, pendant que son cœur devenait dur et froid comme la pierre. Elle dormait, et moi, je me consumais de rage à l'attendre... Elle ne m'aime pas! »

Il marchait fiévreusement dans sa chambre, heurtant çà et là les objets épars avec une sorte de contentement féroce. Il se faisait mal aux angles des meubles, ses mains étaient engourdies des chocs qu'elles essuyaient dans ses mouvements désordonnés, — il ne le sentait pas, ou, plutôt, la douleur lui était agréable, elle le distrayait un instant de l'horrible torture qui le déchirait.

— Eh bien, partons, dit-il enfin tout haut. Il regarda sa montre, l'heure du train était passée. Je partirai demain, pensa-t-il, et d'ici là je l'aurai revue.

Il mit ses affaires en ordre, annonça qu'il passerait encore cette nuit à Moscou et sortit, résolu à

ne pas rentrer sans avoir vu Lydie ou sans être assuré de la voir.

La nuit vient vite au mois de décembre ; un froid brouillard commençait à tomber sur la ville assombrie ; sans se presser, les allumeurs passaient d'un réverbère à l'autre, et peu à peu la brume s'éclairait de lointaines clartés.

Boris releva le col de castor de son paletot, enfonça son bonnet de fourrure sur ses yeux, et alla se poster devant la maison qu'habitait Lydie.

Une heure, puis deux heures s'écoulèrent sans que rien vînt favoriser son entreprise ; c'était le moment du repas, on dînait dans les salles à manger bien closes des différents étages. Boris n'avait pas faim, il ne sentait plus rien ; les yeux fixés sur la porte cochère, il attendait... quoi ? Ce qui viendrait à son secours, quoi que ce pût être.

Après une longue attente, il vit enfin paraître Dounia, la femme de chambre de Lydie ; elle avait l'air fort affairé ; il l'arrêta par le bras si brusquement qu'elle poussa un petit cri.

— Tais-toi, lui dit-il, c'est moi, Grébof. Que fait ta maîtresse ?

— Elle va en soirée, et je cours chercher sa pèlerine chez la blanchisseuse ; je n'ai pas le temps de

causer, répondit rudement la soubrette en continuant son chemin.

— Il faut que je la voie, entends-tu? reprit le jeune homme, profitant d'un endroit éclairé dans la rue pour lui mettre dans la main un billet rose de dix roubles, tout ouvert.

Dounia prit le billet, murmura un merci très-poli, et, tout en continuant à marcher, elle se mit à réfléchir.

— Quand partez-vous? demanda-t-elle.

— Demain par le train-poste.

— Nous irons vous dire adieu au chemin de fer, reprit soudain l'ingénieuse Dounia, illuminée par la lueur du billet rose; il y a beaucoup de monde dans les grandes salles, on n'est pas remarqué.

— C'est bien, répondit Boris subitement calme. Mais je te préviens que si vous ne venez pas, je ne partirai pas, et ce sera à recommencer : je ne quitterai pas Moscou sans avoir vu mademoiselle Lydie, quand je devrais aller la voir chez ses parents, en plein jour. Comment va-t-elle?

— Ah! monsieur, elle a eu bien mal à la tête toute la journée, dit Dounia d'un ton patelin; hier on l'a emmenée au bal malgré elle, — elle a beaucoup pleuré en pensant qu'elle ne pouvait pas vous voir Elle va être bien contente.

Boris sentit fondre le glaçon que depuis le matin il avait à la place du cœur.

— Elle a pleuré? répéta-t-il.

— Toute la journée, monsieur... Voici la blanchisseuse. Venez de bonne heure au chemin de fer, nous y serons une heure d'avance. Bonsoir.

Elle disparut sous la porte d'une maison, et Boris, le cœur tout plein d'espérances, tout gonflé de remords de ce qu'il nommait son injustice, rentra chez lui, mangea une côtelette de bon appétit et dormit douze heures.

Revenue au logis, Dounia, pendant qu'elle la coiffait, raconta à sa jeune maîtresse la rencontre qu'elle venait de faire, — sans lui parler du billet de dix roubles, naturellement, — et insista sur l'accomplissement de la promesse relative au lendemain.

— Pourquoi as-tu promis cela? fit Lydie en rougissant; c'est toi qui m'as conseillé hier de ne pas revoir Boris Ivanovitch, et ce soir tu arranges une entrevue...

— Mais, mademoiselle, répondit l'astucieuse soubrette, il dit qu'il ne quittera pas Moscou sans vous avoir revue, qu'il viendra ici en plein jour! Avec un pareil fou, il faut bien céder quelque chose pour avoir la paix.

— Comme il m'aime! fit Lydie pensive.

Les grands ombrages de la campagne lui revenaient à la mémoire avec les baisers ardents et l'adoration passionnée de Boris.

— Eh bien, pour le récompenser, faites ce qu'il vous demande, dit Dounia en riant d'un rire grossier, pendant qu'elle plantait le dernier bouton de rose dans les cheveux de Lydie.

Celle-ci garda le silence un moment.

— Ce n'est pas bien, ce que nous faisons, dit-elle ensuite; nous le trompons, et s'il l'apprenait...

— Puisqu'il s'en va, comment voulez-vous qu'il l'apprenne? et puis, mademoiselle, ce monsieur Boris n'est-il pas un beau parti pour vous, avec ses années d'attente! Une jolie demoiselle comme vous perdrait trois ou quatre ans à attendre un pauvre étudiant, tandis qu'elle peut épouser tout de suite un promis riche et noble, comme le jeune propriétaire qui vient ici...

— Mais je n'aurais pas dû promettre de l'attendre! fit Lydie avec le dernier cri de la con science expirante.

— Dites tout de suite que vous ne l'aimez plus et qu'on va vous marier, et puis vous verrez quel beau diable fera votre amoureux! Si vous avez le courage de lui dire franchement les choses, vous

en serez débarrassée tout de suite; — seulement, dans sa rage, il est capable de vous tuer. Si vous saviez comme il m'a secouée en m'arrêtant dans la rue! J'en ai le bras tout bleu!

Lydie continuait à rouler le bout de ses rubans entre ses doigts indécis.

— Au lieu que si vous dites comme lui maintenant, continua Dounia d'une voix insinuante, il s'en ira et vous laissera tranquille : vous cesserez tout doucement de lui écrire, il ne s'en apercevra pas tant; et puis vous direz que vous avez déménagé, ou n'importe quoi; — enfin, nous trouverons bien moyen de nous débarrasser de lui sans le faire crier. Allons, mademoiselle, mettez votre pèlerine et dépêchons-nous, car votre maman va être prête. Vous pleurez? Vous allez avoir les yeux rouges!

— Mais, Dounia, cela lui fera de la peine, dit faiblement Lydie; il m'aime tant, et je vais l'abandonner.

— Voulez-vous l'épouser, vous enfuir d'ici, sans trousseau ni argent, avec la malédiction de votre maman, et aller demeurer en compagnie des loups dans sa cahute de Grébova? Écrivez-lui un mot, il vous aura bientôt enlevée, et vous aurez le reste de votre vie pour vous en mordre les doigts! Vous ne voulez pas? Quel dommage!

— Tu me dis toujours des choses qui me fâchent,

Dounia, ce n'est pas bien! fit Lydie, froissant son mouchoir entre ses doigts impatients.

— Je vous dis de faire ce que vous croirez le meilleur, fit la fine mouche. Vous êtes bien bonne de vous inquiéter de lui! L'abandonner! Seigneur Dieu! attendez qu'il ait passé trois mois à Péters bourg, et vous verrez s'li s'occupera encore de vous C'est vous qui serez abandonnée si vous vous piquez de constance. Est-ce que les hommes savent être fidèles! Moi qui vous parle, j'ai eu un fiancé, un colporteur : nous avions échangé nos paroles; il est parti pour faire un tour de colportage avant la noce; vous croyez qu'il est revenu? Ah! bien, oui! Il s'est marié au bout de la province avec la fille d'un sacristain. Tous les hommes sont de même. Si vous voulez l'attendre, c'est vous qui serez abandonnée. Vous verrez.

A l'idée de l'abandon, les yeux indécis de Lydie brillèrent de colère.

— Tu as raison, dit-elle. D'ailleurs, tout pour avoir la paix; c'est trop ennuyeux d'avoir toujours peur d'être attrapée. Donne-moi mon éventail, voilà maman qui m'appelle.

Et elle sortit de sa chambre avec cet air de reine qui lui seyait si bien.

Le lendemain, Grébof était à la gare bien avant le

départ du train : du reste, il n'était pas seul à errer dans cette immensité ; en Russie, n'arrive-t-on pas au chemin de fer une demi-heure au moins avant l'ouverture des guichets?

Peu à peu les salles se remplissent de voyageurs encombrés de menu bagage et accompagnés d'innombrables parents et amis ; le beau temps et le loisir du dimanche favorisaient encore cette bonne coutume de faire la conduite à ceux qui partent ; les désœuvrés des environs étaient venus assister au départ du train.

Toute cette foule allait et venait joyeusement : des domestiques à trois rangs de galons rouges bousculaient le monde pour faire place aux bagages d'une madame la générale quelconque, et de grands chiens rôdaient paisiblement autour de leurs maîtres, répondant par un superbe dédain aux avances des inconnus.

Boris avait logé ses effets et retenu sa place dans un wagon, puis s'était mis en quête de Lydie, — vainement. Son sang bouillonnait de chagrin ou de colère, — il n'en savait trop rien. On sonna un premier coup de cloche.

— Elle ne viendra pas, j'aurais dû m'en douter, se dit-il avec un retour de cette froide indignation qui l'avait saisi la veille.

Tout à coup les sources vives de son cœur se rouvrirent avec un frémissement d'aise, et l'émotion le cloua à sa place, pendant que Lydie, le visage encadré de son chapeau rose, s'approchait lentement, le cherchant de son regard un peu myope, avec un petit air soucieux qui la rendait bien plus jolie.

Rompant le charme, il s'avança, et, d'un air qu'il voulait rendre indifférent, il lui adressa un salut cérémonieux, puis, passant devant elle, il la guida vers un coin obscur qu'il avait choisi d'avance pour lieu de leur entretien.

— Comme tu viens tard ! on va sonner le second coup, il nous reste à peine cinq minutes, lui dit-il, dès qu'ils purent se parler.

— Je n'ai pas pu sortir plus tôt, répondit-elle avec un peu d'humeur ; si c'est pour me quereller que tu m'as fait venir...

— Lydie, mon ange, les moments sont précieux, ne les perdons pas, écoute-moi. Je pars, mon absence sera longue, réponds-moi franchement : auras-tu le courage de m'attendre ?

Le visage de la jeune fille se couvrit de rougeur : derrière Boris, Dounia lui clignait de l'œil affirmativement ; et elle répondit :

— Oui, je t'attendrai.

— Tu as bien réfléchi?

Elle fit un signe affirmatif.

— Eh bien! voici l'anneau de nos fiançailles : dès à présent, tu es ma femme, dit Boris en lui prenant la main pour passer l'anneau à son doigt; — mais la main était gantée, et l'anneau ne put franchir sa première phalange. Toute troublée, Lydie le prit dans l'autre main. Le visage de Boris s'était assombri, un sourire de sa fiancée le rasséréna.

— Ote ton gant, dit-il.

Avec une sorte de répugnance elle déganta, non sa main droite, mais sa main gauche.

Le second coup de cloche retentit, Boris n'avait plus que quelques instants; il passa un des anneaux au doigt qu'elle lui présentait et mit l'autre à son propre doigt.

— Tu es ma femme, répéta-t-il, et je t'aime. Si jamais je te trahis, que le ciel me punisse!

L'employé parcourait les salles en agitant sa sonnette : ils étaient restés seuls, car les quelques voyageurs attardés qui couraient à toutes jambes vers la porte du quai ne s'occupaient guère d'eux.

— Tu entends, Lydie, répéta Boris, que le ciel me punisse si je te trahis! Après-demain, tu auras une lettre de moi.

— Vous allez manquer le train, monsieur Boris, fit officieusement Dounia.

— Je t'aime tant! continua le jeune homme les yeux pleins de tendresse ardente, la voix étouffée par l'émotion qu'il contenait; Lydie, tu es tout mon espoir, toute ma vie, ne l'oublie pas.

— Sonnez le dernier coup, cria au dehors le chef de train.

Boris se pencha vers Lydie, imprima un baiser rapide sur ses lèvres, tordit dans une dernière étreinte la main qu'il tenait et se précipita dans le premier wagon venu, au grand mécontentement des employés, pendant que la locomotive faisait entendre son sifflet prolongé.

— Pourvu qu'il n'ait pas manqué le train! dit Dounia à sa jeune maîtresse restée pensive.

Les portes du quai se fermèrent, parents et amis s'écoulèrent lentement, les uns tristes et le visage bouleversé, les autres gais et causant de choses indifférentes; les deux jeunes femmes suivirent le flot.

Au bout d'un instant, Lydie regarda l'alliance que Boris avait mise à son doigt, et, comme malgré elle, la porta brusquement à ses lèvres, puis elle passa rapidement son mouchoir sur ses yeux; ses lèvres

enfantines semblaient retenir avec peine les sanglots. Elle baissa son voile et pressa le pas.

— Quelle singulière idée de vous donner une bague, mademoiselle! dit tout à coup Dounia. Heureusement, il vous l'a mise à la main gauche, et il n'y a que la droite qui compte.

Sans répondre, Lydie pressa une seconde fois l'anneau sur ses lèvres.

— Prenez garde que votre maman la voie, continua Dounia.

Toujours muette, la jeune fille retira la bague, non sans quelque difficulté, et la noua soigneusement dans un coin de son mouchoir.

— Ne pleurez donc pas, mademoiselle, vous allez vous gâter le teint. Vous devriez être contente à présent que vous êtes libre!

— Que veux-tu? répondit Lydie étouffant ses larmes, il est parti, je ne le reverrai plus jamais, et pourtant, rien n'empêchera que je l'aie aimé le premier!

Pendant ce dialogue, Boris avait regagné sa place au moyen du passage à l'américaine qui fait communiquer les wagons entre eux sur la ligne de Moscou-Pétersbourg, et, la tête dans ses mains, il regardait en dedans de lui-même tout ce qu'il laissait derrière lui : sa mère son village, sa jeunesse,

Lydie, — et son amour. Il lui semblait vaguement que celui-ci ne lui appartenait plus tout à fait, et à cette idée son cœur se brisait dans une angoisse inconsolable...

XIX

Les premiers mois furent terribles pour Boris. A peine arrivé à Pétersbourg, il se sentit pris de nostalgie, la nostalgie de son cher village, et surtout des êtres aimés qu'il avait laissés derrière lui. Les lettres hebdomadaires de sa mère et celles de Lydie, beaucoup plus courtes et plus rares, ne faisaient qu'accroître son désir insensé de retourner près d'elles.

Son travail était attrayant cependant, et celui qui employait le jeune étudiant était le meilleur des hommes ; mais la raison n'avait guère de prise sur les sentiments exaltés jusqu'à la souffrance du pauvre garçon désespéré.

Quand le jour de son départ pour l'étranger fut fixé, Boris éprouva un nouveau déchirement : n'était-ce pas assez dur de se voir condamné à vivre loin des siens sans augmenter la distance qui

le séparait d'eux? Cependant, il sut se maîtriser : l'avenir dépendait de sa persévérance, Lydie lui conseillait de partir, sa mère était résignée... Une idée lui vint. En demandant trois jours de congé, il pouvait aller embrasser sa mère et voir Lydie en passant; mais il fallait s'entendre avec celle-ci. Sans perdre un moment, il écrivit et reçut au plus tôt cette réponse :

— « Cher Boris, ne viens pas, nous partons demain pour aller voir une de mes tantes, qui est très-malade; je ne sais combien de temps nous resterons là-bas, tout l'été peut-être, et peut-être aussi quelques jours seulement. Nous n'emmenons pas Dounia, qui a trouvé une autre place; je ne sais plus du tout comment je pourrai avoir tes lettres, mais écris-moi toujours poste restante à Moscou : je trouverai bien un moyen quelconque de les faire retirer quand nous serons revenus. Envoie-moi ton adresse de l'étranger pour que je t'écrive. N'oublie pas

« Ta fidèle Lydie. »

Boris ne se sentit pas satisfait de cette lettre; cependant, que pouvait-il exiger de plus? Mademoiselle Goréline n'était pas maîtresse de ses actions, il le savait; elle promettait de lui écrire;

— et pourtant le cœur du jeune homme se serrait de plus en plus à l'idée qu'elle allait être trois ou quatre mois sans nouvelles de lui : « Elle n'en souffrira peut-être pas beaucoup », se dit-il avec amertume.

Au moment du départ, comme il montait en voiture pour se rendre au chemin de fer, il reçut une lettre de sa mère.

« Je t'envoie ma bénédiction, écrivait la pauvre femme sur un papier taché de larmes; que Dieu t'accompagne dans ton voyage, mon cher fils, et qu'il te ramène sain et sauf. J'ai fait dire des prières pour toi, à la maison, l'autre jour; Sonia pleurait si fort que nous avons été obligés de lui faire boire un verre d'eau pour la calmer. Elle me charge de te dire qu'elle ne s'est plus battue ni querellée avec personne depuis ton départ, « pas même avec le chien », m'enjoint-elle de te mander. Elle est là, derrière moi, qui regarde comment je t'écris, et qui me répète de ne pas oublier son message. Nous parlerons de toi, ensemble, cette fillette et moi, et nous tâcherons d'avoir de la patience. Sois heureux, mon cher fils, et pense tous les jours, en te levant, à ta mère qui priera pour toi. »

Boris partit, et les mois s'écoulèrent. Vainement

il attendait une lettre de Lydie ; — rien n'était plus facile que de jeter une lettre à la boîte, se disait-il, et il avait eu la précaution de lui donner son adresse bureau restant ; mais cette mesure de prudence ne paraissait pas avoir influé sur les actions de sa fiancée. Il écrivait tous les huit jours de longues lettres pleines de tendresse, de reproches, d'espérances..., mais tout cela restait sans réponse. Il se consumait dans cette vaine attente, et croyait déjà Lydie malade, morte, peut-être..., il ne songea point qu'elle pourrait l'avoir trahi.

A la fin du quatrième mois, il reçut enfin la lettre tant attendue et courut s'enfermer dans sa chambre pour la lire.

« Cher Boris, disait Lydie, Dounia est venue me voir aussitôt après mon retour de la campagne ; je l'ai tant suppliée qu'elle est allée me chercher tes lettres. Elle désire beaucoup rentrer chez nous, parce que la place qu'elle a maintenant ne lui convient pas, et elle n'a pas osé me refuser. J'ai lu tout ce que tu m'as écrit, cher Boris, et je te remercie de tant penser à moi. Ne m'écris pas si souvent : l'employé qui a remis le paquet à Dounia s'est mis à rire et lui a dit : On voit que le monsieur qui a fait la cour à votre demoiselle a du temps à perdre.

« Ce n'est qu'un employé, j'en conviens, mais c'est désagréable tout de même, et j'ai horriblement peur que cela ne finisse par arriver aux oreilles de maman. Si tu m'écris une fois par mois, ce sera assez, et encore je ne sais pas comment je pourrai avoir cette lettre, car maman ne veut pas reprendre Dounia; elle dit qu'elle est *très-grossière* (ces deux mots étaient en français), et je n'aurai personne pour faire mes commissions. Adieu, cher Boris; je t'écrirai aussi souvent que je le pourrai. Aime-moi toujours, et pense à

« TA LYDIE. »

Les bras tombèrent à Boris. Il se laissa aller dans son fauteuil, et des larmes de découragement lui vinrent aux yeux. Après quatre mois de silence, après une séparation de dix mois, c'est là tout ce qu'elle trouvait à lui dire?

Furieux, il se mit à marcher de long en large, puis peu à peu sa fureur tomba. Certes, Lydie n'était pas éloquente, elle n'avait guère parlé dans leurs entretiens; son éducation frivole ne lui avait point enseigné l'art de développer sa pensée! Elle assurait Boris de sa tendresse; que fallait-il de plus?

Boris se mit à son bureau et écrivit aussitôt une

lettre de remercîments, accompagnée de mille protestations de fidélité. La lettre partit, et six mois s'écoulèrent sans qu'il reçût de réponse.

Il pria, il supplia Lydie de lui donner de ses nouvelles; il la menaça d'un esclandre, puis se radoucit et recommença à supplier : tout fut inutile. Exaspéré un jour, il lui posa une question définitive :

« M'aimes-tu, écrivit-il, ou ne m'aimes-tu pas? « Si notre engagement te pèse, si quelque autre a su « se faire aimer de toi, dis-le-moi franchement, « je t'aime assez pour te rendre ta liberté; mais « tant que tu ne m'auras pas fait savoir que tu ne « veux plus de moi, je te considérerai comme ma « fiancée et je te poursuivrai de mes lettres. »

Lorsque Lydie reçut cet *ultimatum,* elle venait de subir un fâcheux échec. Un officier de la garde, après l'avoir courtisée assidûment pendant six semaines, était brusquement parti pour son régiment, laissant en guise d'adieu des excuses très-vagues. Presque en même temps, un journal de Moscou reproduisait une note du savant ami de Boris, annonçant la découverte de documents inédits d'une grande importance, « due en grande partie, « disait-on, aux travaux d'un jeune homme de « talent, M. Grébof, qui, s'il continue ainsi, se fera « un nom dans la science ».

Lydie se trouva prise entre l'ennui que lui inspirait Boris et le désir de le garder au bout de sa ligne, dans le cas où elle ne pourrait se procurer un plus gros poisson.

Après avoir bien calculé, lu et relu la dernière lettre de son fiancé, elle eut une inspiration merveilleuse.

« Quand on s'aime, écrivit-elle, on n'a pas be-
« soin de se le répéter sans cesse; les soupçons
« m'outragent, et j'en suis cruellement blessée. Si
« tu as confiance en moi, tu sauras attendre sans
« douter de mon attachement. Je ne t'écrirai plus,
« c'est trop dangereux. Nous verrons bien à ton
« retour si c'est moi qui ai cessé d'être fidèle. »

Boris répondit par un torrent de reproches et de serments qui ne tenait pas moins de seize pages, — mais Lydie tint bon et ne répondit pas. Par cette manœuvre habile, elle avait engagé Boris et s'était réservé sa liberté, — non sans quelque jésuitisme, — mais on ne fait pas d'omelette, dit le proverbe, sans casser des œufs.

Boris commença par souffrir horriblement : une douleur aiguë lui traversait le cœur à tout moment, au souvenir de son bonheur passé; il en voulait à Lydie, il s'en voulait à lui-même et se consumait dans une sorte de rage impuissante. Le savant qu'il

accompagnait s'aperçut de ces luttes intérieures, et, lui posant un soir la main sur l'épaule, il lui dit :

— Mon jeune ami, vous ne cherchez pas la paix où elle se trouve. Je ne sais ce qui vous fait souffrir, mais votre souffrance est visible. Accoutumez-vous à l'idée de l'irréparable, et cherchez dans l'étude des consolations plus hautes que la simple distraction de chaque jour.

Boris profita du conseil, et peu à peu sa douleur s'engourdit. « Si elle m'a trompé, se dit-il, elle en aura la honte; j'attendrai, moi, et je lui rapporterai mon cœur tel que je l'ai emporté. Si elle m'est restée fidèle... »

A l'idée de cette joie encore possible, son cœur débordait; mais il sut se contraindre à n'y penser que rarement, et sa vie entra dès lors dans cet austère sentier du travail où l'esprit dompté recueille tant de trésors.

Cette fidélité à l'aveuglette semblera bien étrange aux lecteurs de nos pays, mais il ne faut pas oublier que la Russie touche à l'Allemagne et à la Suède, et que ces deux pays partagent avec l'Angleterre le privilége des longues fidélités. Il n'est pas rare de voir des fiancés s'aimer et attendre les noces pendant huit, dix ans et plus. Ce qui nous

ferait rire, nous autres, Français, que ces peuples appellent « légers », leur paraît tout naturel, et Boris, en agissant ainsi, n'était ni meilleur ni plus sot que beaucoup d'autres.

D'ailleurs, il venait de se donner tout entier à l'étude, et l'étude est une maîtresse jalouse.

Dans la société de l'homme austère et bon qui l'avait appelé près de lui, pendant ses longues veilles sur d'indéchiffrables manuscrits, il découvrit les mille joies intimes et durables que le travail utile et désintéressé peut seul donner. Il visita les plus célèbres parmi les villes de science, et fouilla les recoins ignorés de leurs bibliothèques; et s'il avait beaucoup plus vu que réellement appris, il rassembla des matériaux utiles pour l'avenir, et son esprit subit dans cette tension continuelle une excellente préparation pour ses travaux futurs.

Les lettres de sa mère, toujours calmes et résignées, lui donnaient sans qu'elle le sût les leçons de la plus haute morale. Cette femme qui avait toujours vécu pour son fils, dont le rêve avait été de vieillir auprès de lui, demeurait solitaire, avec une santé chancelante; elle amassait, au prix de menues privations, quelque argent pour le retour de son cher enfant; elle occupait ses longs et tristes oisirs à lui préparer du linge, à faire filer de la

toile pour son futur ménage, et jamais une plainte, jamais un regret ne se laissait deviner sous la mélancolie sereine de ces longues pages bien remplies. Le devoir commandait à Boris de vivre loin d'elle; ainsi, il deviendrait un homme véritablement bon et utile, — c'en était assez pour qu'elle fût tranquille; son cœur généreux et noble ne connaissait point d'autre loi.

Un soir de Noël pourtant, — il y avait alors deux ans que Boris l'avait quittée, — madame Grébof se sentit bien seule. La neige tombée en abondance cette année-là enterrait la maison presque jusqu'à la hauteur des volets; tout, au dehors, était tranquille et froid; la veuve s'approcha de la fenêtre et regarda en soulevant le coin du store. Sa pensée allait bien au delà de la palissade noirâtre, à peine distincte au-dessus de la grande nappe blanche qui recouvrait tout; elle songeait à son fils.

— Près de qui, se disait-elle, passe-t-il sa nuit de Noël? Est-il content? a-t-il à ses côtés un ami ou une amie? Il est d'âge à aimer. Qui sera sa femme? Sera-t-elle belle? Sera-t-elle bonne?

En pensant à sa future bru, madame Grébof laissa tomber le coin du store et poussa un soupir. Un autre soupir lui fit écho; elle se retourna et vit Sonia qui, chaussée de neuf en l'honneur de la

fête, entrait doucement en portant le samovar. La bouilloire de cuivre bien poli reluisait comme un soleil à travers les nuages de vapeur que laissaient échapper les trous du couvercle ; la tasse de madame Grébof, posée sur le petit plateau, faisait vis-à-vis au pot à crème ; les petits pains dorés brillaient dans la corbeille, sur une serviette bien blanche.

— Comme tu as bien arrangé tout cela ! dit madame Grébof avec bonté.

Les yeux de Sonia brillèrent de satisfaction. La mère songea au repas de son fils, et elle soupira encore une fois.

— Oui, n'est-ce pas, maîtresse, dit Sonia, répondant à la pensée secrète de sa bienfaitrice, si le maître était aussi bien servi, là-bas, ce serait une consolation !

Surprise de se voir si bien devinée, madame Grébof regarda la petite fille, et sourit.

— Qui t'a dit que je pensais à mon fils ? dit-elle.

— Oh ! madame, répondit l'enfant, est-ce que nous n'y pensons pas toujours toutes les deux ? A quoi donc penserait-on, mon Dieu, si l'on ne pensait pas au maître !

Madame Grébof se versa une tasse de thé sans rien dire ; ces paroles étaient trop bien sa propre

pensée pour qu'elle eût besoin de répondre. Sonia, debout près d'elle, la servait silencieusement sans attendre ses ordres.

— Puisque tu aimes tant le maître, dit la bonne dame au bout d'un moment, va te chercher une tasse, tu prendras le thé avec moi, et nous parlerons de lui.

Rouge de joie et d'orgueil, Sonia obéit, reçut son thé de la main de madame Grébof, qu'elle baisa délicatement en prenant la tasse, et s'assit sur le coin d'une chaise. Quel honneur! Prendre le thé avec madame! Pour la centième fois, la vieille dame se fit répéter comment Sonia avait été arrachée aux mains brutales de madame Goréline, et plus d'une larme roula sur leurs joues à toutes deux en pensant aux vertus de l'absent adoré.

Le terme fixé pour l'engagement de Boris s'était trouvé dépassé sans que l'un ou l'autre témoignât le désir de rien changer à leur genre de vie. Si vif que fût le désir du jeune homme de retourner dans sa patrie, il avait compris qu'il y aurait folie à précipiter les événements, et qu'il fallait profiter des circonstances extraordinairement favorables où il se trouvait pour se fortifier dans ses études

Trois ans s'étaient écoulés, lorsque leurs travaux atteignirent un terme ; ils revinrent à Pétersbourg,

mais Boris ne devait pas quitter le philologue pour cela ; de nouvelles recherches étaient nécessaires pour comparer les résultats obtenus avec les documents déjà connus, et pour eux, il ne pouvait être question de publier ce travail l'un sans l'autre.

Ils étaient depuis deux jours en Russie lorsque Boris reçut une lettre du prêtre de son village. « Votre mère est très-malade, lui disait le digne homme ; depuis quelques jours elle n'est plus en état de quitter le lit. Si vous le pouvez, venez tout de suite. »

Au reçu de cette nouvelle, Boris se rendit dans le cabinet du savant devenu son ami plus que son maître, — il était sorti ; sans plus s'en inquiéter, Boris laissa la lettre ouverte sur le bureau et alla faire sa malle.

Quelques heures après, le philologue entra dans la chambre du jeune homme.

— Vous partez, lui dit-il, c'est bien. Je suis venu vous dire que vous êtes complétement libre. Si vous voulez revenir près de moi, j'en serai heureux, car votre société m'est devenue chère, et la maison me paraîtra bien triste sans vous. Si vous préférez rester à Moscou et y vivre d'une vie indépendante, je vous y trouverai des relations honorables, et tel emploi qui vous permettra de continuer nos chères

études. Enfin, si vous désirez quelque chose que je ne puisse prévoir ou deviner, dites-le-moi, et tout ce que je pourrai faire pour vous me semblera l'acquittement d'une dette.

Sans répondre, Boris serra la main de cet ami, puis il jeta à la poste un mot pour Armianof, et le soir même il était sur la route de Grébova.

Combien peu ce voyage ressemblait à celui qu'il avait fait trois ans auparavant! Maintenant aussi il était triste et inquiet, mais d'une inquiétude bien différente. Son avenir était fixé, la vie était devant lui, large, droite, honorable; il pouvait tout ce qu'il voudrait, mais il ne pensait guère à Lydie; ce qui l'absorbait, c'était sa mère souffrante, — à cause de sa longue absence, peut-être.

Moscou, puis les stations de poste, les monastères entrevus comme dans un rêve, pendant que les maigres petits chevaux l'emportaient au galop sous une pluie fine et perçante. C'était l'automne, le triste automne de Russie, avec ses boues et ses jours sans soleil; quelques feuilles jaunies aux bouleaux dans les bois, et le sombre manteau de sapins tout le long des routes désertes...

Enfin, la voilà, la maison aimée! le jardin désolé est noyé par les pluies, les dahlias frappés par les premières gelées laissent pendre d'un air morne

leurs feuilles noircies le long des tuteurs d'un vert criard. Quelqu'un l'attend sous le champignon en bois; une oreille attentive a saisi le bruit de ses sonnettes, la silhouette élégante et grêle d'une enfant se dessine au haut du petit tertre :

C'est Sonia qui court aussitôt et, la première, le salue sur le perron d'un : « Bonjour, maître ! » en lui baisant la main avec une expression de bonheur rayonnant.

Elle a oublié que sa vieille amie, sa bienfaitrice est sans force et presque sans souffle dans la chambre assombrie, elle a oublié que le fils va être cruellement frappé dans sa mère...

N'est-il pas revenu, le maître, apportant avec lui le soleil et la joie qu'il avait emportés jadis, ce jour de neige où elle l'a vu disparaître au tournant de la forêt !

— Ma mère? dit Boris aux servantes qui l'entourent.

— Elle vit, monsieur, grâce à Dieu, elle vit ! répond joyeusement la vieille cuisinière en lui ôtant son manteau lourd de pluie.

Elle vit ! Il aurait donc pu arriver trop tard !

Il entre, franchit la première pièce, et, la main sur le bouton de la porte, il s'arrête tremblant. Que

va-t-il voir? Elle encore, la mère aimée, ou une ombre effacée de ce qu'elle fut jadis?

— Entrez, murmure la vieille femme; madame sait que vous êtes arrivé; elle a parlé de vous toute la nuit.

Boris franchit le seuil; ce n'est pas son ombre, c'est bien elle! son bon visage amaigri s'éclaire, ses mains brûlantes se tendent vers lui, et sa voix pleine de larmes joyeuses l'appelle par son nom.

— Boris, mon cher fils, enfin!

Et il tombe à genoux, le visage dans les mains de cette mère qui pleure et qui l'embrasse en tournant ses yeux noyés de reconnaissance vers l'image noircie de la Vierge qui regarde placidement dans le vide, au-dessus de la tête du fils retrouvé.

Les servantes groupées sur le seuil s'essuyaient les yeux en murmurant une dévote action de grâces.

— Mère, dit Boris quand il put parler, pourquoi m'avoir caché que vous étiez malade?

— Je ne te l'ai pas caché, mon cher fils, répondit madame Grébof en passant la main sur les cheveux de son enfant; il paraît que j'étais malade, mais je n'en savais rien moi-même. A présent que tu es revenu, je me porterai bien, tu verras! Aujourd'hui, je vais me lever, et nous dînerons ensemble à cette table comme lorsque tu étais petit garçon, pendant

ta convalescence de scarlatine. Combien de temps restes-tu?

— Tant que vous voudrez, mère chérie!

Elle se leva en effet et parut se rétablir. Boris, devenu homme avec sa belle barbe blonde et sa démarche hardie, était pour elle un sujet perpétuel de joie et d'admiration.

— Tu m'as dit que ton avenir est assuré? lui répétait-elle de temps en temps

A la réponse de Boris, elle joignait les mains d'un air triomphant et regardait son fils de tous ses yeux.

— Viens m'embrasser, disait-elle à la fin de sa longue contemplation.

Et tous les jours elle semblait revenir à la vie.

Dans la vieille maison de bois, il y avait une autre âme aussi joyeuse que la sienne, c'était celle de Sonia.

La petite chercheuse de pipes, mi-sauvage, mi-tsigane, était devenue une fillette sérieuse, à l'air posé, riant peu, ne parlant guère, et faisant une foule de choses avec une dextérité sans égale. Elle n'avait pas embelli, au contraire; ses os s'étaient accentués, elle avait un peu grandi, pas beaucoup, mais toute sa personne semblait tirée en longueur,

de manière à la faire paraître plus grande qu'elle n'était.

Elle n'avait pas l'air d'une femme, et pourtant elle ne paraissait pas jeune; si jamais l'âge ingrat fut bien nommé, ce fut à son occasion; au premier abord, on ne savait pas si elle avait douze ou quarante ans; puis, à la mieux examiner, on découvrait une bouche mignonne, quoique sévère, des dents admirables que son rire découvrait trop rarement, et dans ses yeux gris, ombragés de cils châtains, une expression de tendresse rayonnante, quand ils se fixaient sur la vieille dame ou sur le jeune maître.

Elle était heureuse! Le maître était là, ne parlant point de s'en aller; la vieille Dâcha, consacrée uniquement au service de sa maîtresse, la laissait arranger à sa fantaisie la chambre de Boris, et celui-ci préférait à tout autre le linge qu'elle lui repassait. Comment n'eût-elle pas ressenti la joie la plus complète?

Un soir, madame Grébof, un peu faible, s'était couchée de bonne heure; Boris, après lui avoir fait une lecture, regardait silencieusement Sonia, qui, remplaçant la femme de chambre indisposée, allait et venait doucement, sans faire plus de bruit qu'une ombre. Quand elle eut fini et que la porte se fut

refermée sur elle, madame Grébof dit à son fils :

— Ce n'est pas une petite fille ordinaire que cette Sonia. As-tu ses papiers et tout ce qui la concerne?

— Oui, mère; M. Goréline me les a envoyés, et j'ai mis tout en règle avant de partir pour l'étranger.

— Vois-tu, Boris, durant ton absence, cette petite a été ma seule consolation; tous les jours nous parlions de toi, — elle t'adore, — et je crois bien qu'elle m'a souvent empêché d'être triste en me racontant combien tu avais été bon pour elle. Il faut tâcher qu'elle ne soit pas malheureuse; elle en a eu plus que sa part avant de venir ici.

— Pourquoi serait-elle malheureuse? répondit le jeune homme en souriant; il me semble bien que chez vous elle n'a plus rien à craindre!

— Maintenant, non, mais quand j'aurai été rejoindre ton père, — elle interrompit du geste Boris qui voulait parler, — il faut penser au temps où je n'y serai plus, mon fils; ce temps peut n'être pas éloigné; — cette petite ne pourra pas rester ici. Qu'y ferait-elle? Si tu ne peux pas la garder pour te servir, tâche de la placer dans quelque bonne famille où elle serait bien; si tu te maries... ici, elle regarda son fils d'un air interrogateur, et voyant qu'il ne répondait pas, elle continua plus

tristement, — si tu te mariais, ce qui serait bien la meilleure chose, il faudrait la prendre à ton service; elle aurait très-bien élevé tes enfants...

Boris se taisait toujours.

— Tu n'as pas encore songé à te marier? ajouta timidement la mère.

— Je ne sais pas, répondit-il, nous verrons.

— Quand tu te marieras, Boris, prends une bonne femme, qui ait un cœur généreux et qui t'aime bien; vois-tu, c'est là l'important. Si j'ai été heureuse avec ton défunt père, c'est parce qu'il était le meilleur des hommes; — tu lui ressembles, ajouta-t-elle d'un air pensif. Ah! si tu pouvais être heureux!

— Je tâcherai, maman, dit Boris gaiement.

— N'oublie pas la petite, n'est-ce pas? C'est une hirondelle que le bon Dieu nous a envoyée pour porter bonheur à notre foyer; c'est avec elle que t'est venue la prospérité, Boris; il ne faut pas être ingrat envers la Providence!

Boris sourit en baisant la main caressante qui s'était posée sur son bras.

— Soyez tranquille, mère, je veillerai sur l'hirondelle, répondit-il joyeusement; mais pour bien longtemps encore, c'est vous qui en aurez le soin.

Madame Grébof secoua doucement la tête, et

s'endormit au bout d'un instant, la main toujours posée sur le bras de son fils. Depuis une semaine environ, elle s'endormait ainsi sans motif, à tout instant.

Quelques jours après, en lui faisant une courte lecture dans le livre qu'elle préférait, la *Vie des Saints*, Boris s'aperçut que sa mère s'endormait : il baissa la voix pour ne pas s'interrompre brusquement, puis posa le livre et regarda la chère endormie. Elle avait l'air heureux et calme.

Noël approchait ; un beau soleil couchant luisait sur la neige au dehors ; un rayon rouge qui filtrait à travers le double châssis de la fenêtre faisait briller les images d'or et d'argent dans leur armoire triangulaire ; en passant sur le paisible visage de madame Grébof, il y déposait le rose de la jeunesse.

Boris regarda longuement sa mère et se rappela les jours où elle l'avait porté dans ses bras tout petit, pour le mener prier sur la dalle qui recouvrait son père, puis les années d'étude à Moscou, puis les séparations et les vacances, puis ce dernier départ si précipité, si douloureux et si courageusement consenti...

— Mère, dit-il tout bas, presque en dedans de lui, en s'inclinant sur le bras du fauteuil et en

appuyant ses lèvres sur le châle qui recouvrait les épaules de la malade, vous avez été pour moi l Providence; comment vous aimer jamais assez !

Ce mouvement si léger la réveilla sans doute, et comme si elle eût deviné ce que pensait son fils, elle leva faiblement sa main droite et la posa sur la tête de Boris, qui s'était laissé glisser à ses genoux.

— Tu as été un bon fils, murmura-t-elle sans ouvrir les yeux, tu ne m'as jamais donné que de la joie, et je te remercie.

Sa main glissa doucement et retomba dans l'autre à demi ouverte. Boris les baisa toutes les deux, les recouvrit du châle flottant et se rassit près de sa mère.

Le rayon rouge avait disparu ; le ciel froid, d'un bleu pâle, se remplissait peu à peu d'étoiles aux rayons perçants et durs comme des clous de diamant. Il parut à Boris qu'insensiblement la chambre se refroidissait : la buée envahissait les carreaux ; il se leva, descendit les stores, tira sans bruit les rideaux et s'approcha de la lampe des images pour allumer une bougie. La flamme vacillante jetait une faible clarté sur les meubles et les draperies. . Boris se sentit tout à coup saisi d'une tristesse insurmontable, d'une sorte de vague terreur. Il entr'ouvrit la porte.

— Dâcha, dit-il à voix basse.

Personne ne répondit. Il ferma la porte derrière lui, fit quelques pas et appela plus haut :

— Sonia !

Sonia accourut sur la plante des pieds.

— Apporte une lampe ; la bougie brûle mal, on n'y voit rien.

Il rentra. Sa mère n'avait pas remué ; dans la demi-obscurité, son visage paraissait aussi doux qu'au moment où elle avait parlé. Boris s'arrêta en face d'elle et la regarda attentivement, puis il fit encore un pas et se pencha sur le fauteuil : elle ne bougeait pas. Il toucha ses mains sous le châle. Elles étaient immobiles, mais tièdes et souples. Sans savoir pourquoi, il eut peur.

— Mère, dit-il.

Elle ne répondit pas. Sonia entrait avec la lampe, Boris lui fit signe d'approcher ; la lampe à la main, la petite se plaça derrière le fauteuil. La lumière ne fit pas sourciller madame Grébof. Boris se précipita sur elle.

— Mère, mère, cria-t-il d'une voix étranglée.

Elle était morte.

Il poussa un cri et tomba aux pieds de la défunte.

— Maître, dit Sonia toujours immobile derrière

le fauteuil, c'était une sainte, ne troublez pas son repos ; ce serait un péché.

Boris, saisi, la regarda d'un air effaré. De grosses larmes roulaient des yeux démesurément ouverts de la petite chercheuse de pipes ; son visage portait l'empreinte d'une indicible douleur, mais elle ne tremblait pas. Frappé de ce calme, le jeune homme se leva machinalement.

Sonia posa la lampe sur une table, et, s'approchant de la morte, lui baisa les deux mains l'une après l'autre, non plus avec la ferveur passionnée qu'elle y mettait la veille encore, mais avec une sorte de crainte respectueuse, comme une image des saints ou une relique vénérée. Elle laissa une larme sur la main chérie qui ne devait plus s'ouvrir pour donner, et se tournant vers Boris, frappé de stupeur, qui la regardait sans rien voir :

— Priez donc, maître ! C'est une sainte, vous dis-je, et Dieu écoute ses prières. Demandez-lui qu'elle vous envoie la consolation.

Boris, anéanti, tomba à genoux et fondit en larmes.

XX

Pendant trois jours, suivant l'usage, la défunte fut exposée dans la grande salle, jonchée de branches de sapin, sur une table recouverte de draps blancs.

Des villages les plus éloignés les paysans, hommes et femmes, vinrent contempler une dernière fois le doux visage qui avait si longtemps compati à leurs infortunes, et baiser la main généreuse qui avait soulagé tant de misères.

Pendant trois jours, Boris regarda ces traits auxquels la mort avait donné sa majesté sculpturale : il les regarda longuement, à toute minute, comme pour graver dans sa mémoire le moindre détail de ce visage adoré.

Sonia trouvait toujours moyen de se glisser en même temps que lui près du cercueil, et ses yeux, qui se reportaient sans cesse du fils à la mère, semblaient garder Boris à vue, pour le défendre de quelque tentation mauvaise.

Elle n'avait rien à craindre, cependant : le cœur de Boris, quoique brisé de douleur, était calme ; la

douceur des derniers moments de la morte avait passé en lui presque aussitôt après le sentiment de sa perte. Grâce à ces derniers mois écoulés dans le bonheur le plus paisible, il se sentait en paix avec elle et lui-même.

Aussi, le matin du quatrième jour, l'humble assemblée venue de tout le pays pour dire adieu à la défunte fut-elle frappée de l'air calme avec lequel Boris saisit une des poignées du cercueil.

Les paysans réclamèrent la faveur de porter leur bienfaitrice, ne fût-ce qu'un moment, et la foule mêlée de petits propriétaires, d'humbles fonctionnaires publics, se groupa derrière le cercueil encore découvert.

Un beau soleil d'hiver brillait sur la neige bien foulée et couverte d'une épaisse litière de branches odorantes de sapin ; on franchit la grande porte rustique, puis on dépassa le jardin ; Boris jeta un regard sur le champignon de bois, où il ne la verrait plus attendre, — puis on longea l'étang, l'église apparut toute grise sur la neige, avec sa modeste croix de cuivre doré brillant au-dessus de la coupole verte.

Le prêtre, revêtu des ornements de deuil, les attendait sous le parvis, et de grosses larmes roulaient sur la croix qu'il tenait à la main ; lui non

plus n'était plus jeune, et pendant vingt-cinq ans sa vieille amie avait pleuré avec lui sur ses enfants, tous partis avant lui, les uns après les autres...

Le cortége entra dans l'église ; une heure ou deux de chants et de prières, puis la dalle qui recouvrait le père de Boris retomba sur sa mère, enterrée à cette même place où elle avait tant prié.

L'interminable repas des funérailles fut silencieux ; on respectait la douleur concentrée de ce jeune homme muet qui faisait avec tant de dignité les honneurs de sa maison désolée.

Les paysans rassemblés dans la grange ne se grisèrent point, et peu d'heures après, Boris se trouva seul dans le domaine dont il se trouvait seul propriétaire.

Elle lui semblait désormais bien vaste, cette maison si petite !

Après quelques jours consacrés à mettre ses affaires en ordre, il fit venir tous ceux qui de près ou de loin avaient servi sa mère, les récompensa suivant leur mérite ou leur ancienneté, et leur annonça son intention de partir bientôt.

— Vous retournez à l'étranger, maître ? demanda la vieille Dâcha, devenue tout à fait aveugle depuis la mort de sa maîtresse, à force de pleurer.

— Non ; en attendant, je reste à Moscou.

Après un silence, la vieille femme reprit :

— Il vous faut quelqu'un pour vous servir, — j'avais pensé que ce serait mon fils, — mais il a mal tourné, c'est un vaurien, et je ne vous conseille pas de l'emmener : prenez Sonia.

La petite fille, qui écoutait sans mot dire, pâlit et ferma les yeux comme pour concentrer ses forces, puis elle jeta à Dâcha un regard de reconnaissance à fondre un bloc de glace, — mais il fut perdu pour l'aveugle.

— Prenez Sonia, continua celle-ci pendant que Boris réfléchissait ; il vous faut quelqu'un de sûr, et la petite sait bien travailler à présent ; elle peut faire l'ouvrage d'une bonne blanchisseuse. Ici, que ferait-elle ?

Sonia ne disait rien ; ses doigts nerveux roulaient et déroulaient le coin de son tablier, et elle tremblait de la tête aux pieds.

— Qu'en pensez-vous ? dit le jeune homme en se tournant vers les autres femmes.

— Emmenez Sonia, répondirent-elles ensemble comme le chœur antique ; elle est jeune ; nous sommes vieilles, nous, et pourtant le fils de votre mère doit être servi par quelqu'un de la maison.

Un faible sourire joua sur les lèvres du jeune

homme comme il se tournait vers l'orpheline toujours immobile.

— Veux-tu? lui dit-il.

Elle fit un pas, et, avant qu'il eût pu l'en empêcher, elle se prosterna trois fois devant lui, touchant la terre du front, puis elle se tint toute droite, et, sans le regarder, répondit d'une voix ferme :

— Je le veux.

— Eh bien, prépare-toi, nous partirons mardi.

Elle sortit de la chambre sans rien dire, mais sa démarche avait des ailes.

Le jour du départ venu, les paysans se réunirent encore une fois pour saluer le maître; il leur dit quelques bonnes paroles, prit congé des braves serviteurs, puis s'assit dans le traîneau. Sonia s'y glissa à côté de lui, légère comme une petite mouche. Tout le monde pleurait : ce fils leur rappelait la chère défunte, il semblait emporter avec lui ce qui jusque-là était resté d'elle dans la vieille maison... Et lui, que ne laissait-il pas derrière lui!

Il dépassa les maisons du village, puis la grande porte, et se retourna pour regarder, comme autrefois; le ciel était clair, on voyait sur la grande route les paysans dispersés rentrer dans leurs chaumières. Le traîneau glissait sans secousse sur la

neige; ils arrivèrent au détour où, trois ans auparavant, Sonia avait attendu son maître. Elle lui posa doucement la main sur le bras.

— Maître, dit-elle, vous souvenez-vous? Vous m'aviez promis de m'emmener.

— Eh bien, tu vois, je t'emmène, fit Boris. N'es tu pas contente?

— Oh! si!

Son petit cœur débordait de tendresse recon naissante.

— Vous rappelez-vous comment vous m'avez emmenée de chez la générale Goréline? Cela ne ressemblait pas à aujourd'hui.

Boris baissa la tête et s'enfonça dans ces souvenirs; ce nom venait de le transporter dans un cercle d'idées d'où il était sorti depuis bien longtemps; — qu'était devenue Lydie? l'attendait-elle, ou l'avait-elle oublié? Allait-il se trouver tout à fait seul au monde?

— Maître, vous êtes très-bon! dit à ses côtés la petite voix de Sonia, tout encapuchonnée dans les fourrures que lui avait données la vieille Dâcha. Le bon Dieu vous en récompensera.

Et le traîneau continua à voler sur la neige étincelante.

Arrivé à Moscou, Boris commença par s'installer

dans un petit appartement meublé, où Sonia prit aussitôt les rênes du ménage d'une main vigoureuse. Son maître voulait se faire apporter ses repas du restaurant voisin; elle s'y opposa énergiquement. Si peu gourmand qu'il fût, Boris redoutait la cuisine qu'elle allait lui faire, et il fut agréablement surpris de voir que Sonia était au moins aussi habile que la cuisinière de Grébova.

Au bout de huit jours, à son grand étonnement, le jeune homme avait un chez-lui, non plus une banale chambre d'hôtel ou de garni, mais un chez-lui hospitalier, où les objets qu'il aimait se trouvaient à portée des yeux ou de la main, où ses chemises avaient des boutons et ses chaussettes des reprises, où la lampe l'attendait tout allumée, et où son thé se trouvait versé devant lui, sans qu'il eût eu la peine de s'en occuper.

On s'accoutume bien vite à être mieux; aussi Boris était-il décidé à payer un peu plus cher son nouveau bien-être, quand il s'aperçut qu'il n'avait jamais moins dépensé.

— De quoi vis-tu? demanda-t-il un jour à Sonia : je n'entends jamais parler de ce que tu achètes pour toi.

— Oh! j'ai bien assez de tout, maître, soyez tranquille, je n'ai pas faim, répondit-elle en

montrant ses dents blanches dans un bon rire.

— Nous n'avons pas réglé tes appointements, dit le jeune homme d'un air distrait.

Sonia éclata de rire, ce qui fit sortir Boris de sa préoccupation ; jadis elle ne riait jamais, c'était la première fois qu'il entendait le son argentin de ce rire d'enfant : il lui fit écho.

— Qu'est-ce qui te prend? lui dit-il en voyant qu'elle était devenue toute rouge.

— Mes appointements? reprit-elle en recommençant à rire, vous voulez me donner des appointements? Ah! Boris Ivanovitch, quelle drôle d'idée!

— Mais ce n'est que juste, il te faut de l'argent, tu as des dépenses à faire!

— Je suis riche, fit-elle d'un air triomphant : j'ai tout l'argent que le général Goréline m'a donné, vous savez, quand vous m'avez emmenée.

— Comment! depuis ce temps, tu ne l'as dépensé?

— A quoi l'aurais-je employé? Votre défunte mère me donnait tout ce qu'il me fallait.

Boris retomba dans ses réflexions, et Sonia, le voyant soucieux, continua son service sur la pointe du pied.

Le jeune homme était en effet très-préoccupé. Dès son arrivée, il s'était informé des Goréline à

leur ancien logement; ils avaient déménagé depuis bien longtemps, et l'on ne savait plus leur demeure.

L'almanach des adresses lui avait alors donné une indication dont il avait profité; mais ici, nouvel embarras; ses enquêtes près du portier et du suisse lui avaient appris que tous les domestiques étaient changés.

Il avait attendu Lydie à sa porte pendant quinze jours sans que le hasard l'eût favorisé une seule fois. Sa position, très-bonne en elle-même, ne lui permettait pas de se présenter comme candidat officiel avant qu'il se fût assuré que Lydie n'avait pas cessé de l'aimer. Elle n'était pas mariée, et elle était toujours fort belle, on le lui avait dit : c'était quelque chose, mais se souvenait-elle encore de lui?

Suivant sa promesse, son ami le philologue l'avait adressé à plusieurs savants de Moscou; le jeune homme avait reçu aussitôt des propositions très-acceptables de la part de journaux et de revues scientifiques; on lui promettait une place lucrative à la bibliothèque; ces avantages, qui constituaient pour lui une position inespérée, suffiraient-ils, dans le cas où Lydie l'aurait attendu, à forcer les résistances de l'ambitieuse madame Goréline?

Mais si Lydie l'aimait, qu'importait tout le reste!

Et le cœur de Boris recommençait à battre comme autrefois. Les émotions de l'amour, étouffées, ensevelies depuis si longtemps, renaissaient, vivaces; il avait donné trois ans de sa vie au travail; maintenant, il avait besoin d'aimer; — n'avait-il pas vingt-cinq ans?

C'était donc Lydie qu'il cherchait à voir, mais la chose n'était pas facile; il apprit enfin qu'elle se rendait régulièrement aux samedis d'une famille riche et intelligente, qui appartenait à la science aussi bien qu'au monde.

Il chercha à faire connaissance avec la maîtresse de la maison, et n'y réussit pas tout de suite; son deuil l'empêchait de se présenter dans les maisons où la danse était à l'ordre du jour; enfin, vers le carême, Boris entra en relation avec le chef de la maison, le professeur B., qui ne tarda pas à l'inviter à ses soirées.

Le samedi qui suivit, Sonia fut tout étonnée du soin que son maître mit à sa toilette; elle ne l'avait jamais vu si méticuleux. Sans rien dire, elle fit à part soi ses petites réflexions, qui ne l'égayèrent pas beaucoup, paraît-il, car elle garda un silence absolu pendant les préparatifs de Boris, qui ne s'en aperçut pas le moins du monde.

Lorsqu'elle lui eut présenté sa pelisse et son cha-

peau et qu'elle eut refermé la porte sur lui, elle resta un instant pensive dans l'antichambre; elle regardait cette porte comme pour lui demander la solution d'un problème. Le froid la saisissant, elle frissonna, passa le revers de sa main sur ses yeux brûlants et revint dans la chambre de Boris.

Tout y était encore en désordre. Lentement et sans bruit elle rangea les objets les uns après les autres, plia les vêtements du lendemain et les posa sur une chaise, puis, tirant d'une vieille malle qu'elle s'était appropriée un cahier de gros papier gris et un alphabet déchiré, elle se mit à copier assidûment les lettres d'imprimerie, non sans se mettre de l'encre jusqu'au poignet.

Le travail était ardu; de temps en temps elle poussait un gros soupir et regardait une feuille couverte de l'écriture coulante et rapide de Boris; les deux choses ne se ressemblaient guère; — mais pourquoi? Soupirant encore, elle reprenait sa tâche, et peu à peu la page se remplissait de lettres difformes...

Le coucou faisait entendre son tic-tac régulier, la lampe baissée à demi laissait flotter une clarté adoucie, la chambre était chaude et bien close, peu à peu les mouvements de Sonia devinrent plus

somnolents, la plume lui échappa, elle inclina la tête et s'endormit sur son cahier.

XXI

En entrant dans le salon du professeur B..., Grébof s'assura d'un coup d'œil rapide que Lydie ne s'y trouvait pas.

Il était venu de bonne heure, du reste, comme il convient pour une première fois, afin de pouvoir causer quelques instants avec la maîtresse de la maison. Peu à peu, visiteurs et visiteuses se multiplièrent; neuf heures étaient sonnées, on servait le thé; Boris désespérait du succès de sa tentative, lorsqu'un mouvement se fit dans le groupe le plus rapproché de la porte; on s'écarta, et Lydie parut.

Elle avait grandi d'un pouce au moins; une robe de soie, d'un gris très-pâle, presque blanc, moulait son buste admirable : de légers rubans cerise flottaient çà et là à ses manches, à son cou, dans ses cheveux lourds et magnifiques. Son front de reine se redressait fièrement sous les tresses qui la couronnaient.

Elle entra froide et sereine, sûre de sa beauté, dédaigneuse des hommages, passa devant Boris sans le voir et s'arrêta devant la maîtresse du logis avec un aimable sourire qui laissa voir des dents légèrement défraîchies. Sa robe argentée faisait sur le tapis, derrière elle, une traînée semblable à celle de la lune dans l'eau, et, quand elle s'assit, un remous gracieux de soie accompagna son mouvement : elle était faite pour le velours et les dentelles.

Son père, plus petit et plus maigre que jamais, la suivait et faillit se prendre les pieds dans le flot, ce qui lui attira un regard irrité de sa fille.

— Qu'elle est belle! pensait Boris, qui ne vivait plus que par ses yeux : elle est plus belle que jamais; mais quelle indifférence hautaine!

Les jeunes gens s'approchèrent de Lydie, qui accordait à celui-ci un salut, à cet autre un sourire, à quelques-uns un regard dédaigneux accompagné d'un imperceptible signe de tête.

Hautaine et indifférente, en effet, eût pensé un spectateur désintéressé. Boris se dit : — Si cette indifférence venait de ce qu'elle ne vit pas de cette vie mondaine? si c'était parce qu'elle m'aime?

Ses ivresses, ses folles espérances, ses accès de désespoir, la joie de l'aveu près de la source, les

tortures de l'adieu, toutes les bonnes heures de son amour enfin, se dressèrent brusquement devant lui : il revit Lydie assise sur le gazon, lui parlant avec confiance, répondant à l'expansion de sa tendresse par un sourire, combien différent de celui qui effleurait maintenant ses lèvres!

— Elle ne peut pas être pour les autres ce qu'elle a été pour moi, se dit-il; je suis ingrat.

En ce moment, un nouvel adorateur vint s'asseoir près de Lydie; c'était un général approchant de la cinquantaine, une brochette de décorations sur la poitrine, peu de cheveux, un air aimable et vainqueur, — célibataire, on le voyait dès le premier coup d'œil.

A son approche, la physionomie de la jeune fille s'éclaira; elle rangea un peu les plis de sa robe pour lui faire place, et mit en souriant sa main dans celle qu'il lui tendait. Ils causaient, et, tout en feignant de prendre le plus vif intérêt à une discussion littéraire, Boris ne les quittait pas des yeux. Il ne pouvait rien entendre de leurs discours, mais leurs visages parlaient clairement. Le général était galant; Lydie était coquette; les pointes acérées de ses réponses provocantes chatouillaient le célibataire au plus vif de son amour-propre.

— C'est ainsi qu'on pêche les maris à la ligne;

mais cela ne réussit pas toujours, dit une dame âgée derrière Boris, qui se retourna brusquement.

Était-ce à Lydie qu'elle avait fait allusion, ou bien le hasard de la conversation avait-il seul amené cette phrase sur les lèvres de la causeuse? Elle parlait déjà d'autre chose, et Boris en fut pour sa peine.

Après une demi-heure environ de cette conversation familière, qui ressemblait beaucoup à un tête-à-tête, grâce à l'isolement qui s'était fait autour d'eux, Lydie se leva doucement, et adressant au vieux galant un sourire à demi railleur, véritable flèche du Parthe, elle dit quelques mots à deux ou trois jeunes filles, puis passa lentement dans la pièce voisine. Après avoir réfléchi un instant, le général l'y suivit d'un pas résolu.

La physionomie de Boris ne devait pas indiquer une joie extrême, car la maîtresse de la maison s'approcha de lui pour lui tenir compagnie.

— Vous avez remarqué la belle personne qui est entrée la dernière, dit-elle après quelques instants de conversation; c'est la beauté de Moscou. La dernière fois que nous avons eu un grand bal, le général gouverneur a dansé deux fois avec elle.

Elle est fort belle, en effet, répondit Boris de son mieux.

— Voulez-vous que je vous présente? fit la dame avec empressement.

— J'en serai charmé.

Il la suivit dans le salon voisin, où Lydie avait pris possession d'un petit canapé à deux places, protégé par un grillage couvert de lierre. Elle était seule en ce moment et feuilletait un album; le général, mordant sa moustache d'un air triomphant, se tenait à quelque distance; on voyait à sa tenue qu'il venait de remporter une victoire. Madame B.. s'approcha de la jeune fille. Boris était resté un pas en arrière.

— Ma chère Lydie, je vous présente un jeune savant, dit l'hôtesse, M. Grébof, nouvellement arrivé de l'étranger...

On l'appelait.

— Pardon, dit-elle; et elle les laissa ensemble.

Lydie, frappée de stupeur, avait levé les yeux.

Qu'elle l'avait bien oublié! si bien, qu'elle avait peut-être fini par penser qu'il ne reviendrait pas! Et il était là, devant elle, son chapeau à la main, irréprochablement mis, incliné comme le plus élégant gentleman de Moscou, — mais les yeux pleins de choses indicibles, et le teint d'une pâleur livide.

La jeune fille reprit bien vite son sang-froid,

jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, s'assura qu'on ne faisait pas attention à eux, et lui dit : Asseyez-vous là.

Boris s'assit; les jambes lui manquaient.

— Lydie! murmura-t-il, après trois années!.. Et j'ai perdu ma mère. Oh! Lydie!...

— Faites attention, dit-elle, on nous regarde.

Boris fit un violent effort, prit un air plus dégagé, et, sans la regarder, lui dit :

— Vous souvenez-vous de moi?

— Certainement! répondit-elle.

Malgré sa présence d'esprit, elle sentait l'émotion la gagner : l'ombre de sa jeunesse venait peut-être aussi de passer devant elle.

— Lydie, voilà trois mois que je cherche à vous voir.

— Vous habitez Moscou?

— Oui.

— Où demeurez-vous?

Boris stupéfait la regarda. Elle attendait sa réponse avec une impatience visible. Il nomma la rue et le numéro.

— Bien, fit-elle. Que me disiez-vous?

— Je disais que... que depuis trois ans je n'ai cessé de penser à vous, que j'ai perdu ma mère, que je suis seul au monde, — et que, si je ne suis pas

devenu riche, au moins j'ai un avenir sérieux devant moi. Lydie, regardez-moi !

Elle tourna la tête vers lui, et un regard plein de souvenirs jaillit de ses yeux malgré elle. Elle baissa les paupières; son visage était couvert de rougeur.

— Nous en reparlerons, dit-elle; voyez, on nous observe.

— Quand?

— Bientôt.

— Lydie, je ne peux plus attendre.

On s'approchait d'eux, et le général vainqueur jetait déjà des regards farouches sur le jeune homme.

— Qui vous sert? demanda-t-elle rapidement, à voix basse.

— Sonia, vous savez, la petite que j'ai emmenée.

On était tout près d'eux.

— Attendez-moi chez vous demain à onze heures, dit-elle tout bas, mais très-nettement. La patience est une grande vertu! ajouta-t-elle à haute voix.

Ils n'étaient plus seuls. Boris éperdu la quitta presque aussitôt; il était loin de posséder ce talent de dissimulation, et la parole lui manquait complétement. Il se sentait presque effrayé de l'empire

de Lydie sur elle-même, en même temps que le mot « demain » lui tintait aux oreilles et lui donnait le vertige.

La soirée n'était pas assez avancée pour qu'il pût se retirer sans affectation ; il s'approcha d'un groupe d'hommes âgés où le maître du logis soutenait une discussion très-animée : la voix de l'interlocuteur principal était souvent étouffée par les exclamations des autres assistants.

— Touché! hein? dit tout à coup la voix avec un retentissant éclat de rire.

Cet accent évoqua soudain devant Boris toutes les pipes du général Goréline appuyées par rang de taille le long du mur de la terrasse, ces pipes soigneusement rassemblées tous les matins par Sonia, et qui, tous les soirs, pendant les longues dissertations de l'inflammable artilleur, se dispersaient dans le monde, à l'instar des tribus d'Israël.

— Monsieur Grébof! s'écria Goréline en apercevant le jeune homme à deux pas devant lui ; et il tourna brusquement le dos aux protestations de celui qu'il avait déclaré « touché ».

— Voilà un plaisir que je n'attendais pas! Comment allez-vous? Et Sonia, qu'est-elle devenue?

La grosse main rougeaude du général avait saisi celle de Boris. Celui-ci répondit de son mieux aux

questions que le brave homme faisait pleuvoir sur lui; puis il questionna à son tour.

— Ma femme est malade depuis plus de six mois, répondit Goréline d'un air radieux; et c'est moi qui mène ma fille dans le monde, hé! hé!

— Madame Goréline ne peut-elle pas sortir du tout? demanda Boris, qui avait son petit intérêt dans la question.

— Mais non! fit joyeusement le général; elle a un rhumatisme dans le genou, elle ne peut pas quitter la chambre: c'est moi qui reçois les visites et qui les rends, à présent.

Il se frottait discrètement les mains, en signe de joie, lorsqu'il se rappela ses devoirs, et ajouta d'un air affligé, en hochant douloureusement la tête :

— C'est bien triste, Boris Ivanovitch, bien triste!

— Bien triste, en effet, répondit Boris en s'efforçant d'avoir l'air sérieux, — surtout pour madame Goréline.

— Oh! oui, surtout pour elle, répondit inconsciemment le mari. Et vous dites que Sonia va bien?

— Mais oui. Elle a soigné ma mère durant ses dernières années, et depuis... depuis elle de-

meure avec moi, et je suis très-content de ses services.

— Vous habitez Moscou?

— Oui.

— Pour toujours?

— Je n'en sais rien.

— J'irai voir Sonia un de ces jours; je l'aimais bien, c'était une bonne enfant. Vous permettez!

— Je serai très-heureux de vous voir chez moi, général, répondit Boris en s'inclinant.

Goréline prit l'adresse du jeune homme.

— Vous comprenez bien que je ne sais pas au juste quand je pourrai vous rendre visite, dit-il ensuite : je suis très-occupé, maintenant; tout le soin de la maison repose sur moi, et c'est une grande responsabilité, monsieur, bien grande, ajouta-t-il avec un soupir; tout est si cher, maintenant!... Mais vous ne partez pas avant le printemps?

— Non, bien certainement.

— Eh bien, nous nous verrons d'ici là, peut-être bientôt. Vous savez que je vous aime beaucoup, moi; je n'ai pas le caractère de ma femme. Vous avez une belle position, à présent?

Après un quart d'heure de conversation, Boris se retira.

En revenant chez lui, il sentait mille choses tourbillonner dans son esprit : la visite promise de Goréline ne laissait pas que de l'inquiéter un peu.

— S'il allait venir demain! pensait-il : j'aurais dû lui dire que je serais absent toute la journée. Bah! il ne sera pas si pressé de voir un pauvre diable comme moi!

L'image de la fille effaça bientôt celle du père. Lydie était admirablement belle, mais sa physionomie avait perdu la douceur arrondie de la seizième année : sa voix avait pris un timbre dur et métallique; et ce qu'elle avait dit, était-ce bien ce que Boris attendait? N'avait-il pas espéré un autre accueil? Son cœur, à lui, débordait d'émotion en la revoyant à ses côtés, comme autrefois sur l'herbe, auprès de la source, — et elle...

Mais il n'était qu'un sauvage habitué à la société de ses livres et de ses manuscrits, tandis que Lydie était une femme du monde, et, comme telle, obligée à la prudence par habitude et à la contrainte par devoir.

Mais ce gros général aux airs fanfarons? Elle était coquette? Hélas! elle l'avait toujours été.

Boris se sentait pris d'une insurmontable tristesse.

— Demain, je saurai tout, se disait-il; mais il n'éprouvait pas la joie qu'il avait rêvée après trois ans et demi de séparation; ce mot « demain » lui semblait plutôt un glas de funérailles qu'un appel de fête pour son cœur. En arrivant devant sa porte, il tira sa montre et regarda l'heure.

— Minuit et demi. Dans douze heures, tout sera décidé, se dit-il : d'ici là, je ne veux plus y penser.

Il monta doucement l'escalier de service, et ouvrit la porte de la cuisine avec une clef qu'il avait toujours sur lui pour ne point troubler le sommeil de Sonia quand il rentrait tard. La lampe brûlait devant l'image dans le coin. Il ouvrit la porte de sa chambre : la petite dormait si profondément qu'elle ne bougea pas.

Sa tête reposait de côté sur ses deux bras repliés au bord de son cahier ouvert. La lumière adoucie de la lampe frisait le contour un peu maigre de sa joue enfantine; un souffle égal et insensible entr'ouvrait ses lèvres; elle avait l'air sévère et triste, même en dormant; elle rêvait peut-être encore que les lettres rétives refusaient de se former sous ses doigts malhabiles.

Curieux de voir ce qui lui avait procuré ce profond sommeil, Boris s'approcha sans bruit et se

pencha sur elle : aussitôt Sonia fut sur pied, avec un tremblement d'oiseau surpris au nid.

— Excusez-moi, Boris Ivanovitch, balbutia-t-elle en se frottant les yeux du revers de la main ; je ne vous avais pas entendu rentrer.

Le jeune homme avait saisi le cahier et l'alphabet, et les tournait de tous côtés avec étonnement

— Comment ! tu apprends seule à lire et à écrire ? lui dit-il d'un ton d'incrédulité.

— Je n'apprends pas, maître, j'essayais seulement, répondit Sonia d'un air effrayé ; mais si vous me le défendez, je ne le ferai plus.

— Si je te le défends ? me prends-tu pour un imbécile ? répondit Boris, moitié riant, moitié fâché. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais envie d'apprendre ? Je t'aurais montré. Tu as pris toutes les peines du monde pour faire de bien drôles de griffonnages !

Il examinait le cahier en souriant. La petite vit bien qu'il ne se moquait pas d'elle, malgré son air railleur, et reprit confiance.

— Est-ce que vous me montrerez, maître ? dit-elle d'une voix câline, si douce et si féminine que Boris en fut surpris.

— Certainement ! Mais va donc te coucher ; il y a deux ou trois heures que tu devrais être au lit.

— Oh! j'ai bien dormi, répondit-elle en riant de bon cœur.

La gaieté lui était revenue tout d'un coup.

— Je n'ai pas dormi, moi, fit gravement Boris : va-t'en bien vite.

— Vous n'avez besoin de rien?

— Non, merci. Bonsoir.

— Bonsoir, maître.

Sonia s'en allait tout heureuse; elle était à mi-chemin de la porte quand une explosion de joie reconnaissante la ramena d'un bond vers son maître qui venait de déposer sa pelisse sur une chaise. Elle plongea son visage dans la lourde fourrure, qu'elle couvrit de baisers, en riant.

— Quel bon maître vous êtes, Boris Ivanovitch! Que Dieu vous protége!

Puis, saisissant à bras-le-corps la pelisse beaucoup plus longue que toute sa frêle personne, elle disparut sans faire de bruit.

Boris riait, d'un bon rire attendri, que cette fillette amenait parfois sur ses lèvres.

Depuis qu'il avait perdu sa mère, il s'était attaché de plus en plus à l'orpheline; il retrouvait en elle quelque chose de la chère absente; Sonia avait pris de sa bienfaitrice certains gestes, et même certains sons de voix qui rappelaient vivement ma-

dame Grébof au cœur de son fils. Du moins était-ce la raison qu'il se donnait à lui-même de l'affection profonde qu'il éprouvait pour l'enfant.

— Elle apprendra tout ce qu'elle voudra savoir, se dit-il pendant qu'elle s'en allait : j'aurais dû y penser plus tôt, mais je réparerai ma négligence.

Il s'assit devant son bureau à la place que Sonia venait de quitter ; l'image de Lydie dans sa robe argentine, avec ses rubans de feu, son visage hautain et ses yeux railleurs, lui apparut un instant.

— Je me suis promis de n'y plus penser, se dit-il, et je tiendrai ma parole

Attirant à lui ses papiers, il reprit son travail interrompu le matin et ne le quitta que les yeux gros de sommeil, au moment où les cloches sonnaient matines.

XXII

Le lendemain, à son réveil, Grébof se décida, pour entretenir Lydie sans témoins, à envoyer Sonia faire une commission lointaine.

Dix heures venaient à peine de sonner, il achevait de prendre le thé et se préparait à mettre son

projet à exécution, quand un vigoureux coup de sonnette le fit bondir en sursaut. Avant qu'il eût le temps de réfléchir, Sonia, accourue dans l'antichambre, avait ouvert une porte, et une voix masculine faisait retentir de bruyants éclats tout le petit logement.

— Goréline ! se dit Boris consterné. Qui s'en serait douté? Comment faire à présent pour m'en débarrasser?

Au même instant, le général fit irruption dans la chambre, suivi de Sonia radieuse, qui lui marchait littéralement sur les talons.

— Eh ! eh ! jeune homme, s'écria-t-il en secouant la main de Boris, vous ne m'attendiez pas sitôt ?

— En effet, balbutia Boris, je ne supposais pas...

— C'est que, voyez-vous, je suis sorti pour aller à la messe, et ensuite au marché. Nous avons du monde à dîner, le général Troubine, un adorateur de ma fille...

Ici Goréline prit un air important, qui tomba aussitôt pour faire place à une expression piteuse, pendant qu'il ajoutait :

— C'est une chose sérieuse que d'aller au marché, Boris Ivanovitch ! Les marchands ne sont pas raisonnables, et ma femme..

Il s'arrêta un instant et sembla supputer ce que

lui coûterait le dîner : le calcul lui rendit sa bonne humeur, car il reprit d'un air joyeux :

— Alors, au lieu d'aller à l'église, je me suis dit : Allons voir Boris Ivanovitch et la petite chercheuse de pipes. Es-tu contente, Sonia, de revoir ton vieux général ?

Et il posa affectueusement sa main sur la tête de Sonia levée vers lui, comme jadis sur la terrasse. Ce geste réveilla mille souvenirs dans le cœur inquiet de Boris. Lydie n'allait-elle pas venir, comme alors, derrière eux, avec sa robe lilas ?

— Vous n'avez qu'un moment à nous donner, général ? dit-il, prêt à sortir lui-même s'il le fallait pour chasser le fâcheux.

— Une minute seulement ; mais j'ai bien le temps de prendre un verre de thé si vous me l'offrez, répondit le digne homme en s'asseyant commodément dans le fauteuil que Boris venait de quitter.

— Certainement, répondit celui-ci. J'ai une course à faire, mais je ne suis pas pressé.

— Oh ! ne vous gênez pas pour moi ! répondit sur-le-champ Goréline avec le plus aimable empressement : sortez si vous avez affaire, et Sonia me tiendra compagnie.

Ceci était encore bien moins du goût de Boris,

qui se hâta d'offrir du thé aussi froid que possible à son visiteur incommode.

Le coucou sonna dix heures et demie. Boris, magnétisé, regardait marcher les aiguilles de sa montre ouverte sur la table; le général lui faisait, ainsi qu'à Sonia restée debout, mille questions auxquelles il répondait de son mieux, bien décidé, à onze heures moins un quart, à prendre sa pelisse et à aller atttendre Lydie devant sa porte, pour l'empêcher d'entrer.

Goréline, ayant enfin dégusté son thé, se rappela que le marché était loin et qu'il avait encore plusieurs choses à faire; il se leva, Boris l'accompagna dans l'antichambre; son sang bouillait dans ses veines pendant que le brave homme mettait lentement sa pelisse et ses galoches. Enfin, au moment où il posait la main sur le bouton de la porte, une idée vint au général.

— Voulez-vous me prêter Sonia? dit-il : elle apportera mes provisions jusque chez nous; personne ne la connaît, et si elle porte le paquet, ce sera plus convenable que si c'est moi.

— Très-volontiers, fit Boris avec empressement. Sonia, mets vite ton paletot, vite, vite, entends-tu? Ne fais pas attendre M. le général.

Le coucou sonnait onze heures au moment où la

petite, bien emmitouflée, réapparut dans l'antichambre.

— Au revoir, général, dit le jeune homme tout fiévreux d'angoisse. Revenez bientôt nous voir; vous m'excuserez si je ne vous rends pas votre visite.

— Oui, oui, répondit le général en riant, du bas de l'escalier; soyez tranquille, je reviendrai.

On n'entendait plus rien. Boris ferma une seule des deux portes de l'antichambre pour distinguer le moindre bruit, et revint dans la petite pièce qui lui servait de salon et qui précédait la chambre à coucher.

Les terreurs de l'heure qui venait de s'écouler avaient fort ébranlé ses nerfs, l'attente de celle qui allait venir n'était pas faite pour les raffermir. Il sentait sa mémoire et sa présence d'esprit s'en aller à la dérive. Faisant un violent effort, il réveilla ses facultés engourdies et se força à tenir l'oreille aux aguets.

Onze heures et demie sonnèrent; le son aigre du timbre résonna longtemps dans la solitude de l'appartement. Boris écoutait de toutes ses forces : il se figurait pouvoir distinguer le frôlement de la robe de Lydie à travers la porte matelassée de l'escalier; aucun bruit ne se faisait entendre : la neige

à demi fondue amortissait le roulement des voitures, les traîneaux glissaient en silence sous les fenêtres bien calfeutrées. Ce calme faisait mal à Boris, à demi halluciné ; un moment, il eut l'idée qu'il était mort et qu'on avait oublié de l'enterrer. Il fit un mouvement, le charme se rompit.

La sonnette tirée par une main fiévreuse retentit longuement dans l'antichambre. Il se précipita pour ouvrir ; une forme empaquetée dans un vêtement de soie noire, un triple voile sur le visage, passa rapidement devant lui, et ne s'arrêta que dans le salon. Boris ferma la porte, et, haletant, pâle d'émotion, s'arrêta devant elle.

— C'est moi, dit Lydie en écartant son voile.

La clarté du jour lui était moins favorable que les bougies : la lumière blafarde et jaunâtre de cette matinée de dégel dévoilait sur son visage des plis légers destinés à s'accuser : les dents n'étaient plus fraîches, les yeux avaient un éclat dur, dans leurs orbites légèrement rougis ; les joues avaient cette teinte rose fanée particulière aux femmes qui vont beaucoup au bal et se couchent trop tard. La veille, Lydie avait semblé à Boris une belle créature de vingt ou vingt-deux ans ; ce jour-là, elle lui parut une demoiselle de vingt-cinq ans, un peu fatiguée.

Trois ans et demi seulement s'étaient écoulés

depuis le jour où, près de la source, elle avait dit à Boris : Je t'aime. Qu'était devenue la fleur de ses dix-huit ans?

— C'est moi, répéta-t-elle, et elle s'assit dans un fauteuil.

Si elle avait souri, fait un geste, dit un mot, Boris fût tombé à genoux; les années d'absence et d'oubli auraient été anéanties par un tendre regard; le cœur de l'amant eût battu comme jadis; car, elle avait beau faire, elle avait été son premier, son unique amour; mais le regard était indifférent, le sein ne s'agitait que de frayeur, les lèvres n'avaient pas le pli qui attire le baiser.

— Je vous remercie d'être venue, dit Boris, redevenu subitement calme.

Son amour agonisait en lui.

— Elle ne m'a jamais aimé, se dit-il : que peut-elle me vouloir?

Et cette même question sous une autre forme s'échappa de ses lèvres presque malgré lui :

— Vous aviez quelque chose à me dire?

Lydie était un peu embarrassée. Le sang-froid du jeune homme la déroutait : après les paroles de la veille, elle s'était attendue à un autre accueil; peut-être même avait-elle préparé une scène d'attendrissement; et voilà qu'il était devant elle,

calme et sérieux comme un juge, attendant ses paroles. Elle aussi se dit à part soi :

— Je savais bien qu'il n'avait pas de cœur, et, ce beau jugement une fois porté, elle ne prit plus la peine de se contraindre.

Tirant de son doigt l'anneau que Boris lui avait donné dans la gare le jour de son départ, et qu'elle n'avait jamais porté, elle le lui tendit sans mot dire.

Il n'avançait pas la main pour le prendre ; elle le déposa sur la table devant lui. Il suivit des yeux ce mouvement et resta immobile, regardant le cercle d'or briller sur le bois sombre.

Si elle avait su qu'en ce moment même il sentait quelque chose se débattre et crier au secours en lui, comme un enfant qui se noie ; si elle avait deviné que toutes les puissances de son âme rattachées à ce morceau de métal demandaient grâce sous le coup qui le frappait ; que les yeux et les lèvres du jeune homme restaient impitoyablement clos de peur de laisser jaillir des torrents de reproches et des larmes !...

Elle ne sut rien, ne devina rien, et regarda Boris avec étonnement.

— Alors, c'est fini ? dit-il tout bas après un long silence.

Elle ne répondit pas et baissa les yeux.

— Lydie, m'aimiez-vous quand vous avez reçu cet anneau? continua-t-il d'une voix encore triste, mais déjà sévère.

Ne voulant ni ne pouvant répondre, elle persista dans son silence.

— Si vous ne m'aimiez plus alors, reprit-il, quand donc m'avez-vous aimé?

Un éclair de colère jaillit des yeux baissés de la jeune fille. Des reproches, à elle? De quel droit cet étranger lui parlait-il ainsi? Elle se contint cependant

— Je vous aimais, moi, continua Boris de la même voix grave et presque sans inflexions, et cependant je n'ai pas voulu vous enchaîner. Je n'ai pas imploré votre tendresse, je vous ai laissée maîtresse de votre sort, c'est vous qui avez choisi; — pourquoi avez-vous accepté mon amour, si vous ne m'aimiez pas?

— Je suis venue vous demander les lettres que je vous ai écrites, dit brusquement mademoiselle Goréline en se levant; voilà ce que j'avais à vous dire; je suis pressée, ne me faites pas attendre.

Boris, toujours immobile, la regardait d'un air à la fois sévère et compatissant.

— Si vous saviez ce que vous avez perdu! continua-t-il sans s'émouvoir. Je vous aimais comme

personne ne vous a aimée, comme personne ne vous aimera. Si vous l'aviez voulu, hier, tout à l'heure encore, je serais tombé à vos pieds, je vous aurais adorée.

— Et vous... Que vous fallait-il donc, et pourquoi êtes-vous venue? Pensiez-vous que je ne souffrirais pas assez sans vous revoir telle que vous êtes devenue?

La colère montait aux joues et aux yeux de mademoiselle Goréline; elle ressemblait à sa mère d'une manière désolante, en ce moment-là.

— Je suis venue parce que je veux mes lettres. Rendez-les-moi.

— Vous auriez pu m'écrire de les brûler, si vous aviez besoin de les savoir détruites, ces pauvres lettres! Lydie, pourquoi m'avez-vous menti en disant que vous m'aimiez?

Il lui parlait doucement, comme à une enfant coupable : peut-être espérait-il vaguement faire naître un mot de repentir, une larme qui lui permettrait de se souvenir d'elle sans amertume et sans mépris.

— Je n'ai pas de reproches à recevoir de vous! répondit-elle, au paroxysme de la colère. Celui qui mérite ici des reproches, c'est vous, — vous qui avez abusé de ma jeunesse et de mon inexpérience pour me séduire, pour me prendre ma parole, pendant que je ne savais pas ce que je faisais; vous

qui m'avez fait manquer un brillant mariage avec Armianof à dix-sept ans, et qui voudriez encore m'empêcher de me marier maintenant. Eh bien, oui, je vais me marier, et il me faut mes lettres, tout de suite, entendez-vous?

— Vous allez vous marier? demanda Boris toujours du même ton : avec le général qui était là hier soir?

— Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua insolemment la jeune fille. Mes lettres!

Boris tira de son doigt l'anneau qu'il avait toujours porté, prit celui que Lydie avait déposé sur la table, ouvrit le vasistas sans se presser, les soupesa un moment dans sa main en les regardant, et les lança au hasard dans la neige molle, qui se referma sur eux.

Si alors elle s'était jetée à son cou, en lui disant : Pardon! il eût peut-être encore pardonné. Il referma le carreau, et se tourna vers elle, qui le regardait faire.

— Je vais vous donner vos lettres, dit-il doucement; et il entra dans sa chambre.

Restée seule, Lydie eut peur : le calme du jeune homme ne lui semblait pas naturel.

— Il doit être fou, se dit-elle, et l'idée de sortir au plus vite s'empara de son esprit.

Debout au milieu du salon, tremblante d'impatience et aussi de frayeur, elle écoutait le bruit léger que faisait Boris en remuant les papiers. Un moment il heurta un objet qui rendit un bruit métallique ; elle crut entendre armer un pistolet. Affolée, elle se précipitait vers l'antichambre, prête à crier, lorsque Boris réapparut sur le seuil de sa chambre.

— Voici toutes les lettres, mademoiselle, dit-il en lui présentant le paquet. Veuillez les compter.

— C'est inutile, balbutia Lydie rouge de honte.

— Je vous le demande, et s'il me reste un droit, c'est celui de dire : je le veux ! répondit Boris.

Elle le regarda, et lut dans ses yeux le mépris qu'elle méritait.

— Je ne veux pas, dit-elle en serrant hâtivement le paquet.

— Et moi, je l'exige ! répondit Boris en arrêtant son mouvement d'une main inexorable.

Elle resta immobile, effrayée de ce calme et de cette implacable résolution, et se mit à feuilleter précipitamment les lettres de la main restée libre.

— Le compte y est, dit-elle d'une voix étouffée.

Le jeune homme lâcha le bras qu'il avait retenu jusque-là.

— Vous n'avez plus rien à me demander? fit-il avec politesse.

— Boris Ivanovitch, murmura Lydie troublée, prête à fondre en larmes, — je vous ai peut-être fait du chagrin?

La force physique l'avait vaincue; elle avait presque envie de demander pardon.

— Oh! si peu! Ce n'est pas la peine d'en parler, dit Boris du même ton aimable et froid.

Elle se dirigeait vers l'antichambre, quand la porte s'ouvrit brusquement, et Sonia entra, suivie du général Goréline, qui s'écria sans voir sa fille :

— J'ai oublié ma tabatière chez vous tout à l'heure, monsieur Grébof.

En apercevant une dame qui lui tournait le dos, il s'arrêta très-embarrassé. Tous les quatre, aussi interdits les uns que les autres, restaient immobiles et muets.

Goréline examinait attentivement la dame voilée. Un geste involontaire et surtout le vêtement lui révélèrent la vérité.

— Comment, toi, Lydie? C'est toi?

En disant ces mots, le général avait cinq pouces de plus, tant la dignité paternelle lui prêtait d'ampleur.

— Comment te trouves-tu ici?

— Et vous-même, papa, comment vous y trouvez-vous? dit la jeune fille en payant d'aplomb.

— Moi, ce n'est pas ton affaire ; mais toi...

— Moi, je vous ai cherché pour aller à l'église on m'a dit que vous veniez de sortir, et je vous ai suivi. Vous avez oublié votre tabatière? Eh bien maman sera contente quand je lui dirai que vous allez chez le pire ennemi de notre famille.

La taille du général était revenue à son niveau normal, c'est-à-dire fort au-dessous de celle de sa fille.

— Tu es venue pour savoir où j'étais, fit-il d'un air dubitatif, et il se trouve que c'est chez un jeune homme qui t'a demandée en mariage autrefois, que tu aimais...

Lydie frappa du pied.

— Eh bien, soit! Allons trouver maman, alors! Je lui dirai où vous vous rendez pendant qu'on vous croit à l'église.

— Monsieur Gréboff? dit tout à coup le général en se tournant vers le jeune homme, qui écoutait cette scène les bras croisés, pouvez-vous me donner votre parole que ma fille n'est pas venue ici à un rendez-vous d'amour?

— Pour cela, général, je vous en donne ma pa-

role d'une manière absolue, répondit Boris. Entre mademoiselle et moi, il ne peut être aucunement question d'amour.

— Allons, papa, rentrons! fit Lydie d'une voix sourde; et si vous dites à maman que vous m'avez rencontrée ici, je lui dirai en quels termes vous êtes avec ce monsieur, chez qui vous oubliez si facilement votre tabatière.

Abasourdi, le général se laissa entraîner hors de la maison. La porte était restée ouverte : on entendit encore un moment la voix irrité de Lydie qui gourmandait son père, puis rien. Le silence se fit, Sonia consternée ferma la porte.

— Ne restez pas ici, maître, il fait froid, dit-elle à Boris, qui restait fixé à la même place.

Elle le prit par la main; il se laissa emmener jusque dans sa chambre. La petite ferma so.gneusement la porte du salon : le tiroir ouvert dans le secrétaire où Boris renfermait ses papiers précieux et son argent venait de lui révéler l'histoire de la dernière demi-heure. Elle avança un fauteuil à son maître, poussa le tiroir, ferma le secrétaire, en retira la clef qu'elle apporta sur le bureau, et regarda le jeune homme avec des yeux où brillait une tendresse pleine de pitié.

Toujours immobile, il regardait fixement sa

main, veuve de l'anneau; Sonia se retira discrètement et ferma la porte.

Au bout d'un instant, Boris reprit le sentiment de la réalité.

— Misérable! s'écria-t-il tout haut en se levant avec fureur, misérable! Elle a tout arraché, tout brisé! Je ne peux pas même la plaindre, — je ne peux que la mépriser!

Il se jeta sur son lit, et laissa couler des larmes de rage; peu à peu le chagrin remplaça la colère, tous les souvenirs de sa vie passée lui revinrent; — il avait vécu trois ans en pensant à ce jour, quelle triste fin de tant d'espérances! La colère le saisit de nouveau, puis le mépris.

Il s'était levé, et marchait à pas lents et mesurés dans sa chambre. Que méditait-il? Une vengeance, peut-être? Une de ces vengeances où l'on se frappe soi-même d'un coup irrémédiable...

Le jour baissait, Boris n'avait pris aucune nourriture: la fièvre le dévorait, et il continuait à parcourir sa chambre d'un pas régulier. La porte s'ouvrit, et Sonia parut dans l'embrasure.

— Dînez-vous à la maison, maître? dit-elle. Le dîner sera prêt dans une heure.

— Je ne dîne pas du tout. Laisse-moi tranquille.

Au lieu de se retirer, la fillette fit deux pas en avant, et ferma la porte derrière elle.

— Maître! dit-elle d'une voix assurée, quand votre mère est morte, — que Dieu la garde au paradis! — vous étiez très-malheureux, et vous n'avez pas été si triste.

Boris, étonné, s'arrêta et la regarda d'un air interrogateur.

— Perdre sa mère est un grand malheur. — La voix de Sonia tremblait. — Et la vôtre était une sainte. Pourtant vous étiez affligé, mais vous n'étiez pas méchant... Vous saviez que c'était la main de Dieu qui vous frappait, et vous n'avez rien dit... Pourquoi donc aujourd'hui êtes-vous en colère?

— Qui te l'a dit?... commençait Boris.

Elle l'interrompit.

— C'est un péché, maître, un terrible péché! Aucun malheur ne peut être plus affreux que celui qui vous est arrivé à Noël. Pourquoi êtes-vous plus malheureux que vous n'étiez alors?

La faible voix de la fillette était grave et pleine d'autorité. Dans l'ombre croissante, les mains pendantes le long de sa robe sombre aux plis droits et réguliers, elle avait l'air d'une statuette du moyen âge; sa figure sévère portait en même temps une

expression de tendre reproche. Elle reprit sans bouger de sa place :

— C'est très-mal, maître, de laisser troubler votre cœur par des pensées étrangères. La demoiselle ne vous aimait pas. C'est une méchante femme, comme sa mère : je le savais là-bas, chez eux, à la campagne.

Boris fit un mouvement.

— Vous allez me dire que je ne suis qu'une servante, mon maître, et je sais que ces choses ne me regardent pas; mais votre mère vous aimait, et si elle était ici... — la voix de Sonia se brisait... — si elle vous voyait maintenant, elle ne serait pas contente, et elle irait prier Dieu pour qu'il change votre cœur.

Le timbre grave et pur de la voix de Sonia avait repris toute sa fermeté. Les bras modestement croisés sur sa poitrine, immobile, elle attendait une réponse ou un reproche.

La nuit était venue. Boris ne marchait plus : la tête baissée, il semblait écouter une voix intérieure.

— Sophia! lui dit-il au bout d'un moment de silence.

A ce nom de Sophia, qui ne sortait jamais des lèvres de son maître, habituée à une appellation

plus familière, la fillette leva un peu la tête, et attendit.

— Sais-tu ce que veut dire ton nom en grec? demanda Boris avec une ombre de sourire.

— Non, mon maître.

— Il signifie « sagesse », et tu es bien nommée. Allume la lampe et apporte-la.

Sonia sortit sans bruit et rentra aussitôt, portant la lampe allumée d'une seule main, presque à la hauteur de sa tête, comme elle avait coutume de le faire.

Avant de la déposer, elle s'arrêta une seconde derrière la place ordinaire de Boris, cherchant de l'œil le meilleur endroit sur la table encombrée d'objets. C'est exactement ainsi qu'elle se tenait derrière le fauteuil de madame Grébof, au moment où son fils s'était aperçu de la mort.

Frappé de ce souvenir, Boris fit un pas en avant, et Sonia leva les yeux sur lui. Que de tendresse, de soumission et de reproches dans ce regard d'enfant!

Aussitôt la lampe placée, la fille s'écartait quand le jeune homme se rapprocha d'elle en l'arrêtant d'un signe.

— Tu veux apprendre à lire et à écrire? dit-il d'une voix complètement calme.

— Certainement, maître.

— Assieds-toi là, fit-il en lui posant la main sur la tête avec un geste d'autorité; tu vas prendre ta première leçon.

Et pendant plus d'une heure, ils se plongèrent dans les mystères de l'alphabet.

XXIII

Trois mois s'écoulèrent. Les Goréline étaient retournés dans leurs biens, et Lydie n'était pas mariée. Boris avait appris ces détails chez le professeur B..., car le général n'avait plus reparu.

Moscou se dépeuplait; tout le monde partait pour la campagne. Cédant aux prières de Sonia, Boris se décida à aller surveiller lui-même les foins et la moisson de Grébova, ce domaine en miniature que la fillette considérait comme un des biens territoriaux les plus importants de la Russie.

Comme il se préparait à partir, vers le commencement de juin, il reçut un jour la visite inattendue du prince Armianof.

— Vous vous étiez peut-être imaginé que je pas-

serais par Moscou sans vous dénicher! dit celui-ci pendant que les fenêtres ouvertes leur apportaient la bonne odeur des jeunes pousses de bouleau. La campagne nous attire fort en cette saison, et Moscou est bien laid sous sa triple couche de poussière; mais je serais resté ici huit jours plutôt que de ne pas vous voir; au besoin, j'aurais été jusqu'à Grébova.

— Partons ensemble, dit simplement Boris, voulez-vous?

— Demain matin, alors? répondit son hôte aussi simplement.

— Ce soir, si vous voulez.

— Va pour ce soir, conclut le prince : nous prendrons ma calèche. Vous êtes seul?

— Non, j'emmène ma femme de charge.

— Est-elle très-lourde? Les ressorts pourront-ils la supporter? fit Armianof avec une anxiété comique : il se rappelait la ménagère de son domaine, qui pesait bien deux cents.

— La voici, répondit Boris.

Sonia entrait, chargée d'un plateau couvert de porcelaines, pour leur offrir le thé traditionnel.

— C'est cela que vous nommez une femme de charge? s'écria Armianof : mais elle n'a pas le poids, mon ami!

Sonia le regardait d'un air étonné ; il la reconnut pour l'avoir entrevue sur l'impériale de la diligence.

— Vous en souvenez-vous, Grébof? dit-il, avec un soupir. Ah! c'était le bon temps, nous étions jeunes alors!

Les deux amis partirent dans la calèche, comme le jour où le prince avait si follement couru après Boris, que la diligence emportait avec sa protégée. Cette fois, Sonia trônait sur le siége à côté du cocher.

Pendant les quelques jours qu'Armianof passa à Grébova, ils causèrent de mille choses : ils avaient beaucoup à se communiquer. Mais sur un sujet, un seul, — ils restaient muets tous deux, l'un n'osant interroger, l'autre n'ayant rien de bon à dire.

Armianof cependant avait son idée, et, la veille de son départ, choisissant le moment où ceux qui vont se quitter pour longtemps sont plus disposés aux causeries intimes, il entraîna Boris dans une longue promenade, et lui parla comme il croyait devoir le faire.

— Resterez-vous à Moscou? dit-il.

— Je crois que oui. La vie est trop mondaine à Pétersbourg : il est difficile de s'isoler. Ici je puis travailler davantage.

— Vous avez raison. Notre ami le savant m'a dit de vous présenter à plusieurs hommes intelligents auxquels vous pourrez être utile; je le ferai en automne, à mon retour; à présent, tous les oiseaux sont envolés.

Boris le remercia d'un mot. Après un silence, le prince continua, non sans hésiter :

— Vous mariez-vous?

— Non... répondit Boris.

Le sang lui montait au visage; la douleur engourdie s'était soudain réveillée, et son cœur se serrait de colère sourde contre Lydie. Armianof vit que le coup avait porté.

— Alors, vous avez revu mademoiselle Goréline?

Boris ne répondait pas; Armianof lui posa la main sur le bras, et lui dit avec insistance :

— Je ne veux pas vous faire de peine, je veux vous rendre service, croyez-moi. Vous ai-je jamais trompé?

Boris leva les yeux, et l'expression affectueuse du visage tourné vers lui rétablit une sorte de calme dans son esprit.

— Vous avez raison. Je l'ai revue.

— Elle vous a manqué de parole?

— Je ne suis ni le premier, ni le dernier auquel

semblable calamité soit échue en partage, dit Boris avec quelque dépit.

— Sans dóute, soupira Armianof (peut-être avait-il eu sa part de chagrin); j'étais certain que cela finirait ainsi, reprit-il, et si je vous l'avais dit alors, je vous aurais peut-être épargné des années d'incertitude; mais ce sont de ces choses qu'on est forcé de garder pour soi, sous peine de passer pour un malhonnête homme.

— Comment pouviez-vous le prévoir? demanda Boris sans beaucoup d'étonnement.

— Êtes-vous revenu du premier choc? Puis-je vous dire toute ma pensée?

— Oui, répondit Grébof en détournant les yeux. Il se concentra en lui-même dans la prévision d'une nouvelle douleur.

— Mademoiselle Goréline ne vous aimait pas et ne pouvait pas vous aimer, dit Armianof d'une voix lente et égale, pour mieux imprimer sa pensée dans l'esprit de son hôte; elle ne le pouvait pas, parce que sa nature est d'être coquette et frivole, amoureuse du luxe et des jouissances d'amour-propre, et d'ailleurs complétement inaccessible aux sentiments les plus élevés. Ce n'est pas que je l'incrimine! continua-t-il en voyant Boris réprimer un mouvement; elle est ce que la nature et l'éduca-

tion l'ont faite, et au fond je ne la crois pas méchante : elle vaut, — élle valait, du moins, — cent fois mieux que sa mère, qui a empoisonné l'existence de mon vieux Goréline, le meilleur des hommes; mais étant donné ses dispositions naturelles et le milieu dans lequel elle a vécu, elle ne pouvait pas être autre chose que ce qu'elle est. Mariée de bonne heure à un honnête homme de fortune moyenne, elle eût été une épouse vertueuse, une bonne mère de famille, je le crois, mais elle n'eût jamais été votre compagne à vous, Grébof. Vous lui demandiez quelque chose qu'il n'était pas en son pouvoir de vous donner; vous vouliez son amour, elle ne peut pas aimer...

— Mais elle m'aimait alors! s'écria Grébof, vaincu par une douleur rétrospective qui lui fit presque autant de mal qu'au moment même où il l'avait ressentie.

— Non, mon ami, continua Armianof avec fermeté, elle ne vous aimait pas. Au moment où elle vous promettait d'être votre femme, on l'entretenait de l'idée d'être la mienne, et elle laissait dire ceux qui lui en parlaient, non-seulement sans protester, mais en souriant.

— Qui vous l'a dit? fit Boris avec une certaine nuance de colère.

Il lui répugnait d'avoir été trahi *alors,* même en sachant qu'il l'avait été depuis.

— Ma nourrice, qui le tenait des gens de Goréline, et qui m'a tout raconté après votre départ. Du reste, il faut bien que la chose ait été visible, puisque moi qui vous parle, en apprenant que vous étiez parti si soudainement, en devinant que vous vous aimiez, je me suis senti trompé... oui, trompé! C'est donc qu'elle m'avait donné le droit de supposer que je lui plaisais?

Boris garda le silence. L'évidence qui l'accablait froissait en lui des fibres neuves à la douleur.

— Voulez-vous savoir l'histoire de mademoiselle Goréline pendant votre absence? Tout Moscou la sait, et personne n'y voit à redire, tant ces choses sont naturelles dans un milieu de filles pauvres et ambitieuses. Quand vous êtes parti, elle était courtisée par un jeune propriétaire, qui s'est bientôt retiré devant le luxe des toilettes auxquelles madame Goréline accoutumait sa fille. Puis est venu un employé de grade supérieur; — celui-là, c'est, je crois bien, la mère qui lui a fait peur; — ensuite un colonel, puis un juge de paix, puis nombre d'autres. A chaque prétendant, madame Goréline déclarait tout bas, à une demi-douzaine d'amies, que sa fille était « promise », tandis qu'elle n'était

pas même demandée : la chose s'ébruitait, le jeune homme mécontent se retirait, et cela a duré jusqu'à l'heure présente. Comment se fait-il qu'avec son incontestable beauté, au milieu de ce tribut d'hommages, mademoiselle Goréline n'ait ni éprouvé, ni inspiré un amour sérieux? Vous-même, qui l'avez tant aimée, vous avez engagé votre tête plus que votre cœur. C'est qu'elle-même n'a pas de cœur; elle a tout au plus une sensibilité nerveuse qui peut lui en tenir lieu à un moment donné. Quand je pense que, sans vous, je l'aurais probablement épousée! Je puis me vanter de l'avoir échappé belle.

Boris se taisait toujours. Armianof continua :

— Vous ne pouvez pas comprendre un pareil caractère! Il vous répugne d'admettre que la femme que je viens de dépeindre ait fait battre votre cœur? Hélas! mon ami, ce n'est pas elle que vous avez aimée; c'était l'amour même avec ses douceurs et ses peines; c'était sa beauté, vraiment irrésistible alors, quand elle avait dix-sept ou dix-huit ans; c'était le printemps, votre âge et vos nobles sentiments; c'était tout cela qui vous trompait, et que vous aimiez. Elle a cru vous aimer, — elle n'était pas si coupable après tout; ses dix-sept ans étaient complices de son mensonge; elle aimait votre

amour. Si vous aviez pu l'enlever et la séquestrer du monde, elle eût peut-être fait une bonne épouse, je vous l'ai dit. Cependant bénissez le ciel, comme je le bénis, de ne point être son mari, car la vie est devant vous, vous êtes déjà connu, vous serez célèbre, la fortune vient à vous, et vous serez aimé, — cette fois, comme vous méritez de l'être.

Boris secoua la tête. L'idée de l'amour lui faisait peur; il ne se sentait pas encore capable de commencer à souffrir.

— Vous verrez! dit Armianof en réponse à cette dénégation muette; je ne dis pas que ce soit demain, — vous devez avoir besoin de repos, — mais croyez-moi, cette femme, cette poupée ne mérite pas qu'on la prenne pour une réalité. Un jour vous ferez comme moi, vous rencontrerez une jeune fille au cœur honnête, qui ne demandera qu'à vous donner toute sa vie, et vous l'épouserez.

— Vous vous mariez? fit Boris surpris.

— Je me marierai avant la fin de l'année, répondit Armianof avec un sourire contenu et rayonnant; je fais ce que là-bas on appelle une mésalliance, j'épouse la fille d'un professeur, — et nous serons parfaitement heureux, je l'espère.

— Je vous le souhaite du fond du cœur, dit Boris ému en lui serrant la main.

Les deux amis revinrent silencieux à la maison; ils se quittèrent le lendemain. Mais il y avait désormais entre eux un lien de confiance et d'estime que rien ne put rompre.

XXIV

L'hiver revint, puis l'été; puis deux années s'écoulèrent encore. Boris se voyait de jour en jour plus recherché, mieux apprécié; ses travaux incessants et consciencieux lui avaient valu diverses récompenses dont il n'avait garde de s'enorgueillir.

Sa vie était en tout semblable à celle qu'il avait menée durant l'hiver d'épreuves où il avait perdu sa mère; son logement était resté le même, il n'avait pas augmenté son personnel, et, sauf les moments qu'il consacrait à quelques relations mondaines, rien ne venait interrompre son travail solitaire, qui était devenu pour lui l'essence même de la vie.

Plusieurs revues et divers journaux publient fréquemment des articles de lui; il avait quelquefois la chance de rendre service à des commençants en faisant connaître leurs ouvrages; et cela suffisait à son ambition et à son bonheur.

L'été à Grébova, l'hiver à Moscou, sous la clarté paisible de la lampe, dans l'atmosphère égale de l'appartement bien clos, pourvu que tout fût à sa place ordinaire et que son œil rencontrât l'aspect cher et familier de tous les jours, que lui fallait-il de plus?

Dans le monde intelligent où il se montrait quelquefois, des jeunes filles suivaient souvent des yeux sa haute stature, sa démarche virile, sa physionomie ouverte et sérieuse. Les mères de famille, après s'être enquises de sa fortune et de sa position, lui faisaient place à côté d'elles, et l'invitaient à venir les voir « quand il voudrait, sans cérémonie : elles étaient toujours à la maison ». Boris s'inclinait, faisait parfois une visite, et ne reparaissait plus. On lui avait proposé plus d'une fois de se marier : peine perdue.

— Il n'est amoureux que de son travail! disaient les marieuses avec un hochement de tête désespéré : on n'en fera jamais rien!

Il était amoureux de son travail, en effet, et aussi de sa vie douce et paisible. A l'idée d'introduire ur élément nouveau dans cet intérieur modeste, presque pauvre dans sa simplicité, il reculait avec une sorte de terreur. Quel changement n'aurait détruit la douce harmonie de son existence?

— Mon heure n'est pas venue, s'était-il dit parfois en réfléchissant aux motifs qui lui ayaient fait refuser tel ou tel mariage, et en les trouvant insuffisants : je ne suis pas fait pour aimer, avait-il pensé enfin, mon heure est passée, elle ne reviendra plus.

Une certaine mélancolie l'envahissait parfois à la pensée qu'il n'avait pas trente ans et que sa jeunesse n'avait été qu'une douleur ; — puis l'idée du travail honoré et vainqueur, qui console de tout et ne trompe jamais, le réconciliait avec la vie.

— C'est un jeune sage, disaient les uns ; ce n'est peut-être qu'un résigné, pensaient les autres ; et ils avaient tous raison.

Cet aspect familier, si cher à Boris, n'était pas seulement celui des objets matériels.

Depuis bien longtemps, Sonia savait lire et écrire, sous la direction du jeune homme, elle avait vite appris les éléments de calcul nécessaires à une ménagère, mais cela n'avait pas suffi au jeune maître. Il avait voulu que, le soir venu, la maison bien rangée après le désordre du jour, l'écolière docile vînt lire auprès de lui, afin qu'elle pût l'interroger quand elle aurait quelque peine à comprendre. Il ne la regardait pas, elle ne faisait pas de bruit, si ce n'est quand sa voix douce et modérée encore

à dessein lui adressait une question timide. Il répondait en un mot, le plus souvent sans lever la tête ; elle le remerciait d'un autre mot, et le silence recommençait à régner dans le paisible intérieur.

Pendant tout ce temps, la fillette avait beaucoup lu, et, ce qui est mieux, elle avait profité de ses lectures bien comprises. Pas un roman n'avait passé par ses mains, Boris n'en avait pas chez lui ; mais l'histoire et la science élémentaire avaient peu à peu formé ce petit esprit chercheur et austère.

Du reste, elle semblait à peine avoir vécu ces trois années ; sa taille s'était élevée de quelques lignes, mais le teint pâle et la bouche sévère étaient les mêmes qu'autrefois. Elle riait moins, ce qui fait qu'on n'apercevait plus guère ses dents égales et fraîches ; au demeurant, toujours alerte et silencieuse, elle vaquait à ses devoirs sans que personne, pas même elle, semblât s'en apercevoir.

Au commencement de la quatrième année, après son retour de l'étranger, Boris reçut une lettre de son ancien protecteur. Au moment où il venait de livrer à l'impression une œuvre capitale, à laquelle Boris avait beaucoup contribué par ses recherches, le philologue venait d'être pris de la goutte et se trouvait dans l'impossibilité de surveiller même la correction de ses épreuves. Il priait Boris, si la

chose n'était pas tout à fait impraticable, de venir passer quelques semaines à Pétersbourg pour le remplacer jusqu'à son rétablissement.

Toute affaire cessante, le jeune homme partit, laissant Sonia gardienne de ses travaux et de son logis.

Les journées paraissaient longues à l'orpheline, à présent qu'elle n'attendait plus le retour du maître, que le cabinet de travail restait désert, et les soirées s'achevaient sans qu'elle eût adressé la parole à un être vivant.

Elle ne voyait jamais personne, sauf les fournisseurs, qui ne connaissaient guère que son visage : à quoi bon parler à d'autres, quand Boris était là pour leur répondre? Elle avait vécu jusqu'alors sauvage par nature, farouche par habitude, sans rien désirer au delà de son bonheur présent, qui devait durer toujours; — son maître ne serait-il pas toujours là? — Et voilà qu'il était parti!

Il reviendrait : il écrivait de temps en temps dix lignes qu'elle relisait cent fois pour s'assurer qu'elle n'avait oublié aucune de ses prescriptions; et pourtant elle sentait une insurmontable tristesse s'emparer d'elle lorsqu'à l'heure du dîner elle se prenait à préparer la lampe; — pourquoi cette lampe, puisque le maître était absent?

Elle l'allumait cependant, la portait sur la table de travail et se mettait à lire comme s'il eût été là. Mais souvent elle laissait tomber le livre; la solitude, qu'elle aimait tant autrefois, lui faisait peur; elle jetait un châle sur sa tête, et courait à l'église voisine pour y chercher un refuge; puis l'office du soir fini, elle revenait à pas précipités, comme si elle pensait trouver Boris revenu pendant son absence.

Rien; la lampe brûlait tranquillement devant les images, — et elle pleurait jusqu'à minuit parfois, en attendant le maître, et la vie, et la lumière qu'il avait emportées avec lui.

Elle reçut deux visites pendant cette absence; la première fut celle d'Armianof, qui passait l'hiver dans ses terres, et qui, venu à Moscou pour quelques heures, avait voulu voir son ami.

A la vue de la jeune fille svelte et mignonne qui lui ouvrit la porte, le prince ne put retenir un geste de surprise. Il ne reconnut pas Sonia : elle avait grandi pour tout de bon; sa robe sombre, d'étoffe commune, dessinait ses plis austères autour de son corps gracieux; ses mains, toujours hâlées, étaient soignées et bien faites; un petit col blanc dessinait la ligne de son cou sous l'opulente masse de cheveux bruns qui faisait pencher sa petite tête

finement attachée. — Armianof s'arrêta sur le seuil.

— Pardon, madame, dit-il : monsieur Grébof?

— Mon maître est à Pétersbourg, Votre Altesse! répondit la jeune fille. Il ne reviendra pas de sitôt.

Au timbre de la voix, grave et un peu voilé, le prince reconnut la petite chercheuse de pipes.

— C'est vous, Sonia? dit-il... jusque-là il l'avait tutoyée; je ne vous aurais pas reconnue.

Le visage de la jeune fille, éclairé par un léger sourire plein de dignité féminine, reprit ses lignes sérieuses pendant qu'elle donnait au prince l'adresse de Boris. Armianof se retira tout pensif en se faisant plusieurs questions mentales qu'il renonça bientôt à résoudre tout seul.

La seconde visite fut moins agréable à Sonia. Un beau jour, pendant qu'assise par terre, selon son habitude, elle lisait avec avidité, elle entendit la sonnette résonner violemment dans l'antichambre. Jetant au hasard son livre sur la table du salon, elle courut ouvrir.

C'étaient deux dames en demi-deuil. Robes de soie fripées, paletots de velours rapé, gants recousus au pouce, tout leur extérieur indiquait la gêne qui se pare. D'un coup d'œil, Sonia, qui ne connaissait guère le monde pourtant, mesura la distance qui séparait le passé du présent de ces deux

dames : c'était madame Goréline, accompagnée de sa fille, toutes deux fort vieillies.

Pendant qu'elles s'informaient de Boris, leurs regards toisaient Sonia de la tête aux pieds, et Lydie la reconnut.

— Maman, dit-elle sans se gêner, cette fille est celle que vous avez chassée autrefois et que M. Grébof a emmenée, vous savez?

— Pas possible! s'écria madame Goréline, qui n'avait pas revu l'orpheline depuis ce jour néfaste.

— Mais si! n'est-ce pas, Sonia?

— Oui, mademoiselle.

La chercheuse de pipes leva son regard honnête et assuré, qui rencontra les yeux durs et railleurs de Lydie.

— Ta fortune s'est améliorée, à ce que je vois, dit la mère en examinant d'un œil jaloux les vêtements très-modestes, mais propres et soignés, de son ancienne servante. M. Boris ne te laisse manquer de rien!

— Non, madame, c'est un bon maître, répondit Sonia avec la même assurance.

En effet, pour elle, Boris était un bon maître et n'y entendait pas malice.

— Tu as eu de la chance! répliqua aigremet

Lydie. Tu étais assez laide, autrefois! Ce n'est pas que tu sois jolie...

— Mais des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer! dit madame Goréline avec une intention conciliante. Allons, Lydie, ce sera pour une autre fois. Quand dis-tu que M. Grébof sera de retour? ajouta-t-elle en s'adressant à Sonia.

— Dans deux mois, probablement, répondit celle-ci, toujours impassible comme la candeur elle-même.

— Bien, nous reviendrons. Adieu.

La porte se referma. Sonia, sans se troubler, fit ses petites réflexions, décida dans son for intérieur que ces dames étaient très-désagréables, mais qu'elle avait bien fait de ne pas leur répondre comme elle en avait eu envie, — et reprit sa lecture avec la passion qu'elle y mettait d'ordinaire.

XXV

Sa besogne terminée, Boris revint à Moscou. Avant de rentrer dans ses foyers, il avait été voir

Grébova ; mais le manque de chevaux l'avait retenu en route, et il s'était un peu attardé.

La nuit était plus d'à moitié écoulée lorsqu'il atteignit les collines qui entourent la ville sainte. Quelques lumières éparses indiquaient seules l'immense espace qu'elle occupe ; les faubourgs endormis semblaient de grands villages. Ses chevaux, fatigués par une poste de trente kilomètres, n'avançaient plus qu'avec peine dans la neige à demi fondue de la fin de mars ; mais à force de voir reculer devant lui l'espérance d'arriver promptement, il avait fini par se résigner à la lenteur de sa course.

Enfin, les maisons se groupèrent en masses plus serrées, les églises se rapprochèrent ; il était dans la ville. Une demi-heure encore, et il serait chez lui, où il n'était pas attendu. « Sonia sera bien surprise ! » pensait-il en souriant : dans son idée, surprise et contente ne faisaient qu'un.

La faible clarté des lampes filtrait seule à travers les fenêtres de l'église voisine de sa demeure.

Deux heures ! se dit-il en faisant sonner sa montre : c'est bien tard ou bien tôt pour arriver. Enfin, me voilà ; n'importe.

Le portier à moitié endormi lui ouvrit lentement la grande porte cochère. Le traîneau congédié, sa

valise à la main, Boris gravit rapidement l'escalier, et sonna, une première fois doucement, pour ne pas effrayer Sonia, puis une seconde fois un peu plus fort.

Derrière la porte, il entendit accourir des pieds nus, comme jadis, et une douce voix, un peu tremblante, cria :

— Qui est là?

— C'est moi, Sonia. Boris Grébof! J'arrive, ouvre-moi.

Un faible cri de joie lui répondit. La clef tourna, la porte s'ouvrit toute grande, et Sonia parut, sa petite lampe à la main.

Une longue chemise de toile bise la couvrait de la naissance du cou jusqu'aux pieds; un châle rouge, jeté sur sa tête, retombait sur ses épaules, et ses longues tresses à demi dénouées roulaient au hasard jusqu'à ses genoux.

— Maître, maître! c'est vous! s'écria-t-elle joyeuse en se hâtant de refermer la porte.

Boris la regardait presque sans la reconnaître.

Était-ce bien cette même Sonia qu'il avait quittée, quelques mois auparavant, malingre et frêle? Ses yeux brillaient de joie et peut-être un peu de fièvre, car elle tremblait de tous ses membres, dans sa surprise; le teint éclairci s'était teinté de rose; les

lèvres rouges souriaient de leur bon sourire ému, et cette taille élégante, ces bras arrondis... Était-ce bien Sonia?

Celle-ci se doutait peu de l'effet que ce changement produisait sur son maître : elle avait même oublié la simplicité de son costume; le froid lui rappela que la toile de son vêtement ne suffisait pas à la couvrir. Elle courut se vêtir plus chaudement, et revint aussitôt présider à l'installation de Boris. La bouilloire fuma bientôt sur la table.

— Assieds-toi là, et prenons le thé, ensemble, dit Boris. Tu trembles de froid.

— C'est de plaisir, mon maître! Oh! comme je vous ai attendu!

Et les yeux étincelants de Sonia riaient en même temps que ses lèvres.

— Tu avais donc bien envie de me revoir? fit Boris, tout heureux de cette joie épanouie devant lui.

— Oh! je crois bien! Tout était si triste, sans vous! Vous ne pouvez pas vous l'imaginer!

— Qu'as-tu fait pour passer le temps?

— Je me suis fait une robe, — et puis, j'ai lu, j'ai lu... Tout cela! De la main elle indiquait un tas de livres mis à part sur une petite table dans un coin — J'ai mis de petits morceaux de papier aux endroits

que je ne comprenais pas. Vous me les expliquerez, n'est-ce pas, mon maître?

Et toujours ce même regard débordant de joie et de confiance, qui allait chercher sa réponse jusqu'au fond du cœur de Boris.

— Je t'expliquerai tout ce que tu voudras, lui dit-il après un petit silence. En attendant, il est grand temps que je dorme.

— Et moi qui n'y pensais pas! s'écria Sonia en bondissant vers l'armoire au linge.

En un clin d'œil, le lit fut garni de draps blancs, et, du seuil de la porte, la jeune fille, en se retirant, dit comme tous les soirs :

— Bonsoir, mon maître; vous n'avez besoin de rien?

Mais quelle douceur dans ce timbre voilé! C'était une voix de femme, et non plus une voix d'enfant.

— Non, merci, de rien, répondit Boris envahi par il ne savait quelle préoccupation étrange et nouvelle. Sonia disparut, et le jeune homme resta seul à se demander s'il avait rêvé la transformation qui s'était opérée en elle. Il s'était probablement imaginé, sans s'en rendre compte, qu'elle resterait toujours le petit être frêle et mignon qu'il avait soustrait aux duretés de madame Goréline.

Tout à coup, pareille à ces plantes des rivières,

qui poussent, feuilles et fleurs, dans une seule nuit, et qui viennent s'épanouir abondantes et superbes sur les eaux, l'enfant était devenue femme, — et quelle femme! gracieuse et digne, chaste et attrayante à la fois, coquette sans s'en douter de son sourire et de ses yeux magnifiques. Voilà qu'au lieu d'un farfadet docile, il avait sous son toit une jeune fille dans le complet épanouissement de ses dix-huit ans. Qu'allait-il en faire?

Ici la méditation de Boris s'arrêtait devant un obstacle invincible; à cette question, aucune réponse, ni dans sa tête, ni dans son cœur. Que faire de Sonia? Mais pouvait-il se passer d'elle? Ne faisait-elle pas partie du foyer domestique?

Comme il restait pensif, sans plus songer au sommeil, une vibration sonore et prolongée fit tressaillir doucement la maison tout entière. Boris se leva.

— Le premier coup de matines! Quatre heures déjà!

Une autre vibration plus faible répondit au loin, puis dix autres. Un silence se fit, et, aussitôt après, les cloches commencèrent ce glas funèbre du carême, si étrange, si solennel qu'on ne l'oublie plus jamais quand on l'a une fois entendu.

C'était cette plainte grandiose que Boris écou-

tait de sa fenêtre, l'oreille tendue vers l'espace désert.

Les petites cloches résonnaient tour à tour, une seule fois, comme des larmes discrètes et isolées, puis les marteaux s'abattaient tous ensemble sur les timbres puissants, en une plainte lugubre et désespérée. Au nord, au sud, à gauche, à droite, de tous les points de l'horizon, partait l'appel funèbre, et les trois mille cloches de Moscou répondaient en vibrant ainsi qu'une gigantesque harpe éolienne.

Une mélodie bizarre, insaisissable, faite de notes éparses, volait d'un clocher à l'autre, cueillant çà et là sur son passage un accord étrange, une grappe d'arpéges semblable à un collier de perles égrenées dans un bouclier d'airain; — encore quelques notes fugitives, puis un accord plaqué, clameur d'âmes en peine flottant dans cette nuit de brouillard humide, au-dessus d'un sol instable de neige épaisse à demi fondue.

Aucun bruit au dehors, dans les ténèbres presque palpables, rien que cette plainte capricieuse et pourtant mesurée.

Ce glas immense, qui, isolément, dans chaque clocher, eût été funèbre, éveillait la confiance et même une sorte de joie sérieuse; par l'harmonieuse

solidarité de toutes ces vibrations, il mettait dans l'âme du rêveur certain sentiment vague de vie, de sécurité, d'association, — et, pour le poëte, quelle harmonie! Celle du vent, dans les hautes forêts respectées par l'homme, n'a rien de plus grandiose ni de plus solennel.

Boris écouta jusqu'au moment où peu à peu les vibrations s'éteignirent; un clocher lointain continua encore quelques instants à envoyer ses appels vers le ciel obscur; puis tout s'arrêta.

Un grand silence se fit; le crépitement des gouttes d'eau qui tombaient du toit dans la neige fondue animait seul la solitude blafarde; un coup de vent tiède, précurseur du printemps, rejeta les cheveux de Boris sur son visage. Il se sentit tout à coup saisi d'une émotion joyeuse.

— La fin du carême, pensa-t-il; bientôt Pâques, puis le printemps... Et mon nom qui est imprimé sur ce livre, avec celui de mon savant ami! Aurais-je à la fois le renom et la fortune?

Il se coucha plein d'espérances diverses, et s'endormit sur-le-champ.

Il était très-tard quand Boris se réveilla. Le coup de vent de la nuit avait emporté les brouillards; un gai soleil faisait fondre la neige des toits par torrents de gouttellettes brillantes. Une

main discrète frappait de petits coups à sa porte.

— Qu'est-ce qu'il y a? cria Boris encore mal éveillé.

— Il est midi, monsieur. Ne voulez-vous pas déjeuner?

— Si tard? répondit le jeune homme en se frottant les yeux; j'arrive, mets la table.

Il fut prêt en un instant et ouvrit la porte du petit salon qui servait de salle à manger.

La nappe blanche, les assiettes reluisantes, la carafe de cristal brillant où se jouaient les rayons du soleil tamisés par les feuilles vertes des plantes qui garnissaient intérieurement la croisée, tout cela avait un air de santé et de joie qui fit plaisir à Boris.

Il poussa un soupir de satisfaction en s'asseyant devant son assiette vide; son chez-soi était retrouvé, — et quel palais, si somptueux qu'il puisse être, vaut l'humble demeure où l'on est le maître, où chaque objet vous appartient et vous souhaite la bienvenue!

— Ne vous impatientez pas, maître, j'arrive, fit la voix de Sonia derrière la porte. Elle entra l'instant d'après, portant à deux mains un plat fumant dont la vapeur entourait son visage radieux et rosé d'une sorte de nimbe flottant.

Elle déposa son fardeau sur la table

— Bonjour, maître! dit-elle en inclinant profondément la tête à la manière russe. Puis elle se tint debout en face de lui, prête à le servir.

Boris rencontra le clair regard plein de bonté qui le faisait penser à sa mère.

— Mangez, monsieur, ajouta-t-elle, j'espère que ce sera bon, et vous devez avoir faim.

Boris avait faim, mais il ne pouvait détacher ses yeux de ce cou blanc, de ces lourdes tresses, de cette robe modeste et sévère, de ce poignet délicat qui sortait des manches un peu relevées pour plus d'aisance dans les mouvements.

— Sonia, quel âge avez-vous? dit-il en se servant.

Ce *vous* surprit la jeune fille.

— Vous ai-je fâché? murmura-t-elle toute confuse.

— Mais non! répondit Boris en rougissant légèrement; c'est une distraction. Quel âge as-tu?

— Je ne sais pas au juste, répondit-elle aussitôt tranquillisée. Je dois avoir dix-sept ou dix-huit ans. Pourquoi?

— Pour savoir! répondit Boris.

Au fait, pourquoi? Il n'en savait rien.

— Il vous est venu des visites en votre absence

reprit Sonia en voyant qu'il ne parlait plus : le prince Armianof.

— Je le sais, il m'a écrit ! fit Boris en mangeant de bon appétit.

Sonia nomma encore quelques visiteurs, puis enfin, avec une sorte d'hésitation, les dames Goréline.

— Goréline? répéta Boris, qui arrêta sa fourchette à mi-chemin : tu ne te trompes pas?

— Non, mon maître, c'étaient bien elles. Elles étaient toutes deux vêtues de noir, pas très-richement.

— Ah ! fit Boris pensif. Elles ne t'ont pas dit ce qu'elles me voulaient?

— Non, elles reviendront.

Grébof continua à réfléchir pendant un instant, puis reprit son couteau et sa fourchette, comme décidé à ne pas perdre un coup de dent. Sonia, qui le suivait des yeux, fut tout étonnée de sa propre joie intérieure à la vue de cette reprise d'hostilités contre son chef-d'œuvre culinaire.

— Est-ce bon, maître? dit-elle avec empressement.

— Excellent. Et toi, tu ne déjeunes pas?

— Après, quand vous aurez fini.

Boris regarda les joues roses et les yeux heureux

qui l'examinaient sans malice, garda pour lui quelque chose qu'il avait au bout de la langue, et acheva son déjeuner en silence. Comme il se levait, Sonia se hâta de débarrasser la table.

— Laisse donc cela! fit Grébof avec une ombre d'impatience.

Sonia leva sur lui un regard interrogateur.

— Est-ce que tu es faite pour emporter...

Il s'arrêta, ne sachant pas au juste ce qu'il voulait dire.

— Ah! bien, maître, qui donc vous servirait? fit Sonia en riant tout doucement, plus des yeux que des lèvres : vous m'avez prise pour vous servir, il faut que tout soit en ordre, sans quoi vous me chasseriez!

Elle riait toujours, en allant et venant du salon à la cuisine.

La chasser! Boris lui en voulut soudain pour cette plaisanterie; chasser Sonia? Autant vaudrait chasser la lumière de son logis!

Alors revint la question insoluble : que faire de cette jeune fille?

— J'y penserai plus tard, se dit-il; et il sortit pour vaquer à ses affaires.

« Plus tard » est le grand ami des Russes.

En route, il lui vint une idée merveilleuse; mais

cette idée, en prenant plus de consistance, emportait sa gaieté du matin. A force de réfléchir, il s'assura que là était la solution du problème. D'où vient que cette solution n'offrait rien de consolant à son esprit?

Il n'en rentra pas moins décidé à faire convenablement les choses.

— Sonia, lui dit-il pendant qu'elle lui servait à dîner, est-ce que tu n'as pas songé à te marier?

— Moi? fit-elle, de plus en plus étonnée.

Elle examina Boris avec soin, comme pour se demander si on ne le lui avait pas changé à Pétersbourg. Cet examen sembla la rassurer, car elle répondit en souriant :

— Non!

— Personne ne t'a fait la cour, pendant mon absence? Aucun beau garçon ne t'a demandée en mariage?

Sonia rougit jusqu'aux oreilles, mais répondit nettement, en regardant son maître :

— Personne... Pourquoi?

C'était Boris qui lui avait appris à demander pourquoi, quand elle ne comprenait pas, et, dans ce moment, il regretta peut-être de le lui avoir enseigné.

— C'est que, répondit-il après avoir cherché son idée dans les profondeurs de son esprit étrangement distrait, — je suis décidé à te faire une position quand tu te marieras, et maintenant que tu as dix-huit ans...

Il s'arrêta ; l'idée qu'il venait de trouver n'allait pas plus loin. Sonia attendit un instant avant de lui répondre, et s'étant assurée qu'il n'avait plus rien à dire, elle parla à son tour, d'une voix grave et lente, comme elle l'avait fait deux fois seulement dans sa vie : le jour où il avait perdu sa mère, et celui où Lydie l'avait trahi.

— Maître, dit-elle, — une sorte de reproche inconscient vibrait dans cette voix, — votre défunte mère m'a fait promettre de vous servir fidèlement toute ma vie. Si j'avais le malheur de vous déplaire, et si vous m'ordonniez de quitter votre toit, ce n'est pas un mari que j'irais chercher, — ce serait la maison du Seigneur, où l'on daignerait peut-être me recevoir comme servante. Si je vous offense jamais, mon maître, c'est Dieu qui me consolera, et c'est le monastère qui sera ma demeure. Tant que je ne vous aurai pas déplu, permettez-moi de continuer à vous servir.

Toute droite, les bras pendants, elle était redevenue la Sonia d'autrefois; ses paroles étaient

humbles dans leur dignité simple, et c'est Boris qui se sentit petit et humilié.

Comme elle finissait de parler, elle voulut se prosterner suivant l'antique usage russe. Il se précipita vers elle, et la reçut dans ses bras à moitié chemin. Elle n'insista pas, et resta toute droite devant lui, attendant une réponse, son honnête et chaste regard fixé sur lui.

— Tu as raison, et je suis un imbécile, dit-il tout à coup sans la regarder.

Il avait honte devant elle; cependant il leva les yeux, magnétisé par le regard qui attendait toujours une réponse.

— Je suis un imbécile! répéta-t-il en riant pour cacher son embarras. Va, je ne te parlerai plus de ces sottises.

Sonia reprit aussitôt son visage ordinaire, c'est-à-dire celui qui était nouveau pour Boris. L'expression enjouée de ses yeux et de ses lèvres revint comme un rayon de soleil, et, quelques heures après, pendant que la bouilloire chantait en s'échauffant, il l'entendit fredonner à mi-voix une chanson de paysan, — chose qui ne lui était pas arrivée depuis des années.

Beaucoup de courses, de visites, de démarches à faire s'étaient accumulées durant l'absence de Boris,

et pendant une quinzaine de jours il ne rentra guère chez lui que pour dormir. Sonia n'avait pas pu trouver le temps de lui parler de ses lectures, mais elle avait la patience longue, et le bonheur était revenu à la maison. Tout ce mouvement se calma peu à peu, et les habitudes reprirent leur régularité, à la grande joie des deux solitaires.

XXVI

Une après-midi, le jeune maître venait de terminer son déjeuner; Sonia achevait de remettre le salon en ordre, quand la sonnette retentit, et une voix que Boris ne reconnut pas, tant le timbre en était devenu sec et mordant, demanda M. Grébof.

— Entrez, mademoiselle, répondit Sonia

— Annonce-nous! fit la même voix.

Pendant que Sonia débarrassait les visiteuses de leurs manteaux de fourrure, la voix ajouta plus bas, en français :

— Voyez, maman, quelle élégance!

— Une simple fille de service! répondit une autre voix.

A cette charitable observation, Boris ne pouvait plus se méprendre : c'étaient les dames Goréline.

Instinctivement il regarda Sonia, qui, après les avoir introduites dans le salon, était venue lui dire le nom des visiteuses. Sa toilette n'avait rien d'élégant en elle-même ; une simple robe de laine brune, un petit col blanc, un tablier d'étoffe noire, — c'était le costume de toute femme de chambre un peu soigneuse de sa personne ; mais ce qui donnait un air de fête à cette mise sévère, austère même, sans un bout de ruban ou de dentelle, c'était la propreté minutieuse des vêtements, c'était surtout la forme gracieuse de ce jeune corps, la richesse des lourdes tresses, la blancheur de la peau, et l'air de dignité simple de la jeune fille. Elle n'avait pas l'air d'une femme de chambre, rien n'était plus vrai, et cependant toute sa toilette ne valait pas cinq roubles.

Boris vit tout cela d'un seul regard, et sourit à Sonia, qui l'interrogeait des yeux, sans s'en rendre compte. Elle avait légèrement pâli en prononçant le nom de mademoiselle Goréline. Redoutait-elle une émotion pénible pour son maître? Peut-être.

Ce sourire la rassura ; elle répondit par un sourire semblable, et se retira dans la cuisine pour y vaquer à ses occupations.

En entrant dans le salon, Grébof se sentit parfaitement maître de lui-même; le passé était bien mort, aussi mort que s'il n'eût jamais existé. Les deux femmes se levèrent en le voyant; il les salua poliment, les fit asseoir et s'assit lui-même.

Lydie n'était plus Lydie : c'était une vieille fille fanée. Elle n'avait pourtant que vingt-cinq ans; mais pour les chercheuses de maris, les années de campagne comptent double : depuis sept ans qu'elle allait dans le monde, les espérances déçues, les froissements d'amour-propre, les ravages d'une ambition insatiable et toujours impuissante avaient changé son visage et sa voix comme son caractère.

Aux lumières, elle devait être belle encore, car ses traits avaient conservé leur pureté classique; mais au grand jour, telle que Boris la voyait, dans sa robe de soie noire fripée, son petit chapeau de dentelle pas frais, ses gants un peu usés, — avec ses yeux rougis, son teint fatigué, ses lèvres maussades, elle n'était plus même l'ombre de Lydie; elle était un second exemplaire de madame Goréline.

Boris, en la voyant ainsi, la plaignit intérieurement, mais comme il eût plaint une inconnue, tombée d'un passé de splendeur à un présent de

misère. Sa commisération fut courte et superficielle : il ne l'avait jamais connue, à dire vrai, car ce qu'il avait aimé, ce n'était pas elle, c'était ce qu'elle aurait pu, ce qu'elle aurait dû être, et c'est pour cela qu'il s'était détaché d'elle sans retour, au jour de la trahison.

Pendant qu'il faisait cet examen, madame Goréline avait pris la parole avec une abondance qui trahissait un certain embarras, malgré son aplomb superbe. Elle défilait son chapelet de misères comme quelqu'un qui en a l'habitude . son mari était mort, on lui avait fait des passe-droits pour la pension de veuve.

— C'est à ma fille surtout qu'on en a fait, disait-elle avec emphase, elle avait droit à une pension spéciale ; on a prétendu que la mienne devait suffire, que mon fils Eugène était en âge de se rendre utile ; ce n'est pas qu'il ne soit devenu un beau grand garçon de dix-huit ans, mais comment peut-on se rendre utile à dix-huit ans? Dites vous-même, Boris Ivanovitch, si un garçon de cet âge, qui n'est pas encore sorti du gymnase, peut être bon à quelque chose!

Boris pensait qu'en ce moment même, qu'à dix-huit ans, pendant sa première année à l'Université, il donnait déjà des répétitions pour alléger les

dépenses de sa mère; mais au lieu de répondre, il fit un petit geste qui pouvait passer pour un acquiescement.

— Vous voyez bien! continua madame Goréline, c'est justement ce que j'ai dit au ministère. Alors on m'a répondu que si quelque personnage influent voulait intercéder pour moi, on pourrait faire quelque chose. J'ai écrit au prince Armianof, notre voisin; certainement c'était une humiliation pour moi, après la manière dont il s'est conduit! Imaginez-vous qu'il s'est marié, et qu'il ne nous a pas seulement présenté sa femme. Ce n'est pas qu'elle soit intéressante, cette jeune femme : elle n'est pas seulement jolie, et elle se donne des airs; elle ne nous a pas trouvés assez bons pour nous rendre visite! Quand on pense que c'est la fille d'un professeur de latin! Enfin, il n'est rien qu'une mère ne doive supporter pour ses enfants, et j'ai écrit au prince pour lui raconter les injustices qu'on nous faisait. Eh bien, il n'a pas daigné prendre la peine de venir nous voir; il m'a écrit qu'il s'occuperait de cette affaire, et voilà tout! On voit bien que je ne suis qu'une pauvre veuve sans défense! Du vivant de mon cher mari, on n'aurait pas osé me traiter ainsi!

Et madame Goréline essuya ses yeux parfaite-

ment secs avec un petit mouchoir de batiste déchiré.

— Le prince Armianof n'a rien pu faire pour vous, alors? dit Boris d'un ton assez froid.

— Au contraire, il a obtenu trois cents roubles d'augmentation de pension, réversibles sur ma fille après moi ; — mais il n'a pas jugé à propos de m'en faire part, et quand j'ai reçu cette nouvelle, si je n'avais couru moi-même au ministère pour m'informer quand et comment cela s'était fait, je n'aurais jamais su que c'était lui qui l'avait demandé et obtenu. Vraiment, il y a des gens qui n'ont pas de savoir-vivre !

— Si vous avez ce que vous désiriez, dit Boris en retenant un sourire, vous devez vous féliciter de l'avoir obtenu?

— Oui, répondit madame Goréline avec volubilité, mais cela ne suffit pas, monsieur Grébof! Il a fallu acheter nos toilettes de deuil, et puis mon fils!... Un garçon coûte très-cher, vous savez bien, et nous ne parvenons pas à nouer les deux bouts : j'ai bien de la peine à vous avouer cela, monsieur Grébof, à vous qui nous avez connus dans des temps plus heureux ; mais il faut bien en convenir, nous vivons très-simplement, pauvrement même, puis-je dire, et nos dépenses sont pourtant plus

fortes que nos revenus. Alors j'ai pensé que vous pourriez nous être utile ; vous êtes si bon !...

Madame Goréline s'arrêta, les yeux fixés sur Boris, et attendant un encouragement.

Chose extraordinaire, elle avait oublié qu'elle avait voulu le battre, qu'elle l'avait accablé d'injures, chassé de chez elle, — tout cela pour avoir osé lui demander la main de sa fille. Elle ne se rappelait qu'une chose, c'est qu'il avait aimé Lydie, et cela étant donné, il devait nécessairement être disposé à se mettre en quatre pour leur être agréable.

De telles natures ne sont rares nulle part ; toutes les sociétés en offrent de nombreux exemples ; le vernis de bienséance qui les recouvre est plus ou moins épais, mais ce n'est guère qu'une question de millimètres.

Boris, abasourdi, écoutait ce flux de paroles, dont la conclusion inattendue lui parut d'un comique achevé. Sans la présence de Lydie, qui, muette et les yeux baissés, avait l'air mal à son aise, il aurait poliment reconduit madame Goréline en lui assurant qu'il n'était pas bon du tout : l'air de gêne de la fille le rendit plus miséricordieux pour la mère, et il la laissa se tirer comme elle pourrait du discours commencé.

— Vous êtes si bon ! reprit-elle après avoir vai-

nement attendu une réponse, vous êtes devenu un homme célèbre, continua-t-elle avec un rire qui voulait être enjoué ; vous avez publié avec un savant un nouveau livre, c'est très-bien, très-bien, monsieur Boris ! — elle secoua la tête d'un air entendu : — vous faites la pluie et le beau temps dans les journaux et les revues, et nous avons pensé que peut-être vous pourriez nous être utile. Comme je vous le disais, nous avons été amis, autrefois, monsieur Grébof ! ajouta-t-elle.

Boris, complétement ahuri, la regardait avec incrédulité.

— Mais oui, nous avons été amis !... J'ai été un peu vive, fit-elle en soupirant : c'était dans mon caractère ; que voulez-vous ? On ne connaît pas son bonheur ! Qui pouvait prévoir... après tant d'années ?... Vous viendrez nous voir, j'espère, Boris Ivanovitch ?

— Vous vouliez me demander quelque chose ? dit Boris d'un ton glacial.

— Oui... ; voici ce que c'est. Ma fille ne voulait pas venir, elle disait que vous deviez nous avoir oubliées ; mais j'étais décidée à venir tout de même, et elle a pris le parti de m'accompagner. Elle a traduit un roman allemand, tout au long, trois volumes, monsieur Grébof ! Si vous saviez comme

c'est long! Et j'ai pensé que vous pourriez le recommander au directeur d'une revue, — le *Messager de l'Europe,* ou le *Messager russe,* peut-être...

— Pas dégoûtée, madame Goréline! pensa Boris.

— Voici le manuscrit, continua la dame en prenant un rouleau volumineux que sa fille venait de tirer de son manchon; voulez-vous y jeter un coup d'œil? C'est très-bien fait, je vous assure, et très-consciencieusement. Elle a cherché dans le dictionnaire tous les mots qu'elle ne savait pas. Oh! c'est très-bien fait!

Boris prit le manuscrit. Cette écriture fine et lâchée à la fois lui avait fait battre le cœur jadis. Qu'elles étaient loin les dictées de *Jocelyn!* Il ouvrit froidement le cahier et regarda le titre.

C'était une élucubration ampoulée et sentimentale, telle qu'on en voit naître dans les journaux de demoiselles, mais où les lèvres des fiancées jouent un rôle au moins aussi important que leur cœur, à la mode allemande.

Lydie, tremblante d'émotion, regardait les doigts impassibles de Boris feuilleter le manuscrit. Se souvenait-elle de Lamartine et de ses dix-huit ans? Qui le sait? Tant d'événements s'étaient passés depuis! Ce petit salon devait pourtant lui rappeler quelque chose.

— Je suis fâché que vous ayez pris tant de peine, dit Boris, réellement contrarié de la réponse qu'il devait faire, et levant pour la première fois un regard bienveillant sur mademoiselle Goréline. Vous avez entrepris un travail énorme, et il est bien fâcheux que vous n'ayez pas pris conseil de quelque homme du métier avant de le commencer. Je crois la traduction bonne, mais le choix est malheureux : aucun directeur de revue ne consentira à imprimer un ouvrage de si peu de valeur.

— Oh! mais, si c'est vous qui l'apportez, Boris Ivanovitch, nous savons qu'on ne peut rien vous refuser : tout le monde a tant de confiance dans votre goût, qu'on prendra, les yeux fermés, un ouvrage présenté par vous!

— Je suis loin d'avoir l'influence que vous m'attribuez, répondit tranquillement Boris; mais, s'il en était ainsi, je n'en serai que plus rigoureusement contraint à ne pas proposer à ceux qui ont confiance en moi une œuvre aussi complétement nulle que ce malheureux roman. Je vous le répète à regret, ce n'est pas la traduction, c'est le choix que je réprouve et que le goût public réprouverait comme moi.

— Vous refusez ce que nous vous demandons, Boris Ivanovitch? fit madame Goréline de sa voix la

plus insinuante ; ce n'est pas gentil ; autrefois, vous étiez plus disposé à plaire à ma fille ! ajouta-t-elle avec un sourire qui voulait être fin.

Lydie avança rudement sa main sèche vers le bras de sa mère pour la retenir, mais il était trop tard : Boris s'était levé, pâle d'indignation, et saluait ses visiteuses de façon à leur indiquer que l'entrevue était terminée. Madame Goréline n'était pas femme à se laisser congédier sans venger cette injure.

— Vous refusez parce que vous avez autre chose en tête, continua-t-elle, emportée par la colère : la société des gens comme il faut n'est plus votre fait, maintenant ! Quand on s'encanaille avec une mendiante, on est peu disposé à rendre service aux gens de la noblesse...

— Qu'avez-vous dit ? s'écria Boris.

— J'ai dit, cria madame Goréline de sa voix la plus aiguë, que j'ai rendu un fameux service à la société le jour où je vous ai jeté à la porte avec cette fille dont vous avez fait votre maîtresse, avec laquelle vous vivez publiquement, et qui ouvre la porte à vos visiteurs... Allons, Lydie, nous n'aurions jamais dû mettre les pieds dans cette maison.

— Je vous l'avais bien dit, maman, répondit celle-ci de sa voix aigre et fêlée.

Le bruit d'un corps qui tombe retentit. Boris ne l'entendit pas; il tremblait de tous ses membres; le sang lui montait aux yeux et l'aveuglait; le fond slave de sa robuste nature poussait irrésistiblement ses deux poings fermés à s'abattre sur la tête de ces deux misérables femmes; il fit un pas en avant avec tant de colère et de force qu'elles reculèrent épouvantées devant son regard.

— Maman, maman, cria Lydie en se réfugiant derrière un fauteuil; il va nous battre; appelez du secours!

Ce mot rendit à Boris tout son sang-froid. S'effaçant devant les visiteuses encore tremblantes, il ouvrit toute grande la porte du salon. Elles passèrent devant lui sans rien dire et se hâtèrent de prendre leurs manteaux accrochés dans l'antichambre.

Le manuscrit avait roulé par terre; Boris le ramassa et le posa sur la petite table devant Lydie, qui mettait à la hâte ses bottines fourrées. Celle-ci leva craintivement les yeux sur l'homme qui l'avait aimée.

La colère, la peur, un retour de respect et peut-être d'admiration se mêlaient dans ce regard, qui rencontra celui de Boris froid comme l'acier et plein d'un indicible dédain. Toutes ses passions

mauvaises bouillonnèrent en elle, irrépressibles, et, en franchissant la porte de l'escalier, elle jeta à Boris un dernier mot de haine :

— J'ai bien fait de ne pas épouser un brutal, un débauché qui élève les petites filles pour les perdre...

— Après la trahison, la calomnie, dit en souriant Boris, complétement maître de lui-même. C'est dans l'ordre. Je vous salue.

Et il ferma la porte sur les deux femmes.

Il resta un moment immobile dans l'antichambre, essayant de faire la lumière dans le trouble de son esprit. Qu'avaient-elles dit, ces misérables calomniatrices?

Un éclair d'indignation lui traversa le cœur : Sonia devait avoir tout entendu! Les minces cloisons de cet appartement laissaient passer le moindre murmure.

Il se précipita vers la cuisine avec une hâte fébrile : le vague sentiment d'un malheur venait de le saisir.

La petite pièce claire et reluisante de propreté était déserte. Il ouvrit la porte de l'escalier de service, et écouta : personne; aucun bruit.

Tout éperdu, il agita fiévreusement les vêtements de Sonia suspendus dans une petite armoire : le

manteau et le châle qu'elle portait d'ordinaire pour sortir étaient à leur place. Il passa dans sa chambre : rien non plus.

Restait seulement le petit cabinet à demi obscur où Sonia avait son lit, et où il n'avait jamais pénétré depuis le premier jour de leur installation.

Jusque-là, le cœur serré, il n'avait pas appelé; mais, la main sur le bouton de cette porte, au moment d'entrer, il s'arrêta, et murmura à voix basse : Sonia!

Un faible bruit, sanglot ou gémissement, lui répondit. Il entra vivement, et aperçut la jeune fille à genoux sur le sol, repliée sur elle-même, la tête cachée dans ses deux mains.

Boris la voyait à peine dans la demi-obscurité. Ses tresses s'étaient déroulées, et couvraient ses épaules de leurs rubans soyeux... A l'entrée du jeune homme, elle sembla se replier encore sur elle-même, comme si un sentiment de honte l'eût fait se dérober aux regards.

— Sonia! dit Boris en faisant un pas vers elle.

Son cœur était plein de larmes; il eût tout donné pour pouvoir calmer les sanglots désespérés qui agitaient les épaules de la pauvre créature affaissée devant lui; il voulait la serrer sur son cœur, sécher ses larmes sous ses baisers, comme on fait à un

enfant blessé, — il n'osait, car chacun de ses gestes pouvait désormais sembler une offense à cette vierge outragée.

— Sonia! dit-il encore, mais tout bas.

Cet appel contenait toutes les prières de son cœur.

Elle leva vers lui ses yeux noyés de larmes. Quel regard soumis et plein de supplications! Ce regard demandait grâce, alors qu'il eût pu foudroyer.

Boris sentit son cœur battre violemment dans sa poitrine : ces yeux suppliants lui révélaient un monde de sentiments jusqu'alors ignorés.

— Sonia, dit-il, j'ai été coupable, je te demande pardon...

— Pardon? s'écria-t-elle en se levant tout à coup; vous? c'est moi qui devrais vous demander pardon!

Elle se laissa retomber à genoux devant le jeune homme.

— J'aurais dû comprendre que ma présence ici pouvait vous faire du tort, qu'il ne convenait pas que je fusse plus longtemps votre servante, qu'on vous accuserait de vilaines choses!... Oh! mon maître, vous m'avez tout donné; grâce à vous, j'ai connu Dieu et les bonnes gens, et l'aisance,

et la liberté, et vous m'avez aimée ainsi que votre sainte mère ; — et moi, je ne vous ai apporté que la honte et l'injure ! Ah ! j'aurais dû mourir !

Boris n'osait l'interrompre. Il lui semblait que cette heure allait décider de sa vie, que son destin était attaché aux lèvres de Sonia, et qu'elle allait prononcer de leur sort.

— Oui, j'aurais dû mourir, — ou m'en aller, reprit-elle à travers ses pleurs avec une véhémence passionnée ; mais je ne pouvais pas m'en aller, car vous, mon maître, vous êtes tout pour moi : je ne veux pas, je ne peux pas vivre loin de vous ! Je vous aime cent fois, mille fois plus que tout le reste ! Est-ce que je peux vivre où vous n'êtes pas ?... Quand vous étiez là-bas, j'ai cru qu'il n'y avait plus de soleil, qu'il n'y avait plus de bon Dieu ! Et j'ai été lâche ! Quand vous m'avez demandé si je ne voulais pas me marier, il fallait répondre oui et m'en aller ; mais je ne pouvais pas.... Je ne croyais pas que vous seriez insulté à cause de moi !...

Boris l'écoutait, et avec les paroles désespérées de la pauvre enfant, une joie intime et débordante emplissait son cœur ; un horizon nouveau s'ouvrait devant lui, — une vie pleine de soleil et de bonheur ; — il écoutait, les yeux dilatés pour mieux la voir, les lèvres entr'ouvertes pour mieux l'entendre, les bras

à demi étendus vers elle pour la saisir quand elle aurait tout dit.

— Je m'en irai, mon maître, je m'en vais, aujourd'hui, tout de suite, et vous leur direz à tous que ce n'était pas vrai, qu'ils avaient menti et que je suis partie. Ah! oui, j'aurais dû le faire plus tôt, mais est-ce ma faute, à moi, si je vous aime plus que ma vie? Au moins, quand je n'y serai plus, vous serez heureux!

Elle s'était peu à peu soulevée, appuyée d'une main sur le petit coffre qui renfermait tout son pauvre avoir; elle levait vers Boris son visage resplendissant de la joie du sacrifice. Elle allait partir comme elle le disait.

Boris l'arrêta et la prit dans ses bras

— Heureux sans toi? dit-il, sans toi? Mais je t'aime, Sonia! Dis, veux-tu être ma femme?

FIN

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

HENRY GRÉVILLE

Une Trahison. In-18. . . . 3 fr. 50
Rose Rozier. 2 vol. 8e *édit.* . 6 fr. »
Perdue. 18e *édit.* In-18. . . 3 fr. 50
Le Fiancé de Sylvie. 15e *édit.* 3 fr. 50
Madame de Dreux. 13e *édit.* 3 fr. 50
Les Degrés de l'échelle. 11e *édition.* Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50
Le Moulin Frappier. 9e *édit.* 6 fr. »
L'Héritage de Xénie. 13e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Lucie Rodey. 14e *édit.* In-18 3 fr. 50
La Princesse Oghérof. 18e *édit.* Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50
Suzanne Normis. 15e *édit.* 3 fr. 50
Cité Ménard. 12e *édit.* . . . 3 fr. 50
Croquis. 6e *édit.* In-18. . . . 3 fr. »
Un Violon russe. 11e *édit.* 6 fr. »
Les Mariages de Philomène. 12e *édit.* Un vol. In-18. . . . 3 fr. 50
Bonne-Marie. 10e *édit.* . . . 3 fr. »
Nouvelles russes. 5e *édit.* . 3 fr. 50
L'Amie. 16e *édit.* In-18 . . . 3 fr. 50
Marier sa fille. 20e *édit.* 3 fr. 50
Les Koumiassine. 10e *édit.* 7 fr. »
La Maison de Maurèze. 12e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
La Niania. 18e *édit.* In-18. . 3 fr. 50
A travers champs. 4e *édit.* 3 fr. »
Les Épreuves de Raïssa. 20e *édit.* Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50
L'Expiation de Savéli. 6e *éd.* 3 fr.
Dosia. 39e *édit.* 1 vol. in-18 . 3 fr. »

ERNEST DAUDET

Pervertis. In-18. . . . . . 3 fr. 50
Mon frère et moi. 4e *édit.* 3 fr. 50
Défroqué. 10e *édit.* In-18.. . 3 fr. 50
Madame Robernier. 3e *éd.* 3 fr. »
Clarisse. 3e *édit.* In-18 . . . 3 fr. »
Daniel de Kerfons. 2 in-18. 7 fr. »
Les Persécutées. In-18. . . 3 fr. 50
La Marquise de Sardes. 3e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
La Maison de Graville. 6e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Le Mari. 9e *édit.* In-18. . . 3 fr. 50

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

La Revanche de Fernande. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Le Bac. 2e *édit.* In-18. . . . 3 fr. 50
Le Crime de l'Omnibus. 4e *édit.* Un vol. in-18 . . . . 3 fr 50
Le Pavé de Paris. 4e *édit.* 3 fr. 50
Le Crime de l'Opéra. 3e *éd.* 7 fr. »
L'Héritage de Jean Tourniol. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . 3 fr. 50
La Main coupée. 3e *éd.* 2 v. 7 fr. »

ANDRÉ MOUEZY

Les Révoltes de Simone. 3 fr. »

JACQUES VINCENT

Le Cousin Noël. In-18. . . 3 fr. 50
Misé Féréol. 3e *édit.* In-18. 3 fr. 50
Le Retour de la Princesse. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

ANONYME

La Comtesse Mourenine. 3e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

VICTOR MEIGNAN

Le Comte Kappyanyi. . . 3 fr. 50

V. MARCHAND

L'Utopiste. Un vol. in-18. . . 3 fr. 50

G. D'ORCET

Les Grands Pauvres. . . . 3 fr. 50

ALBERT DELPIT

Le Mariage d'Odette. 10e *éd.* 3 fr. 50

JULES MARY

Un coup de revolver. 2e *éd.* 3 fr. 50

PAUL BRILL

Les Petits Pieds d'une aristocrate. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

CAMILLE DEBANS

Les Drames à toute vapeur. 2e *éd.* 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Histoire de dix-huit prétendus. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

CLAIRE DE CHANDENEUX

Les Mariages de garnison. 1re série : *La Dot réglementaire.* 3e *édit.* — 2e série : *L'Honneur des Champavayre.* 2e *édit.* — 3e série : *Un Cœur de soldat.* 4e *édit.* Chaque vol.. 3 fr. 50
Les Ménages militaires. I. *La Femme du capitaine Aubépin.* II. *Les Filles du colonel.* III. *Le Mariage du trésorier.* IV. *Les Deux Femmes du major.* 3e *édit.* Chaque vol. . 2 fr. 50
Souvenirs de Bérénice. . 3 fr. »
Le Lieutenant de Rancy. 3 fr. »
Une Faiblesse de Minerve. 3 fr. »
Une Fille laide. 2e *édit.* . 3 fr. 50
Les Giboulées de la vie. 3 fr. 50
La Croix de Mouguerre. 3e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
L'Automne d'une femme. 4e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Secondes Noces. 4e *édit.* . 3 fr. 50

ANGE-BÉNIGNE

Monsieur Adam et madame Ève. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . . 3 fr. 50
La Comédie parisienne. . 3 f[illegible]
Tu et toi. 1 vol. in-18. 2e *édit* [illegible]

ANDRÉ GÉRARD

Reniée. 3e *édit.* Un vol. in-18. [illegible]
Vivante et morte. In-18. . 3 [illegible]
Christiane. Un vol. In-18. . 3 [illegible]
Trop jolie. 3e *édit.* In-18. . 3 [illegible]

Paris. Typographie de E. Plon et Cie, rue Garancière.